

Hilda ou le christianisme au Ve siècle

Jean-Jacques Ampère

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

Dans l'une des premières années du V siècle, à quelques lieues au-dessus de la ville de Trèves, une barque magnifiquement ornée remontait, par une belle journée d'automne, le cours tranquille de la Moselle. Douze esclaves penchés sur les rames faisaient voler rapidement cette barque entre les rives montueuses et verdoyantes du fleuve. Une tente de pourpre la recouvrait de ses replis flottans, qui frémissaient au souffle d'un vent léger. Les teintes roses que la lumière répandait dans l'intérieur y créaient un jour suave semblable aux clartés de l'aurore.

Une barque plus grande suivait la première à peu de distance ; elle portait une cinquantaine d'hommes et quelques femmes. Ici l'œil plongeait sans obstacle. Le soleil frappait les têtes nues des passagers immobiles, car ils devaient toujours être prêts à recevoir un signal parti de l'embarcation élégante qui les précédait, et sur laquelle tous avaient les yeux attachés. D'ailleurs personne n'avait songé à les protéger contre les ardeurs du soleil ou les intempéries de l'air : c'étaient des esclaves.

Il y avait là des chanteurs, des joueurs de lyre et des joueuses de flûte ; il y avait là des danseurs et des danseuses, des mimes et des bouffons munis de masques grotesques et de déguisemens variés pour pouvoir représenter sur-le-champ une scène mythologique ou une aventure plaisante. Quelques-uns portaient des filets, des lignes préparées, des dards, des épieux, des flèches. Des chiens dressés à poursuivre le lièvre ou le sanglier gisaient pêle-mêle au milieu de cette foule muette. Au service de chacun d'eux

était attaché un esclave qui répondait sur sa tête de l'animal confié à ses soins.

Dans la première barque, deux hommes étaient couchés sur des coussins somptueux. Leur attention n'était distraite ni par la magnificence des châteaux fuyant des deux côtés du fleuve, ni par le tableau animé qu'offraient les vendangeurs comme suspendus aux pointes des rochers, ni par les chants et les rires des mariniers dont les bateaux sillonnaient en tous sens le lit transparent de la Moselle. Tous deux semblaient rêver profondément ; mais les objets de leur rêverie étaient aussi différens que leur physionomie et l'ensemble de leur personne : bien que nés de la même mère, rien ne se ressemblait moins que Marcus Secundinus Macer et Publius Secundinus Capito.

Macer paraissait avoir environ soixante ans, il était petit et maigre, il avait les joues creuses et ce teint bilieux qui annonce les ardeurs internes de l'ambition. Sa figure offrait un mélange de dignité et de finesse : on sentait que son regard sévère et par momens sombre pouvait devenir insinuant et flatteur, que ses lèvres comprimées par l'orgueil et légèrement relevées par le dédain pouvaient prendre une expression caressante et feindre un complaisant sourire. Son front chauve plissé de rides était empreint d'une certaine grandeur native, obscurcie par cette expression d'humeur chagrine que donne l'habitude des petits intérêts et des soucis mesquins.

Chef et représentant de l'illustre et opulente famille des Secundinus, qui remplit de nombreux emplois dans la province de Trèves, et à laquelle est consacré le curieux monument d'Igelstein, Macer, comme la plupart des riches propriétaires gaulois de ce temps, avait été tourmenté toute sa vie de la soif des digni-

tés de l'empire, dignités qui n'étaient plus que de vains titres et de futiles décorations. Cette passion des honneurs, qui, dans l'âge de la république, eût produit peut-être un de ces grands patriciens qui ont laissé leur nom à l'admiration des hommes, dans les temps déplorables où Macer était tombé, n'avait fait de lui qu'un courtisan souple, intrigant et opiniâtre. Il avait passé plusieurs années à Rome, où se trouvaient quelques anciennes familles alliées à la sienne. Il y avait vécu au milieu de ces races sénatoriales chez lesquelles se maintenait une ombre de la vieille vie romaine, et que dominait un invincible éloignement pour le christianisme. L'ambitieux patricien s'était insinué un moment dans la faveur de Théodose ; disgracié bientôt par l'empereur chrétien, à qui les rivaux de Macer avaient inspiré de légitimes soupçons sur la sincérité de sa foi, il avait conservé un ressentiment profond contre la religion nouvelle, et s'était attaché avec une sorte de fanatisme sans croyance aux traditions mortes du paganisme. Macer avait partagé l'espoir que les zélateurs obstinés du vieux culte avaient mis dans l'empereur Eugène, dont ils espéraient faire un autre Julien ; mais ce faible instrument du Franc Arbogaste ayant été brisé par le barbare habile qui l'avait employé un instant, le chef des Secundinus avait déserté à temps la cause d'Eugène, et il était revenu dans ses grandes possessions de la Gaule Belgique, y rapportant plus vive et plus aigrie sa double aversion pour tout ce qui était chrétien et tout ce qui était barbare. Là, parmi les jouissances du luxe et les raffinemens de la mollesse, le souvenir de ses plans renversés, de ses prétentions déçues, rongeait son ame comme une plaie cachée. Ses chagrins étaient d'autant plus cruels, que son orgueil le forçait à en déguiser la cause. Les honneurs qu'il avait obtenus dans sa ville natale lui semblaient une dérision, comparés à ceux qu'il s'était cru près d'atteindre, et ce-

pendant il en recherchait toujours de nouveaux avec une âpre avidité à travers mille petites intrigues et quelquefois par de véritables faiblesses. Il s'agitait, plein de fiel et d'ennui, dans le cercle étroit pour ses vœux où sa destinée l'emprisonnait.

Au sein d'une félicité apparente dont nul ne soupçonnait l'amertume, Macer s'était souvenu qu'il avait un fils, un peu oublié tant qu'avaient duré ses illusions ambitieuses ; l'orgueil de la race avait réveillé le sentiment paternel. Il s'était pris à reporter sur ce fils les espérances auxquelles lui-même avait dû renoncer. Rêvant déjà pour son héritier alliance brillante, fortune rapide, dignités et grandeurs, il avait rappelé le jeune Lucius de l'Orient, où celui-ci vivait depuis dix ans, et c'est au-devant de ce fils impatiemment attendu qu'il s'avançait aujourd'hui sur la Moselle avec son frère Capito.

Celui-ci, plus jeune de quelques années, était un homme de grande taille et d'un embonpoint presque excessif. Il avait le teint fleuri, la bouche vermeille, de gros yeux à fleur de tête, animés sans être expressifs, la voix sonore, le geste pompeux et théâtral : on reconnaissait bien vite en lui un de ces hommes qui, sous le nom encore honoré de rhéteur, représentaient seuls la littérature romaine déchue. L'unique ambition de Capito était de faire applaudir ses périodes travaillées et vides. Nulle passion n'avait troublé sa vie, hormis la passion des petits succès et des petits vers. Pour lui, le plus haut terme de la gloire humaine était la renommée d'une foule d'illustres rivaux dont l'admiration des connaisseurs contemporains n'a pu faire arriver les noms à la postérité, et, comme il sentait en lui tout ce qu'il fallait pour obtenir cette renommée, il en jouissait d'avance paisiblement.

Capito avait eu aussi ses désappointemens. Il s'était avisé de composer un panégyrique pour l'empereur Eugène, ce rhéteur imbécile qui porta quelque temps la pourpre sous le bon plaisir d'Arbogaste, comme un esclave porte le manteau de son maître en attendant que son maître le reprenne. Un si beau sujet l'avait magnifiquement inspiré : Capito était ravi de son œuvre oratoire, car il était parvenu à y faire entrer des expressions de Cicéron, de Pline et de Fronton, tandis que ses confrères se contentaient en général de copier un de ces trois modèles. Malheureusement la péroraison, qui devait être le morceau à effet, et dans laquelle Capito était parvenu à ne pas mettre une ligne qui fût de lui, l'avait retenu si long-temps en Gaule, qu'Eugène avait été détrôné avant que le panégyriste eût achevé sa dernière période. Arbogaste était arrivé à la fin de son empereur plus tôt que Capito à la fin de son discours. Sans se laisser décourager par cet accident, celui-ci avait bravement continué et terminé son panégyrique, pensant qu'il pourrait s'en servir un jour. En effet, quelques années plus tard, il était allé à Constantinople pour le prononcer, après quelques légers changemens, devant le berceau d'Arcadius ; mais l'eunuque qui protégeait Capito ayant été renversé avec la faction arienne, dont il était un des chefs, le malencontreux orateur était revenu en Gaule, suffoqué de son panégyrique, qu'il n'avait pu placer. Il passait sa vie à le limer, le polir, l'orner, et se soulageait de son mieux, soit en le récitant à voix basse avec un charme toujours nouveau, soit en le communiquant bénévolement à ceux qu'il rencontrait, ce qui était loin de leur être aussi agréable qu'à lui. En ce moment, il répétait, suivant son habitude, un passage favori de sa harangue. Il avait commencé par la déclamer intérieurement, sans paroles ; puis il l'avait murmurée à voix basse, et peu à peu il avait élevé le ton à mesure qu'il entrait dans la si-

tuation et qu'il se transportait en esprit dans le palais impérial, au milieu d'une assemblée ravie de l'entendre. Enfin, entraîné par cette illusion croissante et par l'excitation de sa propre éloquence, il s'écria tout à coup à pleine voix : « A qui te comparerai-je, ô divin Auguste, très clément et tout-puissant empereur ? Te comparerai-je au ciel, à la lune, aux étoiles, à la mer, à la terre ? Mais le ciel… » Macer, qui redoutait une tirade bien connue, et à qui il déplaisait d'être arraché par ces futilités à des réflexions qui lui semblaient plus sérieuses, interrompit l'orateur, en lui disant : — Ton discours est beau, mon cher Publius ; tu sais combien j'admire ton éloquence ; ne sois point irrité, je t'en conjure, si je ne puis prêter l'oreille à tes paroles : de moment en moment, je m'attends à voir paraître sur la rive, s'empressant vers nous de toute la vitesse de son cheval, mon cher Lucius, mon unique fils, absent depuis deux lustres, et cette attente occupe mon ame tout entière. — Puis, d'une voix basse et creuse, comme s'entretenant avec lui-même : — Oui, je l'attends, ce fils, avec une impatience mêlée de perplexité. Quel est-il ? Qu'ont fait de lui ses voyages ? Comment Alexandrie et Athènes vont-elles me le rendre ? Oh ! pourquoi lui ai-je laissé perdre tant d'années dans les frivoles amusemens des lettres, parmi les rhéteurs et les sophistes ? Il serait peut-être à cette heure arrivé assez haut pour consoler son père d'être tombé si bas.

Capito, accoutumé à être interrompu dans son débit oratoire, n'avait ressenti nul dépit de l'allocution de son frère ; d'ailleurs il ressentait pour Macer un respect mêlé de crainte. Il se contenta donc de se mordre les lèvres comme pour en arrêter le mouvement, et il reprit intérieurement ce discours, pour lequel, même en gardant le silence, il était sûr de trouver en lui un auditeur qu'il ne lassait jamais.

Cependant, quelque absorbé qu'il fût par cette occupation chérie, un mouvement de surprise qui eût été facilement de l'humeur s'éleva en lui, en entendant Macer regretter le temps que son fils avait donné aux lettres et à la rhétorique. Capito s'écria avec surprise : — Très honoré frère, comment peux-tu parler ainsi ? Es-tu donc ennemi de Minerve, comme le fils d'Oïlée ? Oserais-tu manquer de respect aux Muses comme les filles de Piérius ? Cicéron n'a-t-il pas écrit divinement : « Les lettres nous accompagnent dans la prospérité, nous consolent dans l'infortune ; elles vont avec nous aux champs, à la guerre, elles charment nos journées et nos veilles ? » En outre, les lettres en ce siècle ne conduisent-elles pas leur nourrisson à tous les honneurs ? N'ont-elles pas dans leurs mains les trésors de Plutus, les palmes de la gloire, la corne d'abondance ravie par elles à la chèvre Amalthée ? Les bancs de l'école ne sont-ils pas devenus les bancs du sénat ? La chaire du professeur n'est-elle pas devenue la chaire curule du consul ? que dis-je ? dieux immortels ! bien plus encore, le trône de la puissance impériale ? N'était-ce pas un rhéteur que cet illustre empereur Eugène auquel, si son règne eût duré seulement six mois, je comptais adresser ces paroles qui terminaient noblement mon discours : Éternelle majesté ?...

Macer, menacé de nouveau de ce panégyrique, qui méritait beaucoup mieux que la majesté éphémère d'Eugène le nom d'éternel, et s'efforçant d'échapper à son frère par un éloge, lui dit : — Combien il est à déplorer que tu n'aies pas eu le temps d'achever ton ouvrage avant que ce véritable Romain, avant que cet ennemi des superstitions nouvelles, ajouta-t-il en baissant la voix et en regardant par habitude autour de lui avec défiance, quoique nul étranger ne pût l'entendre, — avant que ce prince bien intentionné pour l'antique religion et l'ancienne patrie ro-

maine eût été renversé par un Franc perfide ? Mais qu'attendre du sang barbare ? Oh ! quand la dernière goutte de ce sang aura-t-elle coulé sur l'arène de nos cirques ? Quand aura-t-elle été bue par les tigres et les lions de nos amphithéâtres ?

Àce moment parut sur un cheval blanc, portant une housse magique et couvrant d'écume son frein d'or, un jeune homme paré avec une élégante recherche et suivi d'un assez grand nombre d'esclaves à cheval et à pied qui entouraient une litière vide. Il avançait au petit pas, et son port respirait la mollesse. Deux esclaves, marchant des deux côtés et presque sous les pieds du coursier, soutenaient un voile au-dessus de la tête de leur maître ; deux autres le précédaient pour abattre la poussière au-devant de ses pas, et répandaient sur le sol une eau parfumée.

Dès que Lucius eut aperçu la barque de son père, il mit son cheval au galop, et, se penchant sur les rênes, parut un cavalier plus exercé et plus ardent que n'aurait pu le faire croire la négligence de sa première altitude. Cependant une petite barque s'était détachée et avait apporté sur la rive les deux frères. Lucius se précipita vivement à bas de son cheval, et, après avoir touché les vêtemens et la barbe de Macer et baisé avec respect la poitrine paternelle, il fut pressé dans les bras de son père et dans ceux de son oncle, qui s'écriait en pleurant : — Non, Ulysse ne serra pas plus tendrement sur son sein le beau Télémaque après une longue absence !

Les deux frères et le jeune Lucius s'avancèrent vers une tente sous laquelle les attendait un festin somptueux que peu de temps avait suffi pour apprêter. Cette tente était placée à peu de distance du fleuve, au bas de la déclivité d'une colline, parmi de grands arbres qui balançaient dans les airs le chant de mille oi-

seaux. Des coussins de pourpre étaient amoncelés sur la terre verdoyante, et douze esclaves épiaient pour le prévenir le moindre souhait des trois convives. Les esclaves puisaient sans cesse dans un grand cratère plein de vin de Bordeaux, sur lequel flottaient des feuilles de roses, ou allaient, sur un signe de Macer, chercher une amphore précieuse contenant un nectar de Chios qu'avaient mûri trente consuls.

Pendant le repas, de belles esclaves, fières de paraître devant leur jeune maître, formèrent à l'entrée de la tente des danses gracieuses ; des baladins s'efforcèrent d'attirer son attention par des sauts prodigieux ou des contorsions comiques. Un affranchi, qui était le poète de la famille des Secundinus, vint humblement réciter une pièce de vers dans laquelle il fêtait la bienvenue de Lucius aux lares paternels. Ensuite en joua un mime que Capito avait composé pour la circonstance, en plaçant alternativement un vers grec et un vers latin ; tous les vers latins étaient tirés de Lucilius et tous les vers grecs de Lycophron.

Puis las convives, parés de couronnes de fleurs pour célébrer le joyeux retour de Lucius, remontèrent dans leur barque au moment où les premières ombres de la nuit s'étendaient sur les eaux. Bientôt la lune se leva, et ils glissèrent dans la blanche lueur accompagnés par l'autre barque, dans laquelle, parmi les sons des flûtes et des lyres, s'élevaient des voix mélodieuses qui entonnaient en chœur le chant de Vesper.

Quand le chant eut cessé, un moment de silence le suivit. Au milieu des fêtes et des marques de joie du retour, Macer et son fils étaient un peu inquiets de la disposition dans laquelle chacun d'eux allait trouver l'autre, après tant d'années d'absence et d'un commerce épistolaire si long-temps interrompu. Pour Capito,

dont nulle réflexion n'avait le pouvoir de troubler la sérénité, il ne songeait en ce moment qu'à la beauté de son mime, qu'il avait eu le plaisir de voir exécuter fort convenablement, grâce aux soins infatigables qu'il mettait depuis un mois à préparer cette représentation. Étant celui des trois dont l'esprit était le moins occupé, il prit le premier la parole.

— Par Jupiter ! dit-il, car il nous est permis, à nous autres lettrés, d'invoquer le père des Muses, puisque tu reviens d'Athènes, beau Lucius, tu m'apparais comme un personnage vraiment divin ; tu ne me sembles pas un mortel, mais le fils d'un des dieux qui habitent l'Olympe, comme dit le poète.

— Que ne me compares-tu, dit en souriant Lucius, à Hermès venu du radieux Olympe dans les froides et ténébreuses demeures des Cimmériens, moi, transporté des brillans rivages de l'Ilissus, du pied de l'Hymette et du Pentélique, sur les rives brumeuses de ce fleuve des Gaules, aux extrémités du monde romain ! Mais, cher oncle, ce n'est plus un grand avantage d'être comparé aux dieux immortels, car, en dépit de leur nom, ils semblent bien près de mourir : la fumée des sacrifices monte rarement vers eux, et ils doivent dépérir d'inanition et de langueur. Les épicuriens ont commencé par leur refuser l'existence, et les remplacent, ô honte ! par des atomes et le hasard, soutenant que les uns si petits et l'autre aveugle ont fait tout ce que le vulgaire attribue à la sagesse des dieux. Puis sont venus d'autres athées plus dangereux encore, les chrétiens, qui, après avoir été longtemps le rebut de l'empire, la dérision du peuple, la matière des supplices et la pâture des lions, sont maintenant les favoris de César, du Jupiter terrestre, plus puissant aujourd'hui que le Jupiter du ciel. Que pouvaient faire les pauvres immortels contre des

ennemis si divers et si puissans ? Je commence à croire, ce dont j'ai douté long-temps, que les Crétois, tout menteurs qu'ils sont, pourraient bien dire vrai en montrant dans leur île le tombeau de Jupiter. Mais, laissant les immortels aux mains de la destinée qui les gouverne ainsi que nous, dis-moi, mon cher oncle, pourquoi je t'ai paru si semblable à un habitant de l'Olympe ?

— Trois et quatre fois heureux, répondit Capito, celui qui, comme toi, beau Lucius, a vu le Pnyx, et le Pœcile, et le portique, s'est promené dans le Céramique et a dormi sous les platanes du jardin d'Académus !

— Grand bonheur vraiment ! dit Lucius, dont le sourire, d'abord gracieux et insouciant, devenait insensiblement plus railleur et plus amer ; oui, j'ai vu le Pnyx, où tonnèrent autrefois Eschine et Démosthène, livré à des avocats bavards et à des déclamateurs puérils ; j'ai vu le Pœcile, plein des souvenirs et des images de Miltiade et de Cimon, fréquenté par des disputeurs oisifs. J'ai vu sous le portique des stoïciens prétendre que la douleur n'était pas un mal, et, surpris par un accès de goutte, s'enfuir d'un pas boiteux en criant et en gémissant comme des femmes. Je me suis promené un jour entier dans le Céramique avec un péripatéticien dont les discours m'ont fatigué l'esprit autant que la marche m'avait fatigué les jambes. J'ai cherché dans l'Académie un disciple du divin Platon, mais je n'ai trouvé qu'un pyrrhonien à qui j'ai demandé s'il existait, et qui a employé tant de temps à me donner d'excellentes raisons pour croire, pour ne pas croire et pour douter, que j'ai fini, ainsi que tu l'as dit, cher oncle, inspiré de quelque dieu sans doute, par m'endormir sous un des platanes du jardin d'Académus.

Capito était ébahi de voir un jeune homme traiter si légèrement ce qui lui paraissait sacré, les livres et les écoles les plus célèbres. Cependant, ne pouvant croire ce jugement sérieux, il reprit avec son imperturbable bonne humeur : Aimable neveu, tu nous railles agréablement ! Sans respect pour notre âge vénérable, ajouta-t-il en riant et avec la satisfaction intérieure d'un homme qui a encore toutes les prétentions et qui se croit tous les avantages de la jeunesse, il n'est pas étonnant que toi, qui arrives d'Athènes, tu viennes mêler le sel attique à l'eau insipide de nos fleuves ; mais si tu as été aussi froid qu'Hippolyte aux attraits de la philosophie, cette institutrice grave et un peu renfrognée, du moins il est impossible que tu n'aies pas brûlé d'amour pour la rhétorique, cette nymphe séduisante à laquelle rien ne résiste, dont la parole est de miel et la langue d'or, qui se pare pour ceux qu'elle aime des ornemens du langage et les enchaîne par les caresses de l'éloquence, plus douces que les baisers des jeunes filles.

Lucius, souriant de cette chaleur passionnée de Capito, lui dit : Cher oncle, je ne puis être de ton avis sur ce point, et, si tu avais vu les yeux noirs des vierges de l'Asie et de la Grèce, tu me pardonnerais d'avoir préféré leur sourire aux caresses de la nymphe dont tu parles. Je donnerais, je le confesse, les tropes, les figures et l'harmonie des plus belles périodes pour un vers d'Anacréon chanté par ma Lesbienne Thisbé.

— Ah ! jeunesse, jeunesse légère, voilà bien tes paroles ! L'âge tendre est soumis au joug doré de Vénus, dit Callimaque ; mais replions, je te prie, les ailes pégaséennes de la métaphore, et parlons un langage pédestre. Dis, ne veux-tu pas l'illustrer dans l'art de bien dire, le premier des arts ? Et, dans ce champ fertile,

quelle portion veux-tu choisir ? Qui te séduit davantage, les luttes du barreau, les déclamations de l'école, les invectives contre les tyrans, ou les éloges des empereurs ? Ce dernier genre est le plus noble et le plus magnifique. Si tu suis cette route, mon expérience pourra t'y servir de guide. Mon faible talent s'est essayé dans le panégyrique, et si tu étais curieux de connaître…

— Illustre Capito, dit en l'interrompant Lucius, qu'un instinct secret avertissait d'éviter cette confidence, je ne me sens nullement tenté d'ajouter un nom de plus aux innombrables noms des rhéteurs célèbres de l'empire. — Que faire dans la carrière du barreau ? — M'enrouer pour faire replacer une borne ou casser un testament ? appeler à moi les mouvemens oratoires de Démosthène et de Cicéron pour prouver que Mycillus a commis un adultère, ou que Damon a volé un chevreau ? — Me consacre raije aux déclamations de l'école ? Mais quelle occupation plus misérable que de s'échauffer à froid sur une thèse imaginaire et souvent ridicule ! — Me ferai-je l'accusateur des tyrans qui ne sont plus ? Irai-je chercher querelle à Phalaris et à son taureau ? Mais n'est-ce pas frapper l'eau d'un glaive, ou porter un coup de ceste dans le vide ? — D'autre part, louer les vivans, n'est-ce pas une fonction ingrate et difficile ? Comment chatouiller ces palais rassasiés d'éloges ? Comment rajeunir la flatterie usée ? ou comment découvrir une flatterie nouvelle ? Il faut pour cela un génie que les dieux ne m'ont point départi ; il faut, — pardonnez, illustre Capito, je ne connais point votre panégyrique, qui, je n'en doute pas, ne ressemble à aucun autre, — il faut se mettre l'esprit à la torture pour découvrir une louange tellement bizarre, que la bassesse ne s'en soit pas avisée, une flatterie qui étonne celui à qui elle s'adresse, et fasse dire aux auditeurs transportés d'admi-

ration : — En vérité, nous ne savions pas que l'adulation pût aller si loin et descendre si bas !

Ici Lucius s'arrêta en voyant la surprise et la consternation qui se peignaient sur les traits de Capito. Il semblait saisi d'horreur et d'effroi ; toutes ses idées étaient bouleversées ; sa faconde ordinaire était muette ; il ne put trouver une parole, et se contenta de lever les mains et les yeux vers le ciel avec un gros soupir de désespoir qui semblait dire : Faut-il que j'aie vécu jusqu'à ce jour pour entendre de pareils blasphèmes !

Macer ne put s'empêcher de sourire en le voyant pétrifié de la sorte par les paroles de Lucius, et, s'adressant à celui-ci : Tu es sévère, mon fils, pour la philosophie et les lettres.

— Pour la sophistique et la rhétorique, mon père.

— N'importe, mon fils, je ne me chargerai pas de les défendre contre toi. Quand ton oncle aura retrouvé son éloquence, il foudroiera tes mépris, que je trouve exagérés. Me reposant sur lui d'un soin dont il s'acquittera mieux que moi, je proposerai à ton ambition un autre but que les palmes de l'école, un but plus sérieux. Tu appartiens à une famille antique, alliée aux Anicius et aux Flaviens, à une famille qui a fourni à l'empire des sénateurs, des consuls, un préfet du prétoire de la Gaule, un préfet du prétoire d'Italie, et un grand nombre de dignitaires du palais impérial. N'éprouves-tu pas une noble envie de marcher sur leurs traces ? Tu peux aller plus loin qu'eux. Nous avons des amis à Milan et à Constantinople ; il te sera facile de t'attacher à l'un des deux empereurs ; la carrière des légations t'est ouverte. Si tu as du goût pour les armes, les bons généraux sont si rares aujourd'hui, qu'on est obligé d'aller en chercher, ô honte ! dans les rangs

des Barbares. Qui sait si tu n'inscriras pas ton nom dans les fastes consulaires ? Tu ne serais pas le premier consul qu'eût vu naître la Gaule. Elle a fait plus, ajouta-t-il avec un accent qui exprimait une profonde et secrète ardeur ; elle a produit plus d'un citoyen d'une extraction moins noble que la tienne qui a saisi la pourpre impériale. Rien n'est impossible, mon fils, dans nos temps de désordre et de bouleversement. Une prophétie qui court dans le pays annonce qu'un Secundinus possédera l'empire. Moi-même j'avais cru un jour que peut-être… Mais, c'en est fait, je me suis compromis pour une cause perdue ; toi, mon fils chéri, mon seul fils, tu es jeune, rien ne t'arrête ; marche donc avec courage dans la route où je suis tombé ; marche aux honneurs, à la renommée, à la puissance ; courage, Lucius ! sois plus heureux que ton père.

Lucius fut touché de l'exhortation paternelle, mais ces paroles n'excitèrent pas en lui les sentimens ambitieux que Macer espérait avoir fait naître. Il reprit avec un accent affectueux et mélancolique :

— Je ne veux pas abuser votre tendresse, ô mon père chéri ! La carrière des honneurs ne tente point mon indolence, ou, si vous voulez, ma faiblesse. Que sont-ils aujourd'hui, ces honneurs qu'on se dispute si ardemment ? Une frivole parure aussi vaine, aussi fragile, et moins légère à porter, ajouta-t-il en souriant, que cette couronne de fleurs que je viens de poser sur mes cheveux, et que le vent qui nous entraîne effeuille dans l'onde. Les honneurs de la curie sont un embarras pesant et un impôt onéreux ; les fonctions du préteur, une servitude ornée. Méritent-elles un effort ou même un désir, ces dignités de préfet du prétoire ou même de consul, titres dérisoires qu'on prodigue sans discerne-

ment, qu'on a vu Gratien donner à son pédagogue, comme il plut à Caligula de déclarer son cheval consul ?

— Comparer le disert, l'ingénieux Ausone, la fleur des rhéteurs d'Aquitaine, au cheval de Caligula ! interrompit douloureusement Capito.

— Quant à la guerre, je vous l'avoue, je suis un peu trop accoutumé aux loisirs élégans, aux plaisirs du cirque et de l'amphithéâtre, aux banquets et aux chants prolongés dans la nuit, pour me soucier beaucoup d'aller camper dans les marais des Bataves ou parmi les hordes de la forêt Hercinienne, passer les nuits couché sur le roc nu ou dans la fange, afin d'avoir l'insigne joie d'égorger quelques milliers de ces bêtes sauvages qu'on appelle des Francs, des Vandales ou des Goths. Je laisse cette tâche à nos gladiateurs, qui s'en acquitteront mieux que moi. Le suprême pouvoir lui-même, le sceptre impérial que vous m'avez montré de loin, mon père, que vaut-il ? Je ne donnerais pas pour le diadème d'Honorius une boucle parfumée de mes cheveux ! Quel plaisir trouve-t-on à voir de plus haut se creuser le gouffre où s'enfonce l'empire, à le sentir échapper de sa main pour s'y abîmer ? À d'autres le soin de mener ces funérailles ! Votre sagesse, mon père, doit s'être aperçue de la décadence qui s'accroît chaque jour ; il faudrait le bras d'un Atlas pour soutenir le poids d'un monde qui s'écroule, et le mien peut soulever à peine et porter à mes lèvres une grande coupe gauloise, bien que remplie d'un vin délicieux. Ô mon père, croyez-moi, ce temps n'est ni le temps de parler ni celui d'agir : c'est le temps de prendre en pitié la gloire des lettres et la vanité de l'ambition. Ce qu'on a de mieux à faire, c'est de se retirer dans un latifundium, sur les bords verdoyans de la Moselle, auprès d'un père vénéré et d'un oncle chéri, et de

contempler du temple serein de la sagesse les flots agités de la vie, les passions orageuses et les occupations insensées des hommes. Et si un jour, ce qui pourrait arriver, on se lasse de cette sagesse sublime, il reste à faire une dernière libation à la mort et à l'oubli avec une goutte d'un poison subtil tel que celui qui est sous le diamant de cet anneau ; il reste à fermer mollement les yeux à la lumière et à glisser en souriant dans l'éternelle nuit d'où tout est sorti et où tout doit s'engloutir !

Macer écoutait son fils avec tristesse ; chacune de ces paroles insouciantes ou amères emportait un débris de son rêve. La légèreté de la jeunesse est souvent cruelle pour l'âge avancé : d'un coup de son aile capricieuse, elle renverse les espérances que durant de longues années il a silencieusement nourries. La volage peut chercher de nouvelles illusions ; mais celles qu'elle détruit en jouant sont les dernières, et ne sauraient être remplacées. Lucius ne sentait pas à quel point il déchirait le cœur de son père. Celui-ci, accoutumé à renfermer et à cacher les mouvemens de son ame toutes les fois qu'il ne lui était pas utile de les montrer, ne trahit ni par un mot ni par l'accent de sa voix la douleur profonde qu'il ressentait. Il continua à converser avec Lucius d'un ton tranquille, cachant la blessure qu'il venait de recevoir, et rêvant tout bas aux moyens de s'emparer de l'esprit de son fils et de le ramener à l'accomplissement de ses desseins.

Pour Capito, la première partie de la conversation lui avait été pénible et l'avait réduit au silence. Depuis que l'entretien roulait sur des sujets plus graves, il n'écoutait plus ; toute son application était concentrée sur un distique dont il avait conçu la pensée depuis un mois, et dans lequel il voulait célébrer le retour de Lucius. La contrariété que son neveu venait de lui causer ne l'avait

point fait renoncer à une entreprise qui lui avait coûté tant de labeur, et qu'il se croyait près de mener à fin. D'ailleurs il était sans fiel et sans rancune. Puis son distique devait être si beau ! et surtout, c'était la condition importante, on devait pouvoir le lire également en commençant par le premier mot et en commençant par le dernier.

Pendant qu'il était absorbé dans ses élucubrations poétiques, Macer et Lucius, sans prendre garde à lui, discouraient des événemens du jour et de la situation politique de l'empire. Peu à peu la gaieté ironique de Lucius avait fait place à une sorte de flegme désespéré qui s'harmonisait avec les réflexions inquiètes du vieux politique. Depuis long-temps Macer avait fait taire la musique, qui l'importunait. Le silence n'était entrecoupé que par le mouvement monotone et précipité des rames. La lune s'était cachée derrière un nuage noir, au travers duquel on la voyait par momens rouler et bondir. On était arrivé à un endroit où le fleuve, plus profond et plus rapide, rapprochait et resserrait ses rives escarpées ; des rochers et de grandes tours s'élançaient dans les airs. L'aspect des lieux et de la nuit communiquait aux deux interlocuteurs une disposition lugubre, et redoublait la tristesse différente, mais égale, qui pesait habituellement sur leurs âmes. La conversation prenait, comme le fleuve, un caractère de plus en plus sombre ; ils parlaient des prédictions qui s'élevaient de partout, annonçant vaguement la fin de l'empire romain. C'étaient les mathématiciens, qui, malgré des persécutions acharnées, s'opiniâtraient à prophétiser une catastrophe inévitable ; c'était l'ancien cycle étrusque, le cycle de la vie du peuple romain, qui allait finir ; les douze siècles prédits par les douze vautours à l'aigle romaine étaient presque achevés. En même temps, les traditions chrétiennes, méprisées des vieilles familles romaines,

étaient accueillies comme superstitions populaires dans un temps qui prêtait une oreille curieuse et inquiète à toutes les rêveries, à toutes les croyances, et les traditions chrétiennes annonçaient aussi, d'après l'Apocalypse et les chants attribués aux sibylles, la fin du monde confondue avec la fin de l'empire. Puis le père et le fils parlaient des Barbares, qui, des Palus Méotides au Rhin, s'avançaient de toutes parts. Macer vantait Julien, qui avait ceint de places fortes la frontière rhénane ; il s'affligeait que Trèves, naguère siège de la cour impériale d'Occident, fût maintenant remplacée par Milan. Il regrettait les légions rappelées des bords du Rhin pour aller défendre l'Italie ; il blâmait toutes ces mesures avec l'amertume naturelle à une ambition déçue ; il éprouvait comme une secrète joie en songeant aux maux qui pouvaient fondre sur son pays pour le punir d'avoir négligé ses services ; il annonçait avec complaisance des revers, des défaites, un avenir sinistre.

Lucius semblait envisager cette perspective lugubre avec une morne et distraite indifférence. Tout à coup, rappelant par un effort sur lui-même sa gaieté railleuse, il s'écria : — Dans les grands périls, pour sauver de la fortune, aveugle reine de ce monde, ce qu'elle menace, on sacrifie un objet d'un prix égal. Eh bien ! ajouta-t-il en jetant sa couronne dans le fleuve, ma couronne de fleurs pour le salut de l'empire romain !

La principale propriété des Secundinus était située sur les bords de la Moselle, à quelques milles de Trèves. Elle se composait d'une habitation d'été et d'une habitation d'hiver, tournées la première au nord et la seconde au midi, ayant chacune leurs thermes et leurs portiques. Toutes deux étaient dominées par une tour élevée, du sommet de laquelle on pouvait jouir d'une

vue admirable et surveiller de loin l'arrivée d'une bande de Barbares, de Bagaudes, ou de ces pillards qui s'étaient détachés des légions, et qui étaient parfois aussi redoutables que les Bagaudes et les Barbares ; les précautions contre le danger s'alliaient dèslors aux dispositions prises pour goûter les douceurs de la vie.

Àquelque distance des deux habitations, une vaste étendue de terrain était couverte par un amas de bâtimens, de clôtures, de cours, de hangars, de granges, de greniers et d'étables, composant le prœdium, et consacrés à l'exploitation du vaste territoire possédé par les Secundinus. Des murs récemment construits et un fossé profond entouraient les habitations, véritable fortification née du besoin de se mettre en défense contre les coups de main dont on était menacé fréquemment. Ces fortifications donnaient à l'asile de l'opulence romaine l'air d'un petit camp (castellum) ; elles annonçaient ce qui plus tard devait rappeler cette origine et porter le nom de castel au moyen-âge.

Entre les bâtimens et la rivière étaient des jardins, des serres, des viviers, des sources qui montaient en jets d'eau, tombaient en petites cascades sur des degrés semés de coquillages et de cailloux colorés, ou animaient des orgues qui répandaient incessamment dans les airs une plainte mélodieuse. Des rochers peints de diverses nuances brillaient parmi les arbres ; des statues se détachaient sur le bleu du ciel ou sur la verdure tachée de rouge des collines de grès qui s'avançaient jusqu'au bord de la Moselle ; derrière les collines s'élevaient presque à pic des montagnes dont les cimes étaient noircies de grandes forêts que la hache n'avait pas encore entamées et qui se prolongeaient jusqu'au Rhin, et par-delà le Rhin allaient rejoindre les profondeurs inexplorées de ces bois de la Germanie où erraient les Barbares.

Tout était en mouvement et en rumeur dans l'habitation. Le peuple d'esclaves qui la remplissait avait été rassemblé pour présenter au jeune maître le spectacle de cette portion de son patrimoine, comme il allait faire la revue des troupeaux de bœufs, de brebis, de chevaux, de porcs, qu'il devait posséder un jour. Il y avait là trois mille êtres humains auxquels on refusait le nom d'hommes, attendant, quelques-uns avec des espérances corrompues, le plus grand nombre avec la stupide indifférence de la servitude, l'arrivée d'un nouveau propriétaire. Si sa venue les réjouissait, c'était seulement parce qu'elle interrompait pour quelques heures le labeur forcé, les paroles menaçantes et les coups répétés du fouet sanglant.

Àl'écart de la foule se tenaient les esclaves voués à des emplois relevés ou attachés immédiatement à la personne du maître. On voyait à leur air bassement hautain qu'ils dédaignaient leurs compagnons destinés à des fonctions inférieures, quand ils eussent dû rougir encore plus de leur condition, qui dépravait et humiliait, pour ainsi dire, en leur personne, les plus nobles facultés de l'ame humaine. Parmi ceux-ci se trouvaient des lecteurs, des écrivains, des bibliothécaires et même un grammairien et un pédagogue.

Les tailleurs, les forgerons, les charpentiers, se réunissaient par groupes, chacun avec ceux de sa profession. L'importance que leur donnait l'industrie relevait un peu ceux-là de l'abaissement de la servitude. Un bon ouvrier était de fait affranchi à demi. La plupart des musiciens, des chasseurs, des pêcheurs, des cuisiniers, avaient été emmenés à la rencontre de Lucius. Ceux de leurs pareils qui étaient restés laissaient voir sur leurs fronts envieux le dépit que cette préférence leur avait causé, car les vanités

jalouses tourmentent les âmes les plus avilies et les conditions les plus abjectes.

Les colons se faisaient remarquer par une expression de visage un peu plus sereine ; eux appartenaient à la glèbe, tyrannie moins dure et moins capricieuse que celle de l'homme. Le reste n'était qu'un amas de misérables offrant sous mille formes bizarrement variées l'aspect d'un même opprobre et d'un même malheur. Là se trouvaient pêle-mêle toutes les associations et tous les contrastes. Un pâtre sarmate gisait à terre auprès d'un coureur numide ; des bouviers gaulois étaient assis avec des danseurs phrygiens ; des nains contrefaits se glissaient parmi des Germains aux corps gigantesques. Ici, des visages hébétés, des regards ternes, l'air de la brutalité qui plie sans comprendre sous la force ; là des yeux se dirigeant de côté, avec l'expression d'une malveillance qui se cache, d'une haine que contient la peur ; plus loin, des physionomies rusées et impudentes, des physionomies de daves et de satyres, qui semblaient connaître et promettaient de servir tous les vices ; ailleurs, à côté d'un groupe de vieux cultivateurs aux cheveux rares et blanchis, aux mains ridées et tremblantes, et dont l'âge avait voûté le dos, se montraient quelques beaux adolescens aux chevelures longues et parfumées, destinés à remplir les coupes durant les festins. Parmi cette multitude, il y avait encore des Syriens brunis par le soleil, des Ibères prompts à la course, des Goths aux yeux bleus, des Alains aux cheveux roux, des Taifales et des Huns à la tête hideuse.

Cette cohue de tout âge, de toute forme, de toute race, se pressait dans les cours, se couchait sous les portiques, ou s'entassait confusément dans les salles destinées aux occupations champêtres, tandis que les intendans promenaient sur elle un regard

rapide et sévère, et que les porte-fouets faisaient retentir le bruit des courroies toujours prêtes à frapper. Pour que l'étalage de toute cette portion de l'immeuble fût complet, on amena deux troupes tirées des retraites ténébreuses où elles étaient reléguées ; c'étaient les esclaves condamnés à tourner la meule et les habitans enchaînés de l'ergastulum. Ces malheureux, à peine vêtus de quelques lambeaux dégoûtans, la tête rasée, le corps sillonné de coups, le visage couvert de marques imprimées par le feu, s'avancèrent deux à deux, se traînant avec peine à cause des entraves, et les yeux clignotant à la lumière inaccoutumée. On les coucha le long d'un mur, comme lorsqu'ils étaient à vendre sur le marché, étendus chacun dans sa cage de fer, pour être visités par l'acheteur et maniés jusqu'au dégoût.

Parmi ce grand nombre d'esclaves rassemblés, il y avait, comme c'était l'ordinaire, peu de femmes en proportion de la quantité des hommes. Quelques-unes se montraient çà et là auprès de ceux qui étaient leurs époux pour tout le temps qu'il plairait au maître de ne pas les séparer d'elles, tenant dans leurs bras les enfans auxquels elles avaient donné la vie, et qui ne leur appartenaient pas.

Dans l'atrium, au milieu d'un groupe de fileuses assises à terre sous un portique, se dessinaient entre deux colonnes de marbre blanc la haute stature, la taille élancée, le col de neige, le visage doux et sérieux d'une jeune Barbare : c'était une captive franque enlevée à ses forêts après l'égorgement de toute sa famille. Vendue par un marchand d'esclaves à Secundinus, Hilda avait d'abord refusé toute nourriture, comme un animal sauvage pris au piège. Les mauvais traitemens n'ayant rien pu sur elle, l'intendant, de crainte que la jeune fille ne mourût entre ses mains et

que son maître ne lui reprochât le dommage de cette perte, avait souffert qu'une femme chrétienne pénétrât en secret jusqu'à elle pour la déterminer à supporter la vie. Cette femme était la pieuse Priscilla, qui, — après avoir été la fidèle épouse de Maxime, maintenant évêque de Trèves, alors qu'il vivait dans le siècle, — depuis qu'il avait embrassé la prêtrise, était devenue sa chaste compagne, sa sainte sœur en Dieu. Priscilla, dont la vie était consacrée aux œuvres charitables, était surtout remplie de la plus tendre compassion pour les pauvres femmes esclaves. L'évêque, bien qu'il fût à cette époque le personnage le plus important de la cité et qu'il pût évoquer beaucoup de causes à son tribunal en les rattachant sous divers prétextes aux droits ecclésiastiques, l'évêque ne pouvait cependant entrer dans l'intérieur des familles sans la permission du chef. Il ne pouvait défendre les esclaves contre la loi, car les édits des empereurs chrétiens, en adoucissant l'esclavage à quelques égards, l'avaient laissé subsister presque intact. Tout ce que pouvait faire l'évêque Maxime, et il le faisait avec une grande chaleur et une grande habileté de zèle, c'était de protéger indirectement les malheureuses victimes de la servitude en agissant sur leurs maîtres par les exhortations pathétiques, les remontrances à la fois fermes et mesurées, en employant tour à tour et l'autorité de son saint ministère et l'ascendant de sa position sociale. Son influence immédiate n'allait pas plus loin ; mais la charité est patiente et ne se rebute point, comme dit l'apôtre. Là où l'évêque ne pouvait pénétrer, il s'efforçait de faire pénétrer, par une pieuse adresse, sa sainte compagne. Priscilla gagnait la faveur des esclaves préposés à la garde des autres par de petits présens, par d'insinuantes paroles, par de vrais services. Quand elle savait un esclave malade, elle demandait à lui porter des secours qui pourraient le rendre à la santé,

conserver au maître sa propriété, et par là être utiles au préposé lui-même. C'est ainsi qu'elle avait fait pour Hilda. Elle profitait de ces occasions pour répandre la foi chrétienne dans une ame déchirée ou abrutie. Elle était souvent repoussée par cet endurcissement qui naît du désespoir ; mais le brisement de cœur est une préparation salutaire à l'Évangile : l'homme accablé sous le poids du malheur se tourne vers Dieu comme le moribond se tourne vers le soleil, et Priscilla eut plus d'une fois la consolation de faire entrer dans cet enfer humain un rayon de la paix céleste.

La jeune Hilda, après avoir résisté d'abord avec une fermeté farouche aux discours et aux conseils de Priscilla, avait fini par s'en laisser toucher. Une circonstance particulière avait amolli cette ame difficile à fléchir. Priscilla et Maxime, au temps de leur union, avaient eu une fille chérie morte à dix-huit ans dans leurs bras : c'était ce malheur irréparable qui les avait détournés des voies du monde et ramenés par la douleur aux voies de Dieu. Priscilla crut trouver dans le visage de la jeune Germaine quelques traits et dans sa voix quelques accens de sa propre fille. Cette ressemblance redoubla l'intérêt qu'elle ressentait pour Hilda, et donna à ses paroles, à ses supplications et à ses larmes quelque chose d'irrésistible comme le cri des entrailles maternelles. L'œil fixe et farouche de l'orpheline se mouilla de pleurs, quand la mère désolée pressa l'orpheline dans ses bras. Il y eut entre ces deux âmes veuves une rapide intelligence de douleur, une communication intime et profonde qui fondit la dureté barbare, et le christianisme descendit sur Hilda dans un baptême de larmes.

La foi, dès qu'elle fut entrée dans cette ame forte, fut inébranlable et ardente. Hilda crut comme elle avait résisté, avec toute

l'énergie d'une puissante nature, pareille à ces bois qui s'embrasent difficilement, et, une fois embrasés, brûlent d'un feu qu'on ne peut éteindre. À peine convaincue, elle éprouva le besoin de répandre sa conviction autour d'elle, et bientôt il y eut dans l'habitation de Secundinus une missionnaire clandestine qui transmit, surtout à ses compagnes de captivité, les enseignemens qu'elle recevait de Priscilla, prêchant en secret au milieu d'elles avec toute l'ardeur que la nouveauté de la conviction ajoute à la certitude de la foi. Priscilla bénissait le ciel de l'heureux résultat de ses soins, et Maxime voyait avec joie le christianisme se glisser ainsi cette fois comme toujours, par le secours des femmes, dans une si nombreuse famille d'esclaves. Sans intervenir publiquement, il veillait en secret sur ce troupeau caché par l'intermédiaire de Priscilla, qui employait mille ruses nées d'un zèle ingénieux pour continuer de mystérieuses relations avec sa néophyte chérie.

Toutes ces précautions étaient nécessaires. Dans son aversion pour la religion chrétienne, Macer s'opposait avec opiniâtreté à ce qu'on l'introduisît au milieu de ses esclaves : il leur défendait d'aller à l'église entendre la sainte parole. Lui-même avait une chapelle devant la porte de sa maison, car il convenait à un personnage revêtu de plusieurs emplois municipaux, et peu porté à se mettre en opposition avec le pouvoir, de rendre un hommage extérieur à la religion officielle de l'état ; mais il n'y entrait qu'à Pâques et dans quelques autres solennités, y faisant alors célébrer le service divin avec une extrême magnificence. Le reste de l'année, la chapelle était fermée ; jamais les esclaves n'y mettaient le pied. Macer, fidèle par orgueil à l'esprit des religions antiques, n'aurait pas voulu les admettre à la communauté des choses sacrées ; il ne pouvait consentir qu'ils eussent le même

Dieu que lui. En outre, il craignait que certaines idées que les chrétiens répandaient, entrant dans la tête des esclaves, n'y produisissent une fermentation dangereuse pour l'autorité de leur maître. Cette égalité devant Dieu proclamée par l'Évangile effrayait et irritait le vieux patricien mécontent. Le Dieu mort du supplice des esclaves ne pouvait sans péril être annoncé aux esclaves. Les prédicateurs chrétiens ne leur disaient point, il est vrai, de se soulever ; mais l'esprit de l'Évangile se trahissait sans cesse dans le langage des hommes les plus vénérés par l'église. Macer frémissait de colère en voyant la manumission transportée de la main du préteur aux mains de l'évêque, et le fréquent usage que faisait celui-ci de cette prérogative d'affranchissement. Il citait parfois ce qu'Isidore de Péluse, auprès duquel un esclave s'était réfugié, écrivait au maître qui le réclamait : « Je ne croyais pas qu'un chrétien pût appeler son esclave celui pour qui le Christ est mort ainsi que pour lui-même. » Il voyait dans tous ces faits des symptômes subversifs du bon ordre, de la famille et de l'état, qu'il ne comprenait pas sans l'esclavage. Il s'efforçait donc de tenir ses esclaves hors de la portée du christianisme. Pour cela, il avait fait défendre sévèrement toute sorte de lecture à ceux qui connaissaient les lettres ; aux autres, il avait interdit de les apprendre, n'exceptant que les lecteurs et les scribes. Pour le reste, posséder un livre était un crime qu'on punissait en marquant avec un fer chaud le front du coupable.

Le pauvre Capito, qui, sans être cruel, ne pouvait résister à la tentation d'un jeu de mots, si méchant qu'il fût d'ailleurs, avait prononcé qu'il était fort sage que ceux qui aimaient à ce point les lettres fussent lettrés. Cependant lui-même n'avait pas tardé à se mettre en contravention avec cette loi rigoureuse qu'il approuvait. Le grave rhéteur, de nature un peu épicurienne, avait arrêté

ses yeux avec complaisance sur les charmes d'Hilda ; il trouvait exquis les vers qu'Ausone avait adressés à la captive bien-aimée qu'il a célébrée sous le nom de Bissula. Puisque Ausone, ce modèle des rhéteurs gaulois, avait brûlé pour une esclave suève et l'avait chantée, pourquoi lui, fidèle imitateur d'Ausone en toutes choses, n'en ferait-il pas autant pour une fille de la race des Francs ? C'était un plagiat de plus, et celui-ci ne lui semblait ni plus difficile ni moins agréable que tous les autres ; mais, intimidé par la froide réserve et la fierté native de la Barbare, il avait cru faire merveille en prenant une voie détournée pour la séduire. Se rappelant qu'Ausone avait enseigné les lettres à Bissula, il avait proposé à Hilda de lui apprendre à lire. Il pensait que, s'il pouvait la faire jouir des chefs-d'œuvre littéraires dont il était l'auteur, elle ne saurait lui résister. Il comptait sur l'effet des vers qu'il composerait pour elle, et peut-être même sur l'admiration que ne pouvait manquer de lui inspirer son panégyrique d'Eugène, dès qu'elle serait en état d'en comprendre les beautés.

Hilda s'affligeait de ne pouvoir lire les saintes Écritures, les homélies qui circulaient parmi les fidèles, les actes des martyrs qui avaient consolé les saints évêques d'Afrique condamnés aux travaux des mines. Les sévères défenses de Macer empêchaient qu'elle pût recevoir le don précieux des lettres par aucune autre voie. Elle vit une grâce du ciel, une faveur de la providence dans cette chance d'instruction qui lui était offerte par la seule personne qui pût mettre à sa disposition les trésors dont elle était privée. Après avoir prié Dieu de pardonner et de bénir le moyen étrange qu'elle employait pour arriver à une pieuse fin, elle s'ouvrit à Priscilla, et, dans une des rares et courtes entrevues qu'elle avait avec cette sainte femme, elle lui confia la proposition de Capito. Celle-ci consulta Maxime. Maxime hésita d'abord, car il se

défiait des rapports que les maîtres corrompus tentaient d'établir avec leurs belles esclaves ; mais il fut bientôt rassuré par la pureté candide de l'écolière, il crut peu chrétien de supposer un motif criminel à ce qui pouvait être une offre charitable. Enfin, pour se décider, il fit ce qu'on faisait souvent dans la primitive église, il consulta la volonté divine en ouvrant une Bible au hasard, et, la réponse du livre sacré s'étant trouvée miraculeusement favorable, il permit à Hilda de faire servir à son édification ce qu'il jugeait une rencontre préparée par Dieu lui-même, se réservant dans sa prudence d'avertir la jeune fille du danger, si le danger se présentait. L'église en ces temps était accoutumée à employer de pieux et irréprochables artifices pour la propagation de la foi. D'ailleurs les desseins de Dieu pouvaient-ils être sondés ? Peut-être la jeune esclave gagnerait à la foi le vieux rhéteur, et lui donnerait en échange de la science mondaine la science céleste que possèdent les enfans.

Maxime avait fait remettre à Hilda une Bible qu'elle avait cachée soigneusement. Quand elle était seule, elle s'efforçait avec une incroyable ardeur d'en épeler les divines paroles, à l'aide des leçons que Capito lui donnait dans une intention profane. Le vieux rhéteur n'était cependant pas le seul qui eût été sensible à la beauté d'Hilda. Parmi ses compagnons d'esclavage, il en était un, le plus dégradé et le plus hideux, à qui cette beauté si pure avait inspiré une passion violente : le sanglier difforme cherche les courans les plus limpides. Un homme de la race des Huns, dont le père avait été un des plus vaillans chefs d'Attila, brûlait d'un feu aussi sombre que son ame pour la charmante fille des Francs. Averti de sa laideur par les railleries des autres captives, il ressentait pour Hilda un amour plein de rage et de honte. L'expression du malheur empreinte sur ce front abject avait inspiré à

la chrétienne une compassion à laquelle sa charité se reprochait de mêler une horreur involontaire. Elle avait fait effort pour s'approcher de Bléda et lui adresser quelques paroles consolantes. Cette bienveillance, dont il ne pouvait comprendre le motif, l'avait enflammé d'un fol espoir. Frappée d'une clarté soudaine en contemplant les éclairs de ses yeux, Hilda avait reculé, comme on recule au moment de marcher sur un animal immonde, et elle n'avait pu cacher le dégoût que le monstre lui inspirait. Il avait compris ce mouvement de l'ame d'Hilda, et depuis ce moment à la passion brutale qui le dévorait s'était joint un sentiment de haine et un désir de vengeance. Au moment où tous les esclaves étaient rassemblés, attendant le retour de Lucius, Bléda se glissa entre les colonnes du portique sous lequel Hilda était assise, et, s'approchant avec un mélange de résolution effrontée et d'inquiétude ardente, comme un homme qui fait une tentative désespérée, il lui dit quelques mots à voix basse en lui adressant un affreux sourire. On vit tout à coup se colorer d'indignation et de pudeur le front, les joues et le col blanc de la belle Germaine. Elle se leva sans répondre, et, jetant à Bléda un coup d'œil plein d'un mépris inexprimable, elle alla se placer à l'autre extrémité de l'atrium, auprès de l'intendant des esclaves, réduite à chercher la protection de cet homme cruel. Là, elle s'arrêta, leva la tête vers le ciel, comme pour chercher une protection plus puissante ; puis, calmée par un sentiment de confiance qui se peignit dans ses yeux rassurés, et comme se reprochant la colère qui venait de faire bouillonner son sang de Barbare, elle abaissa sur Bléda un regard de pitié ; mais elle fut obligée de se détourner encore, car elle ne put supporter l'atroce expression de méchanceté avec laquelle cet être horrible la regardait.

En ce moment retentit la voix sonore du silentiaire. Le léger murmure qui sortait de cette multitude parlant à voix basse se tut soudain. Tous les fronts se baissèrent, et les trois Secundinus entrèrent dans l'atrium au milieu d'un profond silence. À peine avaient-ils fait quelques pas à travers les rangs muets des esclaves, que le Hun se mit à genoux à la place où il se trouvait, et de là se traîna, comme en rampant, sur le passage du maître. Lucius, en voyant cette figure grotesquement terrible, sourit avec mépris et détourna la tête avec dégoût ; puis, comme pour effacer une image déplaisante, il laissa quelques instans errer négligemment sa vue sur les groupes de femmes esclaves. — Que veut ce chien de Scythe ? demanda Macer à l'intendant. — Avant qu'il lui eût pu répondre, Bléda, soulevant sa tête carrée sur ses larges épaules et arrêtant avec une certaine fermeté son regard louche sur Macer, dit avec un accent étrange et bizarre qui semblait à peine sortir d'une poitrine humaine : « Maître, on a désobéi à tes ordres, et je te dénonce une de tes esclaves. » Le Hun s'arrêta. Macer attendait qu'il poursuivît, et toutes les esclaves tremblèrent. « Une d'elles a appris les lettres, et elle a lu les livres des Juifs. » dit Bléda. L'intendant trembla à son tour sous un regard foudroyant de Macer. — Quelle est-elle ? demanda-t-il au délateur. — La voilà, reprit le Hun triomphant en montrant Hilda.

Tous les yeux se tournèrent vers la jeune fille. Elle était debout devant une colonne du portique, les yeux baissés et les mains croisées sur sa poitrine. Son attitude exprimait une soumission infinie à Dieu et une invincible fermeté vis-à-vis des hommes.

— Que la peine soit appliquée à l'esclave ! dit Macer.

Hilda ne changea pas d'attitude ; seulement elle leva la tête, et Lucius vit deux yeux bleus promener avec calme sur l'assemblée

un regard doux et fier, puis tourner vers le ciel un regard plein d'enthousiasme.

— Qui t'a enseigné les lettres interdites à ta vile condition ? dit Macer.

Capito paraissait embarrassé et regardait Hilda d'un air suppliant. Elle garda le silence.

— Où sont les livres qu'on t'a procurés clandestinement, et qui a osé le faire malgré mes ordres ?

— Je ne livrerai point la parole de Dieu, et je ne trahirai point ceux par qui le Seigneur l'a fait descendre jusqu'à une misérable captive. — Et, en disant ces simples paroles, le front de la vierge était rayonnant de la joie des martyrs. Chrétienne et Barbare, l'énergie de sa race prêtait encore plus de force à l'exaltation de sa foi.

— Que la peine soit appliquée à l'esclave ! répéta Macer de ce ton bref et impératif avec lequel les juges prononçaient les formules imposantes de la loi romaine.

Capito était dans un grand trouble. Se penchant vers l'oreille de son frère, il lui dit en balbutiant : Mon cher Macer, ne pourrais-tu pardonner à cette blanche dryade des forêts de la Germanie, dont les yeux ont la couleur des yeux de Pallas, selon le poète, Glaucopis Athènè ?

— Qu'importent la blancheur de sa peau et la couleur de ses yeux ? reprit Macer en promenant sur son frère un regard scrutateur qui achevait de le confondre. N'as-tu pas toi-même, sage Publius, approuvé par un mot ingénieux le choix de la peine que j'ai portée ?

Capito n'avait rien à répondre ; d'ailleurs, bien qu'un bon mouvement l'eût porté à faire un effort pour obtenir la grâce d'Hilda, il était un peu piqué qu'elle eût recherché d'autres livres que ceux qu'il lui prêtait, et surtout des livres juifs ou chrétiens, car c'était tout un aux yeux du rhéteur. Il regrettait presque d'avoir consacré quelques soins à une créature qui s'en montrait si indigne, et se disait tout bas : C'est puiser l'eau dans le tonneau des Danaïdes que de prétendre donner du goût à une Barbare.

Cependant les yeux de Lucius n'avaient cessé de s'attacher sur Hilda, d'abord avec un sentiment de curiosité et de surprise, ensuite avec un intérêt de plus en plus vif et de plus en plus ardent. Son ame, alanguie par les voluptés de l'Ionie et de l'Égypte et un peu blasée sur les charmes des danseuses de Milet et des chanteuses d'Alexandrie, avait été comme réveillée tout à coup par l'apparition de cette blonde jeune fille, qui offrait en elle un mélange nouveau pour lui de grâce et de force, de candeur ingénue et de gravité sérieuse, et qui, par sa blancheur et son immobilité, rappelait à Lucius une belle statue de Minerve. Quand les dures paroles de son père retentirent à son oreille, et qu'il vit un transport incompréhensible éclairer le front d'Hilda d'une joie sublime, le jeune voluptueux éprouva une émotion inconnue ; il oublia qu'Hilda était une esclave, il ne vit plus qu'une belle jeune femme livrée devant lui au bourreau. Il frémit en songeant qu'un fer brûlant allait se poser sur ce front candide et radieux, et, s'adressant à Macer avec vivacité : Vous accorderez, mon père, à la bienvenue de votre fils la grâce de cette jeune fille.

Macer le regarda d'un air de surprise et de mécontentement. La légèreté de Lucius avait froissé l'ame de son père. Il avait trouvé ce fils, en qui toutes ses affections étaient concentrées, insen-

sible aux plus brillantes perspectives de l'ambition ; il avait profondément souffert de le trouver ainsi, et maintenant cet indolent Lucius, qui n'eût pas daigné ramasser la couronne impériale, si elle fût tombée à ses pieds, semblait tout ému parce qu'on allait châtier une esclave indocile ! Ce caprice impétueux de jeune homme, avec cette indifférence pour les affaires sérieuses, déplut fortement à Macer, et il répondit par un refus un peu brusque à la demande de Lucius. Lucius en éprouva un dépit violent. Il sentit l'autorité du père de famille peser tout à coup rudement sur sa tête long-temps libre. Son affection filiale avait été refroidie par la négligence prolongée de Macer. Ce n'était pas une tendresse impatiente qui les avait ramenés dans les bras l'un de l'autre, c'étaient des calculs mesquins qui les avaient rapprochés ; aussi la joie du retour s'était déjà presque entièrement dissipée ; déjà il y avait entre le père et le fils, bien que s'aimant au fond, un déplaisir secret et un mécontentement réciproque.

Tandis que Lucius bouleversé cherchait un moyen de fléchir son père, le voile qui fermait l'entrée de l'atrium se leva, et l'on vit s'avancer l'évêque Maxime, qui venait faire une visite solennelle au duumvir à l'occasion du retour de son fils. À peine Maxime avait-il prononcé quelques paroles de félicitation, que le hideux Bléda apparut dans l'atrium portant le fer rouge pour marquer le front virginal d'Hilda. L'évêque, à ce spectacle, fit un geste d'horreur. Lucius espéra, Capito reprit courage, et cette fois ce fut Macer qui parut déconcerté.

L'évêque et le duumvir étaient les deux puissances de la ville. Entre ces deux puissances rivales avaient lieu fréquemment des conflits de juridiction, des luttes d'autorité. Chaque jour, l'ascendant des évêques gagnait dans la curie ; seul pouvoir qui eût une

racine dans les consciences, ils attiraient insensiblement à eux tous les pouvoirs. Cet empiétement graduel, qui était dans la nature des choses, soulevait la bile de Macer, et lui semblait une odieuse usurpation sur ses droits ; il haïssait cordialement Maxime, mais il cachait avec soin cette haine, qu'il n'eût pas été prudent de laisser paraître sous le pieux Honorius. Il affectait même de montrer les plus grands égards et la plus humble déférence pour l'évêque ; mais sous main il travaillait à combattre son influence, à contrecarrer ses desseins, à faire rejeter ses plans par les décurions ou à en annuler l'effet.

Maxime, qui unissait une grande prudence et même une grande finesse à ses hautes vertus, connaissait fort bien les menées de Macer, et, tout en feignant de les ignorer, il savait les prévenir. Son œil vigilant déjouait les intrigues qui eussent pu nuire aux intérêts de l'église ou aux progrès de la foi. Macer sentait toujours au-dessus de lui avec colère ce surveillant incommode ; mais jamais il ne l'avait plus maudit qu'en ce moment, où il était surpris pour ainsi dire en flagrant délit de cruauté et de persécution.

Il fallut bien apprendre à Maxime ce dont il s'agissait. — Eh quoi ! mon frère, s'écria l'évêque, vous êtes chrétien, et vous voulez livrer à des traitemens pareils une chrétienne, parce qu'elle a eu soif de la parole de Dieu ! Vivons-nous donc sous les fils du saint empereur Théodose, ou sommes-nous retournés au temps des Néron et des Décius ?

— Ma foi n'est pas suspecte, reprit Macer : je célèbre la paque chaque année, j'ai fourni dix sesterces pour réparer l'église de Trèves, bâtie par l'illustre Hélène, mère du divin Constantin ; mais la police des esclaves appartient au père de famille.

Maxime sentit que sur ce terrain Macer, protégé par la loi, était inattaquable, et, commandant à son indignation, il s'efforça de changer la résolution du duumvir en s'adressant à ses intérêts. Avec ce tact politique qui distinguait à un degré si éminent les hauts fonctionnaires de l'église dans ce grand siècle de l'épiscopat chrétien, Maxime, tout en paraissant ne s'adresser qu'à la charité de Macer, lui fit habilement sentir quel mauvais effet produirait parmi les fidèles un pareil bruit, que malheureusement il ne pourrait démentir et serait même obligé de confirmer, si on l'interrogeait. Les envieux de Macer pourraient signaler un crime de lèse-majesté dans cette persécution contre la religion impériale. Maxime fit quelques allusions adroites à des torts que Macer avait eus envers lui, pour lui montrer que, s'il ne s'en plaignait point, ce n'était pas qu'il les ignorât. Après l'avoir inquiété de la sorte et disposé par la peur à la clémence, le saint évêque retrouva toute son onction d'apôtre pour le supplier au nom de Jésus-Christ de ne pas refuser au plus humble de ses serviteurs la grâce d'une pauvre fille esclave rachetée aussi bien qu'eux par le sang divin. Cette fin du discours de Maxime permettait au duumvir de fléchir sans paraître céder, et de faire, comme vaincu par la miséricorde, ce que lui suggérait la prudence.

Macer comprit sa situation à merveille : il vit qu'il serait impolitique et dangereux de blesser mortellement l'évêque par un refus dont celui-ci pouvait le faire repentir. Il prit rapidement son parti, et, pour éviter l'humiliation de paraître subjugué par l'ascendant de son rival, il lui dit en souriant : — Père vénérable, nous ne nous repentons point d'avoir protesté pour notre droit de juridiction sur notre famille, selon la coutume des aïeux, puisque nous y avons gagné d'entendre la parole toujours éloquente de votre sainteté… — Qui ne s'est pas montrée inférieure

à Cicéron plaidant pour le roi Déjotarus, interrompit avec son à-propos ordinaire l'empressé Capito. — Mais nous avions déjà résolu, poursuivit Macer, à la requête de notre frère illustre et de notre fils bien-aimé, de faire grâce à cette esclave, et, quant à celui qui a déplu à votre paternité comme à nous-même en paraissant en sa présence et en la nôtre, quand il n'était point demandé pour un office qui ne lui avait point été imposé, qu'il soit attaché à la meule et marqué au front avec le fer qu'il a fait rougir, pour que ses préparatifs ne soient pas perdus !

Ainsi parla Macer, qui avait besoin de se soulager, en faisant souffrir quelqu'un de la souffrance intérieure qu'il ressentait à plier sous la volonté de l'évêque, et qu'il était contraint de cacher sous un air de bienveillance et de politesse. Maxime n'avait point été dupe de la condescendance forcée de Macer, mais il parut le croire aveuglément. Il avait obtenu ce qu'il désirait, il se retira après avoir béni Hilda et quelques autres esclaves chrétiens par des regards jetés sur eux, tout en conversant de l'air le plus libre avec Macer. Il était bien aise aussi que l'héritier futur de ces immenses possessions s'annonçât dès son arrivée par un mouvement d'humanité. La beauté d'Hilda, la connaissance profonde qu'avait Maxime des faiblesses cachées du cœur, un regard de bonheur et de tendresse qu'il avait vu Lucius jeter sur la captive au moment où sa grâce était proclamée, avaient bien donné au pasteur expérimenté des âmes quelques soupçons sur les motifs qui avaient pu aider chez le jeune Secundinus l'impulsion de la charité ; mais Maxime était loin de réprouver un sentiment bon en lui-même et inspiré du ciel, parce que la terre y mêlait quelques ombres. Bien loin de là, il songeait, en se retirant, au bien que Dieu pourrait produire par la main de l'humble esclave,

choisie peut-être pour ranimer la foi de Lucius par le spectacle des plus admirables vertus chrétiennes.

Maxime, en regagnant la ville, s'entretenait tout bas avec lui-même de la scène dont il venait d'être témoin et dans laquelle nous l'avons vu jouer un rôle habilement charitable. Il méditait avec tristesse sur la sévérité cruelle de ces hommes qui n'avaient conservé des anciennes mœurs romaines que leur dureté impitoyable ; il bénissait Dieu de ce qu'il avait mis ses serviteurs dans une situation où ils pouvaient protéger les misérables esclaves en se faisant craindre de leurs maîtres, et peut-être le sentiment de son triomphe sur le duumvir mêlait-il à son insu quelque peu de satisfaction terrestre aux actions de grâces sincères et désintéressées qu'il rendait au Tout-Puissant.

De temps en temps, la litière qui le portait se détournait par son ordre de la grande voie qui conduisait à Trèves, et s'arrêtait à l'entrée d'un village, près d'une chaumière isolée, parfois devant un poste militaire situé dans un lieu sauvage : c'est qu'il y avait là quelque indigent ou quelque malade à visiter, quelque catéchumène à fortifier dans la foi. Après de courtes paroles pleines d'onction et de charité, le bon évêque reprenait sa route, et, rafraîchi par le bien qu'il venait de faire, lisait avec de pures délices un discours de saint Jean Chrysostome, un traité de saint Ambroise, des vers pieux de Sedulius, ou bien il cherchait le texte sur lequel il improviserait familièrement une homélie dans la prochaine assemblée des fidèles. Tout en se livrant à ces réflexions, Maxime était arrivé à la porte de sa demeure, située derrière l'église cathédrale de la ville de Trèves. Cette demeure, d'une étendue considérable, était divisée en deux parties : dans l'une, l'évêque habitait au milieu de son clergé et de jeunes enfans

voués à la prêtrise, qui, avec les chantres, formaient l'école ; dans l'autre, Priscilla vivait retirée avec quelques saintes veuves et quelques chastes vierges. Les deux portions de cette petite confrérie quasi-monastique se réunissaient dans l'église pour prier, mais à des places différentes, selon l'usage de ces temps.

Quand Maxime arriva près du portail de la basilique, les chants du soir achevaient de mourir sous les voûtes. Il traversa le temple magnifique que soutenaient des colonnes gigantesques de marbre africain données par l'impératrice Hélène, et dont on admire encore aujourd'hui les débris. Maxime se prosterna devant l'autel, éclairé faiblement par une lampe comme suspendue aux ténèbres qui montaient jusqu'au faîte de la basilique. Après avoir rendu grâces à Dieu dans une courte prière d'avoir protégé, par l'entremise de son serviteur, une pauvre chrétienne fidèle à sa foi dans les fers, il s'achemina vers la cellule de Priscilla.

Priscilla était en oraison quand Maxime entra ; elle ne leva point les yeux, ne détourna point la tête ; seulement on eût connu au mouvement plus précipité de ses lèvres qu'elle priait avec plus de ferveur en le sentant près d'elle. Maxime se mit à genoux à côté de sa pieuse compagne, et tous deux restèrent long-temps ainsi, unissant leurs âmes dans leur prière fraternelle et dans le sentiment commun de la présence de Dieu. Puis ils se levèrent et se saluèrent mutuellement d'un regard plein de chaste amour et d'unanime espérance. Ensuite, s'étant assis à quelque distance, Maxime raconta ce qui s'était passé dans la villa des Secundinus. La bonne Priscilla fut vivement émue au récit de Maxime. — Dieu soit loué, dit-elle, et remercié du plus profond de nos cœurs, pour avoir donné à notre Hilda cette constance et cette fermeté dignes des premiers jours de l'église, et qui commencent à s'affaiblir

dans le monde ! Qu'il soit loué aussi pour avoir épargné à cette jeune fille le traitement cruel dont elle était menacée ! Je donnerai une double aumône au premier pauvre qui se présentera à la porte de notre demeure. Il m'est si doux de penser que Dieu a fait descendre cette grace sur l'esclave fidèle par l'intervention de mon cher et vénérable frère Maxime !

— Sœur bien-aimée, dit l'évêque, la récompense de mes faibles œuvres est d'abord dans notre Seigneur Jésus-Christ, qui les consomme en moi malgré mon indignité ; elle est ensuite dans la joie par lui permise d'accomplir ces œuvres avec la pensée que tu en seras heureuse. Il nous a placés l'un près de l'autre pour nous soutenir et nous appuyer mutuellement dans sa voie, pour nous édifier par la communion des vertus et arriver ainsi à être réunis dans son amour durant l'éternité plus intimement que nous ne l'avons été sur la terre.

— Que les paroles sont douces à ton humble sœur ! comme elles remplissent son ame du désir de faire le bien et de mériter le bonheur éternel ! Ah ! ce bonheur, nous le commençons ici-bas, Maxime. Aimer purement, n'est-ce pas le ciel ?

— Craignons, reprit Maxime avec une tendre gravité, craignons d'amollir nos âmes par ces retours trop humains même sur les plus saintes affections de notre cœur. Les anges seuls sont purs devant Dieu ; nous sommes des créatures fragiles et vaines ; humilions-nous dans notre faiblesse et défions-nous toujours de notre infirmité. Il vaut mieux, chère sœur, me dire à ton tour ce que tu as fait aujourd'hui, réjouir mon ame par le récit de tes actions charitables, ou bien, si quelque faute légère pèse sur ta conscience craintive, hâte-toi de la confesser à ton frère pour qu'il te donne, suivant ses lumières, d'affectueux conseils, ou lave

ton ame, objet de ses plus pures tendresses, dans la piscine salutaire de la pénitence.

— La journée s'était passée comme à l'ordinaire, dit Priscilla, avec mes chères filles et mes sages compagnes, dans les chants, les oraisons et les entretiens recueillis. Des indigens ont frappé à la porte de notre maison, ils ont été nourris ; des pèlerins ont reçu le léger viatique dont nos ressources nous permettent de disposer en leur faveur ; mais j'éprouve un vif scrupule à l'avouer ce qui s'est passé dans l'hospice que tu as fondé pour les malades indigens.

— Ne me cache rien, sœur chérie ; apprends-moi ce qui te fait rougir de la sorte et semble t'agiter comme un remords ; déclare ton péché à un pécheur pour que tous deux nous implorions ensemble la miséricorde céleste.

— Devant l'église s'est présenté… Je n'ose poursuivre.

— Poursuis sans crainte. Est-ce un voleur ou un meurtrier ? Tout homme créé à l'image de Dieu doit être accueilli à l'ombre du sanctuaire, même les plus criminels, afin qu'échappant à la mort terrestre, ils aient le temps de se repentir et d'échapper à la mort éternelle.

— Mais ce n'est pas seulement un voleur ou un meurtrier ; c'est bien plus, c'est le prêtre arien Mélèce, celui qui ose t'appeler hérétique, ainsi que tous les évêques de la confession du bienheureux Athanase. On l'a apporté devant l'église sur une civière, dévoré par la fièvre et demandant à être reçu dans l'hospice… J'ai hésité ; mais il est vieux, il souffrait beaucoup… Bien qu'il soit un réprouvé, sa pâleur faisait peine à voir… Ton front s'est couvert

d'un nuage ; tu vas me condamner… Oh ! pardonne. J'ai péché sans doute. J'aurais dû le repousser, je n'en ai pas eu le courage.

— Oui, je m'indigne en effet, reprit l'évêque d'un ton sévère, que ma sœur ait hésité à recevoir notre frère Mélèce dans l'asile ouvert à tous ceux qui souffrent, ariens ou catholiques, chrétiens ou païens, romains ou barbares ; Mélèce est assez malheureux de fermer les yeux à la lumière. À Dieu il appartient de le juger et à nous de le secourir. — Mais j'ai tort de l'adresser cette réprimande, reprit doucement Maxime, puisque, malgré ton erreur, tu as agi selon la charité.

Priscilla regarda Maxime avec une tendre admiration. Maxime continua ainsi : — Quand crois-tu pouvoir porter quelques paroles de consolation et d'encouragement à notre pauvre Hilda ?

— Une fois chaque semaine, elle va de grand matin dans une partie éloignée du prœdium, là où sont les étables des brebis, chercher la laine qu'elle doit filer. Ce jour, j'ai coutume de me trouver dans le petit bois qui est derrière la chapelle des Secundinus ; j'échange avec Hilda quelques mots rapides, je lui porte tes bénédictions et tes avis, elle m'apprend ce qu'elle a fait pour gagner à Dieu les âmes de ses compagnons d'esclavage. Il ne se passe presque point de semaine sans que l'un d'entre eux ait été touché par sa parole.

— Que le Seigneur veille sur toi dès le matin, sœur chérie ! dit affectueusement Maxime. Maintenant il y a un nouvel hôte dans la demeure des Secundinus ; Hilda a besoin de nouveaux avertissemens contre celui qui peut être un ennemi plus dangereux que Capito. D'après quelques mots que m'a dits ce jeune homme, il me paraît, comme beaucoup d'autres, admirer la religion chré-

tienne sans y croire et sans la pratiquer ; du moins n'a-t-il pas d'antipathie contre elle comme Macer, ni cette passion frivole pour les lettres profanes qui rend le pauvre Capito incapable d'une réflexion sérieuse. Je ne désespère pas de Lucius. Hier, il s'est montré compatissant pour Hilda. Qu'elle recueille adroitement parmi les autres esclaves ce qu'ils diront du jeune maître, et s'il s'approchait d'elle, entraîné par un penchant coupable, qu'il rougisse en entendant sortir de la bouche d'une esclave barbare des paroles dignes de celle qui est notre fille bien-aimée ! Qui sait si Dieu ne se servira pas d'elle pour le convertir, comme sainte Théodore convertit le jeune débauché auquel elle était livrée ? Quel bonheur ce serait pour l'église, si le fils de l'opulent duumvir embrassait la foi !

Tandis que l'évêque, dans la confiance de son zèle, se livrait à ces lointaines espérances, une pensée pénible avait passé sur le front de sa compagne. Malgré les efforts qu'elle fit pour la cacher, Maxime s'en aperçut, et il lui demanda la cause de cette tristesse subite.

— Hélas ! dit Priscilla, un mot que ta bouche a prononcé vient de réveiller en moi des souvenirs amers que je tente vainement d'écarter. Tu as appelé Hilda notre fille bien-aimée, et je n'ai pu m'empêcher, ajouta-t-elle en rougissant, de me rappeler que nous avons eu une fille jeune, belle, pieuse comme elle, que le Seigneur nous avait donnée, que le Seigneur nous a retirée. Que son nom soit béni ! ajouta Priscilla en étouffant un sanglot.

Maxime pâlit à ces paroles ; le cœur du père tendre battit violemment sous la robe de l'évêque : des sentimens habituellement contenus et comprimés se ranimèrent avec une sourde violence. Il s'y mêlait des souvenirs d'affection terrestre pour la femme qui

était là devant lui, et qui avait été son épouse avant d'être sa sœur. D'anciens déchiremens qu'il croyait endormis se réveillèrent malgré lui dans ses entrailles : la plaie depuis longtemps fermée se rouvrit et saigna quelques instans. Il se passa au fond de son ame une lutte douloureuse qui le remplissait de confusion. Priscilla, plus confuse encore et plus troublée que lui, cachait dans ses mains son visage rouge de pudeur et baigné de larmes. Enfin l'évêque, s'élevant au-dessus de ce désordre secret par une puissante aspiration vers Dieu, dit d'une voix que sa volonté maîtrisait : — Sœur vénérée, il ne nous est pas permis de nous rappeler ce que nous fûmes dans le siècle avant d'appartenir complétement à Dieu. Celle dont tu viens de parler ne doit être nommée que dans le secret de nos prières ; son nom ne doit pas être prononcé à haute voix entre nous. Nous ne devons la considérer que dans l'état glorieux où j'espère qu'elle est maintenant élevée, afin que cette sainte ne soit point pour nous une occasion de chute intérieure, en nous replongeant dans les réminiscences du siècle, mais que nous soyons réunis avec elle en ce lieu où, selon les chastes paroles de l'apôtre, il n'y a plus d'hommes et de femmes, où toutes les âmes sont les épouses bienheureuses de l'époux céleste.

Après avoir dit ces paroles d'un accent ferme et convenable à la majesté épiscopale, Maxime bénit Priscilla, inclinée devant lui, et, sans presser la main l'un de l'autre, sans oser se donner le baiser de paix, tous deux se séparèrent dans un grand recueillement et un profond silence.

Avant l'aube du jour suivant, Priscilla était dans le lieu où chaque semaine elle attendait le passage d'Hilda : c'était un ancien bois sacré, et la chapelle avait été un sacellum dédié aux

nymphes. Sans cesse on consacrait au culte chrétien des édifices bâtis pour honorer les divinités païennes, et souvent, comme ici, on laissait subsister le bois sacré à côté de la chapelle : contraste qui peignait la société de ces temps, dans lesquels des restes de l'ancienne croyance subsistaient encore à côté de la religion nouvelle.

Bientôt Priscilla vit la jeune esclave s'avancer plus pensive qu'à l'ordinaire vers le lieu désigné. Après avoir regardé autour d'elle, avec crainte, si nul œil caché n'épiait leurs pas, les deux femmes s'embrassèrent et entrèrent dans l'intérieur du bois. Priscilla se hâta de faire à la captive les questions qu'elle avait à lui adresser. Quand elle vint à parler du jeune Romain, Hilda rougit légèrement, et dit avec quelque vivacité : — Oh ! celui-ci, c'est un noble maître, c'est un seigneur bon et humain. Si vous aviez vu avec quelle chaleur il a demandé ma grâce à son père, et comme il semblait souffrir quand elle lui a été refusée ! Je n'aurais jamais cru qu'un Romain pût sentir une si tendre pitié pour une Barbare. Il n'a pas l'air sombre comme le seigneur Macer, lui ; il est doux et gracieux ; hier, il m'a paru ressembler au bienheureux saint George qui est peint au-dessus de la porte de la chapelle, au moment où il délivre la jeune fille promise à un dragon. Ses esclaves ont dit qu'il n'était point cruel pour eux ; ils prétendent que dans le pays d'où ils viennent, et qui s'appelle Athènes, les maîtres sont meilleurs qu'ici ; mais lui n'est pas de ce pays : comme la grâce de son sourire et de sa voix, sa bonté lui vient de Dieu.

Priscilla fut un peu alarmée en entendant ces paroles, dans l'accent desquelles on sentait l'impétuosité d'une nature forte à travers l'ardeur d'une ame ingénue ; mais elle reprit confiance en

contemplant l'expression de céleste innocence empreinte sur le front et dans le regard d'Hilda. Elle se rappela les espérances que son frère avait laissé entrevoir au sujet de Lucius, avec cette ardeur de prosélytisme qui servit si merveilleusement la propagation de l'Évangile. Entraînée par l'exaltation naturelle de son ame aussi tendre que pieuse, elle s'écria : Que les saints anges te protègent, ma fille chérie ! Oh ! jamais une pensée de mon Hilda ne fera rougir le front de son père Maxime. Le Seigneur, selon ses merveilleux desseins, t'a placée dans une maison profane pour la sanctifier. Continue, vierge choisie de Dieu, continue à répandre en secret autour de toi la manne de sa doctrine, et le Dieu protecteur des faibles et des petits bénira les efforts de l'esclave, car tout est possible à celui qui a converti le monde par la voix des publicains, des pêcheurs et des mariniers !

En achevant ces paroles, Priscilla crut entendre quelque bruit parmi les arbres ; elle serra tendrement Hilda sur son cœur, et se retira, craignant d'être aperçue, comme on fait après un larcin. Hilda sortit du bois et s'avança vers la bergerie.

Au moment où Priscilla s'éloignait, Lucius s'avançait d'un autre côté. La journée de la veille avait été employée par lui à parcourir en détail avec son père toutes les parties de la villa. Capito lui avait fait les honneurs de la bibliothèque, plus fournie de livres profanes que d'ouvrages chrétiens ; il avait ensuite fait admirer à Lucius les statues et les tableaux de la galerie, se gardant, comme on peut le croire, de lui épargner aucune des pièces de vers qu'il avait composées sur tous les objets d'art qu'elle renfermait. Lucius avait suivi nonchalamment Capito de chef-d'œuvre en chef-d'œuvre, prêtant une oreille distraite aux explications et aux vers. Le commencement de la matinée occupait désagréable-

ment la pensée du jeune Romain ; il croyait voir encore l'air dur de son père lui refusant la grâce d'Hilda, la terreur et la soumission abjecte des esclaves, la figure hideuse de Bléda, qui, lorsqu'il avait été entraîné à la meule au milieu des rires stupides de ses compagnons d'infortune, avait jeté à Lucius un regard de haine et de vengeance, et ces images l'importunaient. Accoutumé à ne songer qu'à ses plaisirs, il se trouvait avec ennui jeté dans un monde moins riant ; il lui semblait que les heures folâtres et insouciantes de la jeunesse étaient passées, que les soucis de l'âge mûr et les occupations sévères de la famille l'attendaient. Pour écarter ces impressions pénibles, Lucius appelait à lui l'image de la jeune Barbare telle qu'il l'avait vue sous le portique, blanche, immobile, ses grands yeux bleus levés vers le ciel dans un ravissement paisible.

Ainsi que beaucoup d'hommes de son temps, Lucius alliait à son scepticisme épicurien un penchant bizarre à la superstition et à l'extase. Il avait été comme fasciné par l'expression inspirée d'Hilda ; de vagues idées de philtre et d'enchantement traversaient son esprit ardent et malade ; elles avaient obsédé sa rêverie du soir et ses songes de la nuit ; c'était sous leur empire qu'il avait quitté de bonne heure sa couche de pourpre, et que, marchant au hasard, il s'était avancé vers le bois sacré.

En apercevant la chapelle qui s'élevait à son entrée, en reconnaissant ce qui, dans son enfance, était encore un temple des nymphes, il dit à demi-voix : Pauvres nymphes qu'on a chassées de votre demeure pour mettre à votre place je ne sais quel Dieu invisible et quel sage crucifié, pauvres nymphes, je vous regrette ! Vous étiez plus gaies et plus gracieuses que ces jeunes femmes que les chrétiens peignent sur les murs de leurs temples, plon-

gées dans la poix bouillante ou décollées par le glaive… Aimables exilées, adieu. Je prie Écho, votre sœur, qu'en fuyant vous avez laissée dans votre antre sonore, de vous murmurer tout bas mes adieux.

Les voilà donc l'une à côté de l'autre ces deux religions qui se sont Disputé le monde ! ajoutait-il en regardant tour à tour la chapelle et le bois sacré. Eh bien ! l'une a triomphé ; elle est sur le trône, elle est partout, et l'autre, après avoir reçu les hommages des plus beaux siècles et des premières nations de l'univers, est maintenant foulée aux pieds comme une statue mutilée qui gît dans la poudre… Pourquoi cela ? Parce que le temps de cette foi est fini, parce que l'homme se lasse un jour de croire et d'adorer. La foi nouvelle a produit de grandes choses et de grands hommes ; mais combien durera-t-elle ? Déjà elle se divise et s'altère ; déjà l'on peut prédire sa chute prochaine. C'est une mode qui passera bientôt dans l'empire, et alors qui viendra la remplacer ? L'homme doit-il donc aller toujours de l'erreur au doute et du doute à l'erreur ? Oh ! si quelque antre, quelque trépied fatidique pouvait révéler la mystérieuse vérité ! Où est la sibylle ou la pythonisse, la prêtresse de Délos ou la magicienne de Thessalie qui m'apparaisse dans les ténèbres du sanctuaire ou sous les ombres d'une forêt pour m'enseigner ce que j'ai long-temps brûlé de savoir et que je désespère d'apprendre ?

En prononçant ces paroles, Lucius pencha mélancoliquement son beau visage ; ses cheveux flottans se répandirent sur son front comme un voile de deuil. Quand il leva les yeux, Hilda était devant lui. Elle s'avançait lentement, le regard baissé, portant avec la grâce de la force une grande quantité de laine blanche sans que son col fléchît sous le fardeau ; on eût dit une belle ca-

ryatide animée. Elle était déjà tout près de Lucius quand elle l'aperçut ; elle s'arrêta sur le bord d'un étroit sentier pour le laisser passer, en s'inclinant légèrement et sans lever les yeux vers lui.

— Jeune esclave, lui dit Lucius avec un son de voix d'une caressante douceur, tu es diligente comme l'abeille de l'Hymette qui voltige sur les fleurs dès le matin ; à peine le soleil est levé, que déjà tu as repris tes travaux. Je dirai à l'intendant que je te permets de prolonger davantage ton sommeil, de peur que la fatigue n'altère tes beaux yeux et ne pâlisse tes joues de rose.

— Jeune maître, je te rends grâce ; mais je suis de la race des Francs, qui est dure à la fatigue ; l'esclave doit ne rien retrancher de la tâche qui lui est imposée, afin que, l'accomplissant avec zèle, elle obtienne la faveur d'un autre intendant que celui auprès duquel tu peux me protéger, de l'intendant céleste.

— Bizarre jeune fille qui prononces des paroles dont l'austérité conviendrait a un stoïcien avec des lèvres dignes d'Aphrodite ! Mais, par Hercule ! tu me plais en parlant de la sorte, comme tu me plaisais hier quand, en présence du châtiment, tu as refusé de nommer le grave pédagogue que je connais maintenant, car sa vanité m'a bientôt confirmé sans le vouloir ce qu'un coup d'œil jeté sur son air embarrassé m'avait d'abord fait soupçonner. Ainsi le sage rhéteur a trouvé moyen de s'entretenir avec sa belle écolière, jaloux de t'enseigner les lettres comme Orphée instruisait, dit-on, dans l'art de jouer de la lyre sa chère Eurydice.

— Maître, je ne nierai point ce que t'a confié le seigneur Capito ; oui, c'est grâce à lui que je peux lire la parole de Dieu, et, quand ce bienfait aurait attiré sur moi des châtimens mille fois

plus cruels que ceux dont j'étais hier menacée, je bénirais encore la main à laquelle je le dois, et je continuerais, si on me laissait une langue pour prier, de demander à Dieu, comme je le fais jour et nuit avec ferveur, qu'il détourne des voies de la fausse sagesse celui qui y est engagé, afin que la lumière qu'il m'a transmise, hélas ! sans la voir, éclaire un jour ses ténèbres.

— Charitable et inutile vœu ! Mon oncle renoncerait plutôt à la vie qu'à sa muse ; mais, belle captive, si un maître plus jeune et peut-être plus aimable que le docte Capito s'offrait pour l'instruire !... s'il te faisait lire, non pas les insipides compositions des rhéteurs, mais les divins chefs-d'œuvre de l'âge d'or de la poésie romaine, peut-être trouverais-tu plus de charme à ses leçons ? Tu ne sais pas les délices qui attendent ton ame ingénue, quand elle s'attendrira sur les malheurs de Didon que des saints mêmes ont pleurés, quand elle s'enchantera aux accens gracieux d'Ovide ou d'Horace célébrant Corine ou Lalagé, de Tibulle soupirant les charmes de sa Délie ! C'étaient de belles jeunes filles comme toi ; quelques-unes avaient été esclaves comme toi, mais la main d'un maître amoureux avait brisé leurs fers.

En prononçant ces mots, que l'entraînement rapide de la passion avait appelés comme malgré lui sur ses lèvres, Lucius s'arrêta, cherchant dans les yeux d'Hilda l'impression qu'elle avait ressentie. Une rougeur légère avait passé sur son front, qui avait bientôt repris toute sa sérénité. Ses yeux, baissés un moment, s'étaient relevés, et, regardant Lucius avec candeur, elle lui dit d'une voix ferme, comme elle eût dit au temps des persécutions devant le juge qui l'aurait engagée à sacrifier aux faux dieux : « Je suis chrétienne. »

— Je le sais, dit Lucius, et moi aussi je suis chrétien. Qui croit encore au vieil Olympe ? qui a peur des foudres éteintes de Jupiter ou du trident rouillé de Neptune ? Suis-je donc un paysan stupide qui se cache pour immoler à Pan une chèvre noire, ou un rhéteur opiniâtre qui se cramponne aux débris des autels tombés, et ne peut se persuader que les dieux qu'a chantés Homère et qu'a invoqués Démosthène ne soient pas des dieux ? Le sage n'est point ainsi, il voit sans regret mourir les superstitions antiques ; il ne rejette point le culte que ses contemporains ont embrassé ; il honore avec eux celui qui a mille noms et dont personne ne sait le nom véritable. Mais ce discours est bien sérieux, belle jeune fille ; que nous importent ces graves questions, ces sujets difficiles ? La vie est un songe rapide ; ne vaut-il pas mieux cueillir la fleur de notre jeunesse avant qu'elle ait fui sur l'aile des heures ?

Hilda l'interrompit et lui dit d'un ton grave et humble à la fois : — Je suis ton esclave ; ordonne-moi de me taire, et je vais retourner parmi mes compagnes filer en silence la laine de tes brebis. Puis elle ajouta avec un accent suppliant et inspiré : Veux-tu permettre à la pauvre Hilda de profiter de cette rencontre, ménagée sans doute par Dieu, pour te faire entendre une parole qui ne vient point d'elle, mais qu'elle a reçue pour la répandre à son tour, même sur toi, noble Lucius, toi que la naissance place si fort au-dessus d'elle, mais qu'elle voit en danger de se perdre, et qui mérites d'être sauvé ?

Hilda avait déposé près d'elle son fardeau ; debout au pied d'un chêne, le regard animé d'un feu divin, sa belle chevelure blonde dénouée à demi, les mains levées vers le ciel, au nom duquel elle allait parler, elle apparaissait à Lucius semblable à cette

prêtresse, à cette pythie prophétique qu'il invoquait tout à l'heure ; il la trouvait merveilleusement belle ainsi.

— Oui, parle, lui dit-il avec un secret transport dont il s'étonnait et qu'il cherchait en vain à réprimer. Nous changeons de rôle, belle Hilda ; c'est moi qui suis le disciple et toi l'instituteur, ou plutôt tu es l'hiérophante qui va initier le profane aux mystères sacrés.

— Lucius, dit Hilda, j'ai grand'pitié de toi, car tu es malheureux.

Le jeune homme fit un mouvement de surprise.

— Oui, je sais bien que tu es le fils de l'opulent duumvir Secundinus, que tu es jeune, noble, beau, ajouta-t-elle en baissant légèrement la voix, et cependant, Lucius, je sais aussi que tu n'es pas heureux, car tu ne crois point.

— Et quel dieu t'a révélé, jeune fille, ce qui se passe en mon ame ? reprit Lucius avec un étonnement croissant et quelque impatience.

— Le livre qui ne ment point, répondit Hilda. N'ai-je pas lu dans ce livre : « Vanité des vanités, tout n'est que vanité ? » — N'y ai-je pas lu encore : « Et j'ai dit à mon cœur : Je veux t'éprouver par la joie, je veux goûter le plaisir ; et voilà, cela aussi était vanité ? » Lucius ! le livre a-t-il menti pour toi ? es-tu donc heureux sans Dieu ?

Ainsi l'auteur désabusé de l'Ecclésiaste avait enseigné à la chrétienne sans expérience les misères de la vie humaine, et, une secrète sympathie pour Lucius joignant sa lumière à celle de l'Écriture, Hilda, à travers les paroles légères qu'il jetait au vent,

avait deviné qu'une amertume était dans son cœur. Guidée par l'instinct de la religion et de l'amour, la main de la jeune fille avait touché la blessure.

Sentant qu'une esclave ignorante pénétrait ainsi dans la portion la plus intime de son ame, Lucius oublia cet enjouement qu'il affectait ; tout un monde de sentimens et d'idées qui dormaient dans son sein fit une explosion soudaine, et, changeant tout à coup de voix et de visage, il s'écria : — Non, non, je ne suis point heureux ! Et comment le serais-je, quand mon esprit route dans une incertitude qui le tue ? Ah ! l'homme ne peut vivre au hasard, il ne peut se borner aux biens vulgaires. Il lui faut autre chose ; il lui faut une réponse à cette question que je me suis faite tant de fois : Où est la vérité ?

— Cherchez, et vous trouverez, a dit le Seigneur.

— Ah ! je l'ai cherchée partout, cette vérité aussi nécessaire à l'esprit de l'homme que l'est à ses yeux le soleil. Je l'ai demandée à toutes les écoles et à tous les systèmes. Avant de railler en désespéré, je me suis efforcé de croire. Simple jeune fille si calme dans ta foi naïve, tu ne sais pas les tourmens de la pensée qui se fatigue à poursuivre la certitude. Tu ne sais pas tout ce que les hommes ont imaginé pour se soustraire au supplice du doute. Tu ne me comprendrais pas, si je te racontais tous les rêves et les délires de ceux que le monde appelle des sages. Vois-tu, loin d'ici, sous un plus beau ciel, il est une ville favorisée de tous les dons de la nature et du génie : on la nomme Athènes.

— Je connais cette ville : c'est là que l'apôtre saint Paul a prêché le Dieu inconnu.

— Ce Dieu est le mien, Hilda ! Eh bien ! dans cette belle Athènes, parmi ses ingénieux enfans, j'ai consumé les plus heureuses années de ma jeunesse à chercher le Dieu que Paul annonçait à l'aréopage. Tantôt suspendu aux lèvres d'un maître qui prétendait me dévoiler les secrets de l'univers, tantôt courbé durant mes insomnies sur ces livres qui font l'admiration des siècles, jusqu'à l'heure où ma lampe studieuse mourait dans les rayons du matin ; tantôt errant dans la nuit au bord des flots agités comme mon ame ou muets comme ma raison, — j'ai retourné dans tous les sens l'énigme de la destinée mortelle, et tout cela en vain ! Oh ! alors j'ai pris en pitié et en dérision cette science qui ne m'apprenait rien ; j'ai brûlé ces livres menteurs : j'ai éteint ma lampe inutilement studieuse. Alors j'ai appelé à moi des compagnons insensés et des jeunes filles folâtres, je me suis couché sur des feuilles de roses, j'ai rempli mes nuits de banquets et de chants d'amour, j'ai demandé aux voluptés d'endormir mes douleurs ; mais les voluptés étaient un poison, les roses de ma couche avaient des plis, qui me blessaient ; le serpent était sous les fleurs. Hilda, tu l'as dit, je n'étais pas heureux.

— Et ensuite qu'as-tu fait ?

— Ensuite j'ai visité une autre ville dont tu n'as pas entendu parler ; le nom de cette ville est Alexandrie. Là se trouvent des hommes qui affirment avoir des communications avec les esprits célestes, qui enseignent à s'élever par la contemplation et l'abstinence à la participation des choses divines. Je me suis adressé à ces hommes, j'ai étudié leur science occulte, et comme eux j'ai combiné les nombres mystérieux, j'ai tracé les figures cabalistiques, j'ai essayé des enchantemens et des prestiges ; mais bientôt j'ai ri de ma crédulité toujours déçue, je suis retombé dans les

pièges de la mollesse et dans les langueurs de l'ennui. Cependant je n'ai pas entièrement renoncé à mes recherches. Partout où il y avait un culte secret, des rites étranges, je me suis fait initier sans beaucoup d'espoir, mais sans pouvoir me lasser jamais. J'ai visité la synagogue des Juifs, j'ai pénétré dans les antres de Mithra, j'ai fait ruisseler sur ma tête le sang des tauroboles.

— Et tu n'es pas entré dans l'église du Dieu des chrétiens ?

— J'ai tenté aussi cette voie, mais là je n'ai pas trouvé ce que je cherchais. J'étais conduit de ce côté par les souvenirs de mon enfance, je me sentais attiré par la beauté des préceptes, je me serais senti la force de renoncer comme Augustin à toutes ces voluptés qui ne rassasiaient point mon ame ; mais les mystères incompréhensibles me repoussaient ; mon esprit, accoutumé à comparer les doctrines de tous les sages, en retrouvait les débris dans celle de Jésus. Je ne pouvais voir dans le Christ qu'un philosophe divin sorti d'une nation grossière, un Socrate barbare. D'ailleurs, cette religion à peine arrivée à l'empire n'est-elle pas déjà divisée en mille sectes qui se contredisent et se réprouvent ? A qui entendre ? à qui croire ? Et la pureté des premiers temps ne s'efface-t-elle pas chaque jour ? N'y a-t-il pas des évêques ambitieux, des prêtres impudiques, scandale et honte de l'église ? Ah ! la religion chrétienne est comme les autres : elle a de magnifiques promesses et ne sait pas les remplir ; elle a voulu changer le monde, le monde ne changera point ; elle se soutient par l'appui des empereurs, elle se propage par l'engouement de la foule, elle séduit de temps en temps un bel esprit à sa doctrine : elle ne pénètre point profondément dans les rangs élevés de la société ni parmi les habitans de la campagne. Le monde romain est trop vieux pour apprendre une foi nouvelle Mais je ne puis com-

prendre comment je me suis laissé entraîner à parler de ces choses à une belle Germaine aux yeux bleus, dans le bois des nymphes. La dryade cachée sous l'écorce de ce chêne s'étonne de nos discours, et sans doute nous allons entendre partir de derrière un buisson les éclats de rire moqueurs des faunes.

— Au nom de Dieu, noble Lucius, cesse de nommer ces fausses divinités auxquelles tu ne crois point, et prête-moi une oreille sérieuse pendant quelques instans, les seuls qui me seront jamais donnés pour toucher ton ame et ouvrir tes yeux. Écoute-moi, Lucius. Beaucoup des choses que tu m'as dites, je ne les ai pas comprises ; mais je sais que la réponse est dans le livre saint, qui contient toute vérité, et que je crois fermement être la parole de Dieu. Lis donc ce livre, ô Lucius, en implorant la grâce d'en haut ; consulte mon père Maxime, qui est plein de lumières et qui saura ce qu'il te faut dire. Ce n'est pas une Barbare ignorante qui peut lever tes doutes ou redresser tes erreurs ; mais, puisque le maître a daigné ouvrir son ame devant son esclave, l'esclave parlera avec confiance à son maître. Il faut que tu saches ce que Dieu a fait pour moi, car notre langue, ô Seigneur, doit célébrer tes louanges et publier tes merveilles.

Je suis née une pauvre idolâtre, esclave du démon, mais parmi les miens je n'étais point dans la servitude terrestre ; j'étais la fille d'un vaillant chef de tribu de la forêt Hercynienne. Le même jour, mon père, mon oncle et tous ses fils, excepté un seul, périrent en combattant les Romains ; ma mère et ma sœur furent brûlées par les soldats dans une maison de bois ; mes trois frères sont tombés ici dans l'amphithéâtre : l'un a été livré aux bêtes, et le peuple a forcé les deux autres à se combattre jusqu'à la mort. Moi, on m'a vendue à ton père. Quand je me rappelle le jour où

j'entrai pour la première fois dans cette habitation, j'en frémis encore d'horreur, et je me jette à genoux pour prier Dieu de calmer les mouvemens terribles qui s'élèvent dans mon ame. Le Barbare, que vous méprisez, aime plus fortement que vous peut-être sa race et sa famille, et moi j'avais perdu la mienne en un jour. Je voulus m'étrangler avec ma ceinture ; on m'attacha les mains. Je résolus de refuser tout aliment et de mourir ainsi. Quand on approchait un breuvage de ma bouche, je grinçais des dents, je les serrais avec force, et rien ne pouvait les desserrer. C'est alors que ma mère Priscilla m'apporta la sainte parole, et depuis ce temps j'ai supporté mes fers dans un esprit de paix et même de joie. Par momens, la pensée de mes forêts natales me revient et me fait tressaillir ; je me vois libre et bondissant sous leur ombrage ; mon père m'apparaît au milieu de ses guerriers, m'élevant dans ses bras sanglans et me serrant sur sa forte poitrine, comme il avait coutume de le faire dans mon enfance ; d'autres fois, je vois ma mère et ma sœur se tordant au milieu des flammes ou mes frères s'égorgeant dans l'amphithéâtre. Alors je sens se remuer en moi une sourde haine contre tout ce qui porte le nom romain : je pourrais étrangler l'intendant des esclaves et m'élancer d'un bond vers mes forêts ; mais, en ces momens où le mauvais esprit me tourmente, une prière me calme ; la pensée du Sauveur pardonnant à ses bourreaux, de Marie au pied de la croix, m'apaise. Quand il me faut supporter les humiliations et les outrages, ce qui est dur pour une fille des Francs ; quand un esclave impur comme Bléda souille mes oreilles de ses paroles, quand un jeune seigneur comme Lucius me témoigne son mépris en m'offrant son amour, je sens la honte brûler mon front ; mais comment me plaindrais-je, moi, indigne pécheresse, misérable idolâtre, appelée à la lumière par la miséricorde infinie, lorsque

le fils adorable de Dieu a été battu de verges et souffleté ? Alors que j'y songe, j'aime l'opprobre et le mépris. Hier, j'étais heureuse en pensant que j'allais souffrir pour ce divin maître, et que mon front porterait à jamais la marque de ma foi.

Lucius était entièrement subjugué par l'enthousiasme de la chrétienne ; il ne trouvait plus ces paroles légères et remplies par habitude et par souvenir d'allusions élégantes au paganisme ; il contemplait Hilda avec un incroyable ravissement ; toutes ses idées étaient en désordre. Cette femme dont la beauté le transportait, c'était une esclave, une chrétienne, une Barbare. Cédant à un entraînement qu'il ne pouvait s'expliquer, il lui avait parlé avec un abandon qu'il n'aurait eu avec personne ; il l'écoutait discourir avec autorité sur les choses célestes ; elle lui apparaissait à la fois fière et humble, superbe et domptée, fille sauvage des bois de la Germanie et martyre résignée dans l'atrium paternel. Le tumulte de son ame et de ses sens ne trouvait point de paroles pour s'exprimer. Tout à coup des mots barbares, inconnus à Lucius, se firent entendre dans le bois à quelque distance. Hilda prêta l'oreille avec attention, et, quand ceux qui les prononçaient se furent éloignés, elle dit : — Ce sont des esclaves francs qui s'entretiennent d'une expédition prochaine de leurs compatriotes. Le Seigneur a permis que je fusse là pour entendre leurs discours. Ne néglige point, Lucius, cet avertissement du ciel, car je sais que les esclaves sont en général bien informés des invasions. Quand ces bruits circulent parmi eux, il est rare que ce soit sans motif. Avertis donc ton père et l'évêque Maxime, afin que ta famille et le peuple chrétien se mettent en garde contre ces idolâtres.

Hilda avait replacé son fardeau sur sa tête, et elle allait se retirer. — Nous ne pouvons nous séparer ainsi, Hilda, reprit Lucius.

Ce que tu m'as dit tout à l'heure remplit mon ame d'agitation, et voici que tu nous rends un signalé service en nous avertissant des complots de nos ennemis. Il faut que je te revoie, il faut que je l'entende encore. Tes paroles ont sur moi une incroyable puissance. Je conçois en l'écoutant que les Germains adorent dans leurs vierges quelque chose de divin.

— Il n'y a de divin que la Providence, qui se sert dans ses conseils impénétrables des plus humbles instrumens. Adieu, Lucius ; ton esclave va reprendre sa quenouille et rentrer parmi les fileuses ses compagnes. Dieu bénira cette matinée pour tous deux.

— Tu ne t'éloigneras pas ainsi, reprit Lucius avec emportement, et il étendit la main pour la saisir. Hilda le regarda avec douceur et lui dit :

— Afflige, si tu veux, ta captive, et contrains-la de demeurer ici avec toi à cette heure avancée du matin, pour qu'elle soit livrée à la dérision et aux insultes ; je t'ai dit que la croix m'enseignait à supporter les humiliations : tu peux en faire l'éprouve.

Lucius recula comme avec terreur.

— Oh ! non, Hilda ; moi te causer de la douleur ! l'attirer des outrages ! Jamais, de par le ciel ! Mais n'y aura-t-il plus rien entre nous ?

— Ni le soir, ni le matin, aucune prière ne montera de mon cœur vers Dieu où le nom du généreux Lucius ne soit prononcé avec ferveur.

— Oui, tu prieras pour ton maître, dit Lucius avec amertume ; tu prieras pour moi comme pour mon père, comme pour Capito.

— Pas de même, Lucius.

Et la jeune fille s'éloigna d'un pas rapide.

Lucius demeura quelque temps immobile ; il s'étonnait de cette volonté d'une esclave qui enchaînait ses pas ; il était comme ébloui de ce qu'il venait de dire et d'entendre. Cet entretien avait évoqué tout un ordre d'idées et tout un ensemble de souvenirs étrangers à sa vie habituelle. Maintenant, de ces régions presque oubliées et dans lesquelles l'avaient rejeté soudainement quelques paroles d'Hilda, il retombait avec surprise et tristesse dans le vide de son existence journalière. La confusion de ses pensées était si grande, que ce fut à peine s'il se souvint qu'il avait appris d'Hilda un fait important qu'il devait sans délai communiquer à son père. Il trouva celui-ci sur le point de convoquer la curie pour délibérer sur ce qu'il avait à faire, car il avait déjà été averti qu'on avait vu quelques bandes de Francs rôder sur la lisière de la forêt et jusqu'au bord du fleuve.

Lucius, sentant le besoin d'une secousse violente pour se remettre des émotions du matin, se mit à faire les apprêts d'une grande chasse dans les forêts qui s'étendaient alors sur l'autre rive de la Moselle, ne s'inquiétant pas plus des Barbares qu'il pourrait y rencontrer que des sangliers et des ours qu'il y allait chercher. Peu jaloux d'assister à l'assemblée municipale et charmé d'éviter l'ennui des longs et inutiles discours qu'il pensait bien devoir la remplir, il préférait beaucoup faire l'essai d'un chien molosse qu'il avait rapporté de Grèce avec des soins et des peines infinies. Déjà monté sur son cheval thessalien Pyrithoüs, il rencontra Capito, qui arrivait d'un air effaré, comme un homme qui vient d'apprendre un événement d'une grande importance.

— Eh bien ! cher oncle, quelles nouvelles ? lui demanda Lucius d'un air distrait.

— La plus grande nouvelle, mon fils ! répondit le rhéteur. L'illustre Antonius Glabrio, la gloire de l'école d'Autun, cette rivale, s'il en est, de l'école de Trèves, vient d'arriver parmi nous, et doit lire aujourd'hui dans mon jardin, auquel j'ai donné le nom d'Académus, une déclamation qu'on dit admirable. Ce jour sera un jour célèbre dans les fastes de notre ville, un jour qui doit être marqué avec la pierre blanche, comme dit l'ingénieux Flaccus, et, ajouta-t-il d'un ton confidentiel et d'une voix que la joie rendait tremblante, j'espère faire entendre devant le Fronton éduen et la docte assemblée réunie chez moi ce panégyrique que vous ne connaissez pas encore vous-même. Beau Méléagre, au lieu d'aller poursuivre le sanglier de nos forêts sans craindre le destin d'Adonis, vous feriez mieux de venir vous joindre à nous.

— Je ne puis, dit en souriant Lucius, j'irriterais la chaste Diane, à qui j'ai fait vœu de consacrer ce jour, pour qu'elle me pardonne de n'avoir pas toujours obéi à ses saintes lois. Les Muses auront leur tour, ajouta-t-il gracieusement, et alors je saurai où trouver leur élève inspiré.

Ayant calmé de son mieux par ce compliment mythologique le dépit que son refus faisait éprouver au pauvre Capito, Lucius le salua et partit au grand galop de son cheval. Après l'élan extraordinaire qui avait emporté Lucius comme par surprise, le jeune homme était retombé dans sa légèreté et son insouciance accoutumées, et il s'écria gaiement : — Voilà qui est d'un bon augure pour cette journée menaçante. J'ai déjà échappé à deux dangers, les harangues des décurions et l'éloquence des rhéteurs, pires que le fer des Barbares. S'il faut succomber sous ce dernier fléau,

soit ; la crainte ne m'aura pas fait perdre une heure de plaisir. La vie ne vaut ni un regret ni une parole sérieuse. Viennent donc les Barbares ! mais du moins encore cette chasse avant la destruction de l'empire !

J.-J. Ampère.

02

Tandis que Lucius, emporté par son coursier de Thessalie, poursuivait les sangliers à travers la forêt qui retentissait des cris de sa meute laconienne ; tandis que Capito se rendait auprès des rhéteurs, occupé de l'effet que produiraient ses périodes sur la docte assemblée où il était attendu, Macer pressait le pas des esclaves qui, tout ruisselans de sueur, portaient sa litière vers la ville. De vagues et accablantes rumeurs, arrivant de plusieurs côtés à la fois, n'avaient pas tardé de confirmer les paroles d'Hilda. Macer était parti sur-le-champ pour Trèves, après avoir fait à la hâte convoquer la curie. Il mettait un grand empressement à remplir ses fonctions municipales ; c'était la seule activité qui lui fût permise, et, malgré ses mécontentemens, il saisissait avec ardeur toutes les occasions de déployer quelque autorité dans sa ville. Les ambitieux se plaisent toujours à l'exercice du pouvoir, même d'un pouvoir qu'ils méprisent.

Arrivé dans le lieu où se réunissaient les décurions, il ne trouva que les moins considérables d'entre eux, ceux à qui leur condition inférieure ou leur caractère timide ne permettait pas de se soustraire à cette corvée municipale, dont, à cette époque de désorganisation politique, tous ne subissaient le poids qu'à re-

gret. Ses émissaires envoyés à la recherche des membres absens du collège curial en amenèrent quelques-uns dont l'indifférence égoïste pour les affaires publiques cédait à la crainte de déplaire au duumvir. Quand ils furent rassemblés à grand'peine, Macer les instruisit du danger qui les menaçait et prononça un discours bref et énergique sur la nécessité d'aviser sans délai à la défense de la cité menacée par les Barbares. Il ne vit sur tous les visages qu'une consternation muette et un morne découragement. Les plus riches étaient agités d'une terreur qu'ils ne cherchaient pas à déguiser, en songeant à leurs trésors et à leurs palais qui allaient peut-être devenir la proie des Francs. Les plus misérables montraient une résignation stupide ; leur regard fixe et terne semblait dire qu'ils étaient indifférens à toutes les calamités et à tous les désastres, que le fisc ne leur avait laissé presque rien à perdre, et qu'une existence triste et opprimée, remplie de vexations et d'inquiétudes, n'était pas un bien qu'ils fussent très jaloux de conserver.

Cependant, quelques-uns des décurions influens s'étant un peu remis de leur premier trouble, la délibération commença, confuse et pleine d'avis contradictoires ou insensés. Aucun de ces hommes n'était préparé à l'événement terrible, aucun ne l'avait prévu. Celui qui était chargé de veiller à la défense de la cité, pressé de questions, avoua qu'il avait entièrement négligé l'objet de ses fonctions. Une partie des fossés avaient été comblés dans des intentions d'agrément ou d'utilité privée. La plupart des tours dont les murailles étaient flanquées tombaient en ruines. Le malencontreux édile confessa même en rougissant avoir soustrait à une portion de murailles qui bordait l'extrémité de ses jardins ce qu'il lui fallait pour bâtir un portique. C'est ainsi que cha-

cun, au lieu de veiller à la conservation de l'état, en tirait à soi les débris.

Pris au dépourvu, les infortunés décurions ne savaient que résoudre. L'un conseillait d'acheter la paix des Barbares. Cette motion, inspirée par la misérable politique qui depuis cent ans perdait l'empire, excita une violente rumeur dans l'assemblée. On parla pour et contre avec vivacité, selon que la peur était plus forte que l'avarice, ou l'avarice plus forte que la peur. D'autres proposèrent gravement d'envoyer une députation à l'empereur pour qu'il préservât des Barbares la Rome des Gaules, ne réfléchissant pas que les Barbares n'auraient peut-être pas la patience d'attendre qu'on eût rassemblé des forces contre eux à Milan ou à Constantinople. On trouvait plus facile de chercher l'abri lointain du manteau impérial que de préparer sur les lieux une résistance énergique. C'est que l'organisation municipale, dont le pouvoir avait fait un odieux moyen de tyrannie, était sans vigueur ; on avait usé l'instrument, faussé le ressort, brisé le levier.

La discussion, s'étant graduellement animée, finit par devenir extrêmement bruyante. Ce n'était pas un zèle sérieux pour le bien public qui dictait tant d'impétueux discours, c'était l'emportement de la discussion et l'entêtement d'opinions une fois émises qu'on attaquait et défendait avec un puéril acharnement. Au milieu du tumulte, peu à peu les décurions s'éclipsèrent. Un intérêt plus puissant que celui des affaires publiques les appelait à l'amphithéâtre, où l'on devait donner un combat de bêtes et de gladiateurs. Bientôt Macer se trouva seul ; il haussa les épaules avec mépris en voyant sortir le dernier de ses collègues. « Il n'y a plus de gouvernement romain, il n'y a plus de société romaine, dit-il ; allons dans ma famille, où du moins toute tradition d'ordre et de

discipline n'est pas anéantie ; allons surveiller mes esclaves et revoir mon fils. »

Cependant l'amphithéâtre se remplissait d'une foule inquiète ; chacun s'y rendait autant pour apprendre des nouvelles dans ce lieu de réunion générale que pour obéir à l'indomptable passion que les Romains conservaient pour les sanguinaires divertissemens de l'arène. On s'abordait en se demandant si les Francs étaient proches, s'il était vrai qu'ils se fussent montrés sur telle hauteur, qu'ils eussent brûlé tel village ; puis, au milieu de ces alarmes, on en venait insensiblement à parler des jeux qui allaient commencer. L'un vantait un lion amené de la province d'Afrique et qui était célèbre pour avoir déjà dévoré vingt hommes ; l'autre opposait à ces éloges ceux d'un Barbare qui, dans une même journée, avait combattu successivement dix Bructères sans être vaincu ; chacun prenait fait et cause pour le lion ou pour le gladiateur. Les esprits s'échauffaient par la discussion ; on en venait aux injures, et l'on oubliait dans les vaines querelles le sérieux danger qui menaçait ; puis un survenant rendait à l'assemblée ses terreurs, dont elle était bientôt distraite par les apprêts du spectacle et par son impatience de le voir commencer. Cette impatience était plus vive encore et plus furieuse que de coutume, car cette fois il s'agissait d'écarter des craintes importunes par des joies bruyantes, et la foule se précipitait vers ces joies avec le double emportement de la cruauté et de la peur. Les magistrats de la cité, consternés d'un péril qu'ils ne savaient comment conjurer, hésitaient à donner le signal des jeux ; mais le cri — les bêtes ! les bêtes ! — retentissant toujours avec plus de violence, il fallut bien s'y résoudre. On tira les animaux féroces de leurs loges souterraines et l'on plaça en face d'eux un certain nombre d'esclaves condamnés. Ils étaient sans armes et ne

purent faire aucune défense ; cependant il y eut quelque plaisir à voir les animaux affamés s'élancer sur leur proie, la déchirer et la traîner dans le sang. Ce fut comme un prélude aux scènes de carnage qui allaient suivre, comme un avant-goût de l'égorgement des gladiateurs, principal objet de la fête.

Ici le spectacle fut encore interrompu. Les gladiateurs amenés dans l'arène pour la première fois refusèrent de combattre. La plupart étaient des Francs qui avaient été surpris et faits prisonniers dans une expédition récente. Le bruit de l'approche de leurs frères avait pénétré jusqu'à eux ; ils lisaient leurs progrès sur les fronts épouvantés des employés de l'amphithéâtre ; ils contemplaient avec joie l'attitude inquiète des magistrats et jusqu'à la fiévreuse ardeur du peuple. Immobiles, ils semblaient chercher de l'œil la flamme de quelque signal allumé sur les montagnes et prêter l'oreille à des rumeurs lointaines ; puis ils se couchèrent au milieu de l'arène, promenant des regards farouches sur les spectateurs. La multitude, furieuse de voir ainsi différer ses plaisirs, indignée de la désobéissance inaccoutumée de ces gladiateurs, qui se faisaient attendre pour mourir, leur prodigua la menace et l'outrage. Les huées, les sifflets retentirent, et, de la colline à laquelle étaient adossés les gradins de l'amphithéâtre, on fit pleuvoir sur eux des pierres, du sable et de la boue. Le Barbare ne sut jamais supporter l'opprobre. Les Francs se levèrent d'un même bond : les deux troupes qui devaient combattre l'une contre l'autre, et qui s'étaient réunies, se séparèrent, et, frappant sur leurs boucliers, s'apprêtèrent au combat ; mais, au moment de le commencer, on les vit, entraînées toutes deux par un mouvement inattendu, s'élancer l'une vers l'autre, et chaque gladiateur saisir et serrer la main de son adversaire, puis reculer de quelques pas pour revenir fondre sur lui. Cette mêlée fut terrible.

Les Barbares semblaient transportés d'une joie sauvage et d'une rage désespérée ; ils semblaient dire : « Combattons et mourons ; cette fois, nous serons vengés. » Jamais gladiateurs ne s'étaient heurtés plus rudement. Le peuple était transporté. Son ivresse sanguinaire redoublait avec l'ivresse belliqueuse des combattans ; eux et lui étaient comme enveloppés d'un vertige de sang, et ne s'apercevaient pas que la nuit approchait. Soudain des bruits terribles furent entendus, et l'on vit dans le crépuscule une bande de Francs courir sur les hauteurs qui dominaient l'amphithéâtre. Les préposés à l'office des jeux s'enfuirent, le peuple se leva tout entier sur les gradins, pâle et muet d'effroi. Les Francs de l'arène, cessant leur combat, répondirent par un cri aux cris que leurs frères poussaient dans la montagne : s'élançant pardessus les barrières, qu'on ne gardait plus, ils se ruèrent dans le podium, place d'honneur réservée aux magistrats, et commencèrent à les égorger. En ce moment, le ciel, que brunissaient les premières ombres du soir, s'éclaira de lueurs sinistres : c'étaient les reflets que jetait Trèves incendiée. À cet aspect, le peuple, arraché à la consternation par le désespoir, voulut s'échapper ; mais les Francs avaient mis le feu à l'amphithéâtre et l'entouraient. Alors se confondirent les gémissemens lamentables des citoyens, les cris de guerre des Barbares et les hurlemens des bêtes féroces, qui brûlaient dans leurs souterrains ou bondissaient au travers du feu. Au bout de quelque temps, tous ces bruits avaient cessé. Les Francs se précipitaient vers la ville pour la piller, et l'on n'entendait plus dans l'amphithéâtre que le craquement des colonnes qui se fendaient ou le pétillement de la flamme calcinant les cadavres écrasés sous les ruines.

Dans l'église cathédrale de Trèves se passait une scène bien différente. Quelques chrétiens véritables s'y étaient rassemblés,

avec leurs femmes et leurs enfans, pour y célébrer une dernière fois l'office divin. Les voix de ces chrétiens et le chant des prêtres s'élevaient alternativement vers le ciel avec le calme accoutumé. On n'eût pu reconnaître la présence du danger qu'à l'accent, encore plus recueilli, à l'expression encore plus fervente de la prière. Par momens, les flammes de l'incendie brillaient à travers les vitraux de la basilique, et un jour sinistre tombait d'en haut sur les fronts inclinés des fidèles ; on entendait d'horribles cris, qui ne les faisaient point tressaillir ; seulement ils se serraient toujours davantage autour de leur évêque. Maxime se tenait debout au pied de la chaire épiscopale, d'où il était descendu pour être plus près de ses fils dans le péril. À quelque distance, Priscilla, entourée des saintes femmes et des vierges tremblantes, tantôt levait avec ardeur les yeux vers le ciel, tantôt les tournait vers l'évêque avec une tendresse pleine de respect et mêlée d'une horrible inquiétude. Les mères approchaient leurs enfans des pieds de Maxime, et l'une d'elles avait caché le sien sous la robe épiscopale, tant l'évêque, qui dans la vie commune était le père et le juge de la communauté chrétienne, semblait, dans le désastre universel, être encore son dernier protecteur et son dernier refuge.

Maxime était saisi d'une profonde douleur en contemplant autour de lui tout ce peuple destiné à la servitude ou à la mort, et parmi ce peuple celle qu'il avait nommée son épouse et qu'il nommait maintenant sa sœur bien-aimée devant Dieu. Il rassembla toute l'énergie de son ame pour soutenir ses frères à ce triste moment. La religion seule pouvait trouver quelques paroles dans une telle extrémité. Maxime éleva les yeux et les mains vers le ciel pour en faire descendre sur lui les forces dont il avait besoin ; puis, s'adressant aux fidèles d'une voix triste, mais affermie par

la foi, il leur dit ces simples paroles : — Frères bien-aimés, le temps des épreuves est venu ; il a plu au Dieu très bon de nous éprouver par de grandes misères, moindres pourtant que nos péchés et que son amour. Il importe que nous ne murmurions point contre la peine qu'il plaît au Seigneur de nous infliger, de peur que nos âmes ne perdent le fruit de notre châtiment et qu'il ne nous ait été envoyé en vain. Souvenons-nous de la constance des saints martyrs de la foi, et sachons comme eux attendre la mort avec fermeté. Si Dieu juge à propos de nous retirer de ce monde, voudrions-nous y rester contre son désir ? L'enfant que son père appelle à lui refuse-t-il d'obéir à sa voix ? Et d'ailleurs, ajouta Maxime avec un accent mélancolique, est-il si doux de vivre dans ces temps déplorables ? Dans ces temps proches de la fin, où tout se dissout et se brise, où l'empire est envahi par les Barbares, où l'église est déchirée par les hérésies, ne vaut-il pas mieux se coucher au pied des marches de l'autel pour se relever avec les saints ? Heureux, mes frères, ceux qui, après s'être beaucoup aimés, meurent ensemble, dans le Seigneur ! — Et l'évêque ne put s'empêcher de jeter un regard du côté de Priscilla, qui écoutait dans un ravissement céleste ces dernières paroles de Maxime. — Mais, hélas ! nous pouvons être séparés par la mort ou par l'esclavage ; si ce sort nous est réservé, que Dieu nous fasse la grâce d'en supporter la cruelle amertume ! — Ici la voix de Maxime faiblit visiblement ; il reprit avec un grand effort : — Mes frères, nous allons communier ensemble pour la dernière fois et nous donner le baiser de paix, qui sera le baiser d'adieu ; mais auparavant nous devons prier pour les malheureux infidèles, qui, dans leur ignorance, attirent de plus en plus sur eux le fléau de la colère céleste. Redites après moi la prière que je vais adresser à Dieu, et prononcez-la du plus profond et du plus vrai de votre

cœur. « Mon Dieu, aie pitié de nos ennemis, et sauve ceux qui désirent notre sang ! »

Ces paroles d'une charité sublime, répétées par toute cette assemblée dévouée à mourir, montaient vers les voûtes de l'église comme un encens pacifique ; ensuite tous les assistans s'approchèrent avec recueillement pour recevoir la communion, et chacun, après l'avoir reçue, embrassait le saint évêque. La solennité lugubre de la circonstance fit oublier à Maxime un peu de sa sévérité accoutumée, et quand Priscilla, humble et rougissante, se présenta devant lui, il posa en présence des fidèles ses chastes lèvres sur le front de sa compagne.

En ce moment, quelques zélés néophytes entrèrent avec précipitation dans l'église par une porte secrète. — Mon père, s'écrièrent-ils en tombant aux pieds de Maxime, les Barbares vont venir, tu peux leur échapper encore. Suis-nous à travers les détours du souterrain qui conduit jusqu'à la Moselle ; là, une petite barque t'attend, et, à la faveur de la nuit… — Mes enfans, dit en souriant Maxime, est-ce ainsi que vous venez tenter votre évêque ? N'avez-vous pas lu dans l'Évangile que c'est le pasteur mercenaire, et non pas le bon pasteur, qui abandonne son troupeau à l'heure du danger ? Mais l'offre de votre zèle charitable ne sera pas perdue : je vous confie ma sainte sœur Priscilla, conduisez-la dans un couvent du midi de la Gaule ; qu'elle y prie pour nos âmes, si nos âmes doivent paraître aujourd'hui devant Dieu !

Maxime n'avait pas achevé de prononcer ces paroles, que Priscilla s'était précipitée à ses pieds, et, les baignant de larmes, le conjurait de ne pas la repousser loin de lui en ce moment. — Frère vénérable, lui disait-elle, tu es aussi mon père, mon pasteur : ta fille, ton ouaille soumise ne peut te désobéir et te ré-

sister ; mais permets-moi de mourir ici avec mes sœurs et avec toi. Dieu ne nous commande point cette séparation ; sois miséricordieux comme lui. Oh ! grâce, Maxime, fais grâce à Priscilla ! — Il y avait une expression passionnée dans ces paroles par lesquelles une pauvre femme éplorée suppliait qu'on lui permît de mourir, et Maxime hésitait à la contrister par un refus.

En ce moment, un jeune lévite couvert de sang entra dans l'église : c'était un orphelin qui avait perdu ses parens quinze ans plus tôt à la prise de Cologne, et qu'avaient adopté Maxime et Priscilla. Maxime fondait les plus grandes espérances sur ce jeune homme, déjà remarquable par l'ardeur de sa piété et la fougue de son éloquence. Il avait traversé les hordes de Barbares, et, blessé légèrement, il venait rejoindre ses parens adoptifs pour mourir avec eux. En le voyant paraître, Priscilla, comme par une inspiration subite, s'écria : — Voilà celui qu'il faut sauver, voilà celui qui sera un jour une des palmes de l'église ! Sa langue sera une de ces langues de feu qu'allume l'Esprit saint pour éclairer et embraser les cœurs ! Mon père, laissez-moi mourir avec vous, et conservez Salvien ! — Eh bien ! dit Maxime, vaincu par l'ardente prière et l'accent prophétique de Priscilla, qu'il soit fait selon le généreux désir de ma sainte sœur ! Que le jeune espoir de l'éloquence chrétienne vive pour édifier et orner l'église par sa parole, et nous, vieux et inutiles serviteurs de Dieu, soyons unis par la gloire et par la félicité du martyre !

Salvien, à son tour, ne voulait pas s'éloigner de ses frères ; mais cette fois Maxime éleva la voix avec une imposante autorité, et le jeune lévite n'osa pas résister à cette voix puissante. Après avoir reçu en sanglotant la bénédiction épiscopale de Maxime et la bénédiction maternelle de Priscilla, il s'apprêtait à sortir par la

porte secrète. Tout à coup, avant d'en franchir le seuil, il s'arrêta, et, comme saisi de l'esprit de Dieu, il s'écria d'une voix tonnante : Eh bien ! oui, je pars, puisque mon père vénérable l'ordonne ainsi ; moi dont le berceau a été trempé de sang, moi qui aujourd'hui encore ai senti dans ma chair le fer des Barbares, je vivrai, si le Seigneur le veut ainsi, pour flageller de ma parole les chrétiens déchus, dont les péchés ont fait couler ce sang, ont suscité ces Barbares. Je dirai les corruptions de l'église, je raconterai les turpitudes de la société romaine, et l'on comprendra pourquoi Dieu livre le monde aux hordes féroces de l'aquilon ! mon Dieu ! quand leur fureur renverse tes temples et immole tes saints, on ne peut s'expliquer tes voies, et les faux sages, nourris des traditions de la philosophie païenne, nous disent : où donc est la providence de votre Dieu ? Cette providence, ô insensés ! elle remplit le ciel et la terre, elle gouverne le désordre apparent du monde comme elle règle les tempêtes ; elle éclate dans le mal comme dans le bien ; elle brille dans la foudre comme dans le soleil ; c'est elle qui est allée chercher les Barbares pour vous punir ; c'est elle qui leur a donné le courage et la force, et à vous la lâcheté et l'impuissance. Il lui plaît de s'entourer de mystère et d'ombre ; mais je la découvre et la salue dans la nuit qui l'enveloppe, ainsi que le pilote découvre et salue à l'horizon ces feux sauveurs qui ne s'allument que dans les ténèbres.

Comme Salvien achevait de proclamer cette grande idée de la Providence, qu'il devait célébrer si éloquemment dans ses écrits, et tandis qu'on l'entraînait vers la porte secrète du sanctuaire, les Francs inondaient l'église, vers laquelle leur cupidité, distraite d'abord par de nombreux objets, s'était enfin dirigée. À leur tête bondissait un jeune Barbare à l'œil candide et farouche, aux longs cheveux blonds et flottans jusqu'à la ceinture. Gundiok

était le chef d'une bande de Francs qui habitait une partie reculée de la forêt Hercynienne, et qui s'était trouvée moins que les tribus plus avancées en contact avec les Romains. Gundiok était le Barbare pur, sans aucune atteinte de la civilisation, c'est-à-dire quelque chose qui tenait à la fois de l'homme et de la bête sauvage. Arrivé au milieu de l'église, il se trouva face à face avec Maxime. Celui-ci, debout au milieu des chrétiens agenouillés, les bras étendus sur leur tête pour les bénir et les protéger, regardait le jeune chef avec une sécurité intrépide et une compassion presque affectueuse. Cette expression du noble visage de l'évêque étonna Gundiok ; il s'arrêta un moment comme pour tâcher de comprendre ; mais cette impression fut rapide et fugitive, et ne fit que traverser l'âme du Barbare. Sa férocité naturelle reprit bien vite le dessus, et, poussant un rire sauvage, il leva sa framée sur l'évêque. À ce signal, le massacre commença. Quand Maxime vit que les chrétiens qui l'entouraient étaient livrés à une mort inévitable, il se pencha sur eux, et, serrant avec force tous ceux qu'il put attirer sur son cœur, le digne pasteur mourut avec joie en les embrassant.

Quand Priscilla avait vu le fer se lever sur Maxime, elle s'était élancée vers lui ; blessée mortellement, elle vint tomber à ses pieds, tandis qu'il respirait encore ; Maxime, soulevant une main mutilée, lui montra le ciel et expira. Alors Priscilla se glissa timidement à ses côtés ; elle osa placer sa tête sur la poitrine de son époux, et mourut en bénissant Dieu, qui le lui avait enlevé dans la vie pour le lui rendre dans la mort et dans l'éternité.

Après avoir pillé l'église de Trèves, les Francs de Gundiok, conduits par l'odieux Bléda, se dirigèrent vers la demeure des Secundinus. Tout y était dans le plus grand désordre : les esclaves

francs étaient allés rejoindre leurs frères ; le reste avait fui, car les Barbares prenaient les esclaves comme les autres portions du mobilier domestique. Pourquoi Macer aurait-il cherché à fuir ? Il ne pouvait emporter avec lui ses grandes propriétés territoriales, l'importance qu'elles lui donnaient, les chances qu'elles ouvraient à son ambition pour son fils. Quand tout avenir se fermait devant lui, il lui était indifférent d'être égorgé près de son foyer par les Barbares ; assis dans son atrium, il les attendait d'un air impassible, se comparant intérieurement aux sénateurs romains attendant sur leurs chaises curules les Gaulois maîtres du Capitole.

Pour Capito, dont l'arrivée des Francs avait brusquement dérangé les divertissemens littéraires, il semblait ne rien concevoir à ce qui se passait autour de lui. Il était comme un homme réveillé en sursaut, et dont les premières paroles continuent un rêve interrompu. Tantôt il lisait des phrases du discours de Glabrio et de son propre panégyrique ; tantôt, ramené par quelque circonstance au sentiment de la calamité présente, il y faisait de classiques allusions en récitant des vers du second livre de l'Énéide sur la prise de Troie. La frayeur avait troublé ses idées, mais elle n'avait pu lui en donner de nouvelles. Lucius, négligemment renversé sur quelques coussins aux pieds de Macer et tenant un glaive magnifiquement orné, attendait le moment de défendre son père, et c'est tout au plus si la terrible situation où il se trouvait l'empêchait de sourire en entendant les exclamations mythologiques et les citations incohérentes de Capito.

Gundiok, suivi de ses Francs, se précipita dans l'atrium, et s'élança vers Macer, qui demeura immobile. En un clin d'œil, Lucius fut debout, et para de son glaive le coup destiné à son père. L'arme brillante se brisa dans sa main sous le coup terrible de

l'arme barbare. Gundiok sourit, regarda fixement Lucius, et fut frappé de l'intrépidité tranquille et insouciante du jeune Romain, qui avait osé opposer à sa force une si fragile défense. Ce courage lui plut, et il lui prit fantaisie d'épargner Lucius et sa famille. Un signe de protection avertit les Francs ; quelques-uns s'emparèrent des trois Secundinus, et, tandis que leurs compagnons se dispersaient dans l'habitation pour la piller, ils emmenèrent avec eux les captifs ; des esclaves qu'on avait surpris cachés dans quelque coin de l'habitation furent entraînés avec leur maître. Bléda marchait parmi les Francs qu'il avait guidés. Hilda, échappée par miracle au massacre des chrétiens dans l'église de Trèves, vint volontairement se joindre à la petite troupe qui, d'un pas rapide et silencieux sous la conduite des Barbares, s'avançait vers les montagnes.

Après quelques jours d'une marche pénible, les Francs arrivèrent aux confins de la forêt Hercynienne. Les traces de la vie barbare, mêlée à quelques rudimens et à quelques débris de civilisation, donnaient à ce pays une physionomie singulière. Ici l'on voyait des portions vierges de la forêt, formées de chênes séculaires, de sapins gigantesques ; là, des espaces libres dans lesquels on avait employé le feu pour abattre les troncs, et où subsistaient des vestiges de défrichement et les restes d'une culture essayée un moment et bientôt abandonnée par l'inconstance barbare. Au centre, une vaste enceinte palissadée renfermait les troupeaux de la tribu et les produits variés du pillage. Çà et là dans les clairières, au bord des marais, s'élevaient des huttes mobiles couvertes de branchages ou de roseaux dans lesquelles se trouvaient quelques instrumens d'une industrie imparfaite, et tandis que des chariots servaient encore de demeure à ceux qui conservaient le plus fidèlement la simplicité des aïeux, des ma-

sures grossièrement bâties attestaient, chez quelques autres, le désir d'imiter les habitations sédentaires des Romains.

Les Francs établis dans cette contrée avaient fait la guerre au service de l'empire. Les hauteurs imprudentes et l'avarice mal entendue de l'administration romaine les avaient rejetés dans les forêts, et ils gardaient, au sein de leur existence actuelle, quelques habitudes de leur première condition. Ils affectaient de reproduire certains usages militaires de l'empire ; presque tous avaient parmi leurs armes, outre la framée et l'épieu germain, la pique ou le glaive du légionnaire. Les termes latins du commandement leur étaient restés, très altérés, il est vrai, par la rudesse de leur prononciation. Enfin les vices des Romains s'étaient entés sur leurs propres vices. Rien n'est pire qu'un Barbare civilisé à demi.

C'était surtout chez leur chef Viriomar que ces prétentions étaient marquées et souvent risibles. Affublé, par-dessus sa tunique franque, d'un baudrier romain usé par le temps, il portait un casque de centurion dont le cimier avait été brisé, et, dans les jours solennels, il s'attachait des sandales qui gênaient un peu l'agilité naturelle de sa marche. Il ne parlait jamais des Romains qu'avec mépris et colère ; mais il aimait beaucoup à en parler, à raconter qu'il avait été passé en revue par l'empereur Valens et avait monté la garde devant la tente de l'empereur Gratien. Du reste, intempérant comme un Barbare et débauché comme un Romain, il alliait les instincts brutaux des races sauvages aux débordemens raffinés des générations corrompues.

Les prisonniers furent momentanément confiés aux Francs de Viriomar. La bande de Gundiok, aussitôt l'expédition terminée, était partie pour une grande chasse qui devait durer plusieurs se-

maines. Les premiers jours furent employés, par Viriomar et les siens, à se partager les objets précieux enlevés pendant le pillage de Trèves, et à vider dans de longs banquets quelques-uns des tonneaux de vin de la Moselle, qui provenaient de ce pillage. Pendant ce temps, on fit peu d'attention aux captifs. On les avait enfermés dans la grande enceinte centrale avec les bestiaux dérobés, en attendant qu'on prononçât sur leur sort, qu'on décidât quels seraient leurs travaux et leurs maîtres.

Macer était toujours morne et silencieux ; Capito commençait à s'accoutumer à sa situation nouvelle ; il se comparait à Ovide exilé chez les Gètes, et voulait, comme lui, apprendre la langue des Barbares pour composer dans cette langue des vers qui ne pourraient manquer de les charmer. Lucius trouvait un secret plaisir dans la bizarrerie de cette aventure, dans la nouveauté des objets qui l'environnaient et du genre d'existence qui s'ouvrait devant lui. Indifférent à tout, il ne regrettait rien ; dégoûté de tout, une situation si extraordinaire rendait à son ame quelque énergie. Il retrouvait, pour sa destinée qu'il avait depuis longtemps délaissée, un intérêt au moins de curiosité. Couché sur des monceaux de riches étoffes ou de tapis précieux, débris de ce butin dont lui-même faisait partie, il aimait à fermer les yeux et à voir passer devant son souvenir les scènes si différentes qu'il avait traversées ; il se retrouvait tour à tour dans les écoles d'Athènes, dans les rues bruyantes d'Alexandrie, passant la mer, abordant en Gaule, à Massalie, enfin voguant doucement avec les siens sur les eaux de la Moselle éclairée par la lune, puis rentrant dans la demeure de ses pères, au milieu d'un peuple d'esclaves. Ici, le candide visage d'Hilda lui apparaissait éclairé par la joie céleste du martyr. Il s'arrêtait à contempler la jeune fille telle qu'il l'avait aperçue tout à coup sous les arbres de la forêt, tandis

qu'il invoquait une révélation subite pour éclairer son ame troublée. Il croyait entendre encore les paroles pleines de foi, de douceur et d'une certaine tendresse qu'avait prononcées la chrétienne. Il avait remarqué, avec un sentiment de joie et d'admiration, qu'elle était venue volontairement partager la captivité de ses maîtres. Séparé du monde, enfoui dans les bois de la Germanie, son imagination n'avait pas d'autre objet qu'Hilda, et bientôt Hilda la remplit tout entière.

Pour la jeune fille, depuis qu'un même sort avait établi entre elle et ses anciens maîtres l'égalité de la servitude, loin de mettre avec eux dans ses rapports plus de familiarité qu'auparavant, elle se montrait au contraire plus docile esclave que jamais. L'humilité de sa condition ne coûtait plus rien à sa fierté native, depuis qu'elle l'avait embrassée volontairement, croyant que son devoir était de rester fidèle au malheur de ceux à qui Dieu l'avait donnée. Peut-être l'attrait qu'elle ressentait pour le jeune Romain, et dans lequel elle ne voyait qu'un vif désir de sa conversion, rendait-il plus facile à la chrétienne le parti que lui imposait sa conscience ; car, sans ce motif religieux auquel se mêlait à son insu un mouvement de tendresse humaine, Hilda eût été bien combattue par les sentimens qu'avait fait naître en elle ou plutôt qu'avait réveillés l'aspect de la vie sauvage et de la forêt natale. En mettant le pied sous les ombrages des solitudes hercyniennes, en se voyant entourée des hommes de sa race, en entendant le langage qui avait été celui de ses premières années, la jeune Franque avait éprouvé un ébranlement subit et une agitation violente : la fibre barbare avait frémi dans son sein ; elle avait été prise par momens d'un immense désir de s'échapper, de s'enfuir, de courir sur la mousse, comme une biche légère, pour aller boire à la source où, enfant, elle buvait avec ses sœurs et ses frères,

pour aller se suspendre aux branches du vieux chêne qui avait ombragé la cabane paternelle ; puis elle pensait que cette cabane avait été brûlée avec ses sœurs et sa mère, que ses frères s'étaient égorgés dans l'amphithéâtre de Trèves, et les colères du sang se rallumaient dans ses veines. Priscilla ni Maxime n'étaient plus là pour calmer ces émotions ardentes ; mais la douce figure de Lucius venait se placer entre Hilda et les Romains qu'elle allait maudire et peut-être quitter ; Hilda leur pardonnait et ne partait point.

Ce réveil des affections de la famille et de la patrie, agissant de concert avec l'ardeur de sa foi, qui tendait toujours à se communiquer et à se répandre, produisit encore un autre effet sur l'ame d'Hilda : elle lui inspira un désir pressant de faire entendre la parole de Dieu à ses frères. La bande de Gundiok était une portion de sa propre tribu ; elle avait même reconnu le jeune chef, qui était un de ses parens, et avec lequel elle avait joué, dans son enfance, sous les vieux arbres de la forêt : c'était lui surtout qu'elle désirait sauver. Elle se faisait une grande joie d'arracher son propre sang à l'empire du démon. Bien que Gundiok lui eût apparu dans l'église de Trèves au milieu des chrétiens égorgés, elle ne désespérait pas de réussir à le toucher ; elle avait une confiance sans bornes dans la grâce toute-puissante de Dieu ; elle se souvenait que Maxime et les fidèles avaient prié pour le salut de leurs ennemis, et il lui semblait que le souhait d'une si admirable charité devait être exaucé. Elle n'avait pas dans les Francs dégénérés de Viriomar la même confiance, et, malgré la férocité plus grande de Gundiok et des siens, elle regrettait presque leur absence ; mais les prisonniers ne devaient guère tarder à se retrouver sous leur empire.

Voici ce qui se passa pendant que dura cette absence. Viriomar, malgré la hauteur qu'il affectait envers ses captifs, n'était pas insensible à la vanité de leur montrer qu'il parlait la langue latine, qu'il connaissait les usages et les mœurs des Romains. Il les faisait amener devant lui pour se donner le plaisir de pérorer en leur présence, et de les étonner par tout ce qu'il savait ou croyait savoir de l'état dans lequel se trouvaient les armées, les forteresses, les provinces, et même des intrigues un peu anciennes auxquelles, sous Gratien, il avait pris une part obscure. Lucius et Capito, par des raisons diverses, ne prêtaient à ces discours qu'une oreille distraite et indifférente. Macer les écouta d'abord avec un silencieux dédain, mais bientôt il crut découvrir dans cette faiblesse de Viriomar une chance dont il pourrait profiter ; il conçut l'espoir secret de parvenir à dompter le Barbare en flattant ses prétentions, de dominer ainsi son esprit grossier et vain tout ensemble, et, caché derrière lui, de jouer un rôle, ce rôle que depuis jouèrent en grand plusieurs Romains auprès de différens chefs, Léonce sous Eurik, et sous Théodorik Boëce et Cassiodore.

Une fois cette nouvelle perspective offerte à son incurable ambition, Macer marcha de ce côté avec toute l'ardeur de son ame et toute la souplesse de son caractère. En peu de temps, d'habiles flatteries et un art prudent de se faire valoir auprès du maître, sans offenser son orgueil, eurent donné au Romain un certain ascendant sur Viriomar. Son plan était d'amener ce chef à prendre de l'empire sur les tribus voisines, en introduisant parmi elles le plus possible la discipline et l'organisation romaines. Par ce moyen, Viriomar jetterait les fondemens d'une puissance qui pourrait devenir redoutable, et il serait en mesure de fonder un établissement considérable sur la frontière. Macer ne reculait

point devant la pensée de conquêtes faites aux dépens de l'empire, au contraire il rêvait déjà un royaume franc qui comprendrait une portion de la Gaule, et qu'il gouvernerait par l'entremise du chef, dont il serait le ministre. Ce plan n'était point entièrement insensé : moins d'un siècle plus tard, Clovis devait le réaliser et au-delà ; seulement l'heure n'avait pas sonné, et l'homme n'était pas venu. Tout ce qui arrive en ce monde a été anticipé par la pensée : il n'est pas d'événement que des hommes inconnus n'aient pressenti, et que des tentatives obscures n'aient devancé.

En voulant suivre les avis de son nouveau conseiller, Viriomar ne tarda pas à mécontenter ceux qui l'entouraient. Il tenta d'établir dans la cour sauvage que formaient autour du chef germain ses compagnons, qui furent plus tard ses leudes et ses fidèles, une imitation grossière de l'étiquette impériale. Un tronc d'arbre, recouvert de lambeaux d'étoffe volés dans le pillage de Trèves, servait de trône à cette majesté barbare. À certaines heures seulement, elle permettait de soulever les peaux de bêtes qui, en guise de rideaux de pourpre, fermaient sa tente ; elle choisissait ceux qu'elle admettait à ses festins ou à ses jeux. Enfin Viriomar commençait à parler d'un tribut fixe au lieu des dons volontaires qu'il recevait des guerriers, afin de pouvoir, disait-il, entreprendre une expédition dont les résultats fussent plus importans et plus durables que ceux de toutes les incursions passagères tentées jusqu'alors. Quelques-unes de ces âmes propres à la servitude, comme elle en trouve partout où elle se montre, se prêtèrent aux projets de Viriomar et de Macer ; mais le plus grand nombre leur résista opiniâtrement : ceux-ci conçurent une aversion profonde pour le Romain, qu'ils regardaient comme l'instigateur de mesures détestées. N'étant pas certains de l'emporter sur lui, ils ré-

solurent d'attendre le retour de Gundiok et de ses Francs, bien assurés de trouver dans cette bande si pure de tout contact avec la civilisation romaine l'horreur qu'ils ressentaient eux-mêmes pour tout ce qui lui ressemblait.

Bléda, qui, après avoir guidé les Francs, les avait suivis pour ne rien perdre de la misère de son ancien maître, et pour ne pas manquer une occasion d'accroître cette misère, s'il était possible, Bléda avait contribué par ses discours à irriter la horde de Viriomar, et, quand il sut que celle de Gundiok approchait, il alla au-devant d'elle. Il lui fut facile d'irriter la colère de ce chef et de ses principaux guerriers, en leur montrant dans Macer un rusé Gallo-Romain qui, leur esclave, travaillait à les asservir. Gundiok s'avança terrible à la tête de sa troupe peu nombreuse, mais formidable, et que vinrent grossir, les mécontens de la troupe de Viriomar : tous ensemble représentaient la barbarie dans son intégrité ; ceux qui étaient restés auprès de Viriomar, la barbarie qui s'essaie gauchement à la civilisation. Les premiers devaient avoir l'avantage ; en effet, ils intimidèrent par leur résolution des adversaires indécis : ils réclamaient leurs prisonniers et leur butin. Viriomar voulut, pour leur imposer, s'entourer à leurs yeux de sa dignité récemment apprise ; ils rirent de ses efforts maladroits. Il voulut les amuser et les tromper par les expédiens d'une diplomatie novice ; mais bientôt, impatienté de ces lenteurs, Gundiok, poussant un grand cri, fendit d'un coup de frimée la porte de l'enceinte où les prisonniers étaient renfermés, et, s'y précipitant, fit main basse sur eux et sur le butin. En un clin d'œil, ils furent séparés. Gundiok entraîna Lucius. Capito fut le jouet de quelques mécontens, qui, bien à tort, le soupçonnaient d'avoir eu aussi de l'influence sur Viriomar. Pour Macer, objet principal de la haine commune, on le livra à Bléda, qui demanda cette récompense de

son zèle et promit, avec un affreux sourire, qu'on ne se repentirait pas de lui avoir donné le Romain à tourmenter. — Maître, tu es habile, lui dit-il d'un ton ironique, tu connais les lettres ; sais-tu ce qu'on a écrit sur mon front ? Tiens, regarde, lis, c'est… vengeance ! — Heureusement pour Lucius, il n'entendit pas ces paroles ; il ne vit pas qui s'était emparé de son père. Au moment où Gundiok l'entraînait lui-même, le père et le fils se jetèrent un rapide et sombre regard ; chacun semblait dire à l'autre qu'ils ne se reverraient plus et qu'ils ne leur restait plus qu'à mourir. Lucius fut conduit dans une partie beaucoup plus reculée de la forêt. Ici il n'y avait aucune trace de culture et presque aucun vestige d'habitation. De vastes pâturages au milieu de bois immenses, de petites cahutes de bergers, de grandes multitudes de vaches, de brebis, de pores et de chevaux, voilà tout ce que l'œil pouvait apercevoir dans ces déserts de verdure. Lucius fut chargé de veiller à la garde de quelques chevaux qui paissaient dans une vallée profonde et au penchant des collines qui la cernaient. Laissé seul dans ce ravin si lointain, si perdu, au cœur des impénétrables forêts de la Germanie, il pouvait à peine comprendre ce qui lui était arrivé. Pendant quelque temps, ses pensées furent trop vagues et trop confuses pour être bien douloureuses ; mais bientôt se dissipa l'étourdissement où l'avaient jeté son brusque enlèvement et sa translation rapide à travers des solitudes inconnues, et, comme on sent la souffrance à mesure qu'un membre blessé se refroidit, il sentit l'horreur de sa situation à mesure que son esprit agité se calmait. Alors il songea à son père livré à des travaux pénibles pour sa vieillesse, exposé à des traitemens intolérables pour son orgueil. Loin des petites circonstances qui pouvaient par momens mettre entre eux quelque froideur, la nature parla seule, et les entrailles de Lucius furent déchirées à la pensée de

son vieux père souffrant le froid, la faim, ou accablé d'humiliations par les Barbares. Il donna un regret sincère au pauvre Capito, si peu préparé par la frivolité de sa vie aux graves infortunes. Lui-même il avait fui depuis long-temps les pensées sérieuses ; à défaut des croyances qui soutiennent, il avait cru par sa légèreté pouvoir éviter les maux réels. Maintenant qu'une réalité terrible était venue le frapper, il était contre elle sans armes. Assis dans son palais d'Alexandrie ou à la table opulente de son père, il pouvait railler agréablement les opinions et les travers des hommes : ce désenchantement avait son charme, cette amertume avait sa douceur ; mais quelle parole railleuse trouverait-il dans son isolement, en présence de labeurs ignobles ou de grossiers outrages ? Contre de tels maux il n'y avait pas de distraction possible. Des convictions morales auraient pu seules les faire supporter, et toutes les convictions avaient été déracinées par le doute dans l'âme de Lucius. Le doute a une apparence de grandeur et de force tant que la vie est facile ; mais douter du malheur lorsqu'il vient est impossible ; il est funeste de ne pas croire à autre chose quand on est forcé de croire à lui. Alors il n'y a plus qu'à mourir, et c'est le parti que prit froidement Lucius. Il choisit un lieu commode, abrité par un beau chêne, d'où l'on avait une perspective agréable et pittoresque ; il tira de son doigt son anneau, s'assura que le poison était toujours là, et, délivré de toute inquiétude, il se coucha sur la mousse pour se recueillir dans un sentiment de volupté et savourer par la pensée la mort avant de la goûter. En ce moment solennel pour les âmes les plus légères, Lucius éprouva une impression étrange : il lui semblait sentir le vieux monde romain expirer avec lui ; il s'abandonnait avec charme à cette illusion, et, fermant les yeux, il s'absorbait dans la pensée de la destinée universelle s'affaissant au sein du vide infini avec sa

propre destinée. Seule, l'image d'Hilda flottait dans ces ténèbres. Quand il rouvrit les yeux pour saluer une dernière fois, à la manière antique, la lumière du jour avant de la quitter, il vit la jeune chrétienne debout devant lui et qui le regardait.

— Ah ! s'écria-t-il, quelle que soit la divinité qui t'envoie, jeune fille, que ce soit Libera, la compagne mystique du Bacchus infernal, celle qui délivre les âmes des morts et les initie à l'immortalité ; que ce soit le Dieu que tu sers ou celui que j'adore, l'aveugle hasard, sois la bienvenue à mon heure suprême ; je m'endormirai plus doucement du dernier sommeil si tu es près de moi, et si, comme Tibulle le disait à Délie, — mourant, je tiens ta main de ma main défaillante !

— Il ne faut pas mourir, dit Hilda d'un ton ferme, il faut croire !

— Croire ? reprit Lucius avec un sourire ; le moment est bien choisi ! Il me semble que les Barbares brûlent les églises aussi bien que les amphithéâtres. Le christianisme ne semble pas devoir tenir devant eux mieux que l'empire.

— La religion de Jésus-Christ ne périra point comme la puissance des hommes ; et d'ailleurs, ajouta vivement Hilda, si les Barbares triomphent, pourquoi le Christ ne les aurait-il pas appelés ? pourquoi ne recevraient-ils pas le don de la foi ? Moi aussi je suis une Barbare, et pourtant je l'ai reçu de la bonté divine. Ô noble Lucius, si je pouvais faire passer dans ton ame la certitude et la paix qui remplissent la mienne ! si tu pouvais dire un mot, pousser un soupir, verser une larme ! Mais je suis une esclave d'un esprit grossier ; je ne trouve pas les paroles qu'il faudrait. Malheureuse ! je ne puis rien pour te sauver !

— Et d'où vient en toi, étonnante jeune fille, un si vif désir de mon salut ? dit Lucius surpris et charmé de la véhémence d'Hilda.

— N'es-tu pas le maître qu'il a plu au Seigneur de me donner, et n'as-tu pas été pour moi un maître bon et charitable ? Mon vénérable père Maxime, qui maintenant, à côté de ma sainte mère Priscilla, me regarde du sein de la gloire céleste, ne m'a-t-il pas recommandé de lui ramener son fils Lucius ? Ah ! si tu étais resté dans ton opulent prœdium, au sein de ta famille, riche, heureux selon le siècle, j'aurais pu me contenter de prier en, silence pour toi, attendant patiemment l'heure où il plairait à la grâce divine de te toucher ; mais aujourd'hui je te vois captif, séparé de tous les tiens ; tu ne peux attendre, tu as besoin de Dieu ! Si tu tardes à te tourner vers lui, tu voudras mourir, car j'ai surpris ton dessein, et moi, Lucius, entends-tu, je ne veux pas que tu meures et que tu sois damné.

— Tu veux que je vive, Hilda ? dit Lucius avec impétuosité. Ah ! je vivrai si tu peux m'aimer. Vois-tu, il n'y a plus ici de maître et d'esclave, il n'y a plus qu'une belle jeune fille et un jeune insensé qui a jeté sa vie à toutes les folies humaines et qui n'a jamais possédé une heure de félicité ; mais cette heure toujours attendue et jamais trouvée, tu peux la lui donner, Hilda. Précipité dans une condition intolérable, il allait s'en délivrer par la mort, quand tu as paru, et maintenant que tu es là, qu'il a entendu le son de ta voix, qu'il contemple ta beauté, il ne veut plus mourir, il demande à ta pitié de le sauver. Oh ! ici, loin des hommes, dans ces profondes forêts, sous ces noirs ombrages, unis par l'amour, nous goûterions d'indicibles voluptés ; l'incertitude de notre existence les rendrait plus vives. La mort est l'ai-

guillon qui fait sentir la vie. Ton ame est forte, Hilda, tu ne craindrais pas un bonheur plein de périls ; tu saurais mourir avec joie dans les bras de ton amant.

Hilda était saisie d'un grand trouble et d'une profonde tristesse. Cette passion violente allait remuer au fond de son cœur celle qu'à son insu elle éprouvait pour Lucius, et en même temps elle souffrait amèrement de la différence de leurs sentimens et de leur amour. Elle eût voulu lui révéler avec le christianisme l'amour que le christianisme inspire et sanctifie ; mais la chaste jeune fille ne trouvait point de paroles pour répondre au discours qui la faisait rougir. Elle se contenta de dire à Lucius avec émotion et gravité : — Je suis venue ici pour chercher le chef des Francs ; je voulais adoucir ton sort et celui des tiens : adieu, j'ai hâte de l'aller trouver ; tu me contrains à te servir en l'évitant.

Lucius, humilié par ces fières paroles d'Hilda, lui dit avec amertume : — Ne t'occupe pas de ma destinée ; va, laisse-moi mourir ; tu es une froide Germaine, une austère chrétienne ; tu ne sais pas aimer.

Hilda, qui allait s'éloigner, se retourna vers Lucius. — Ah ! pauvre Lucius, dit-elle avec vivacité, tu ne connais ni les Germains ni les enfans du Christ. J'ai été élevée dans ces bois où nous sommes ; j'ai entendu raconter à ma mère tout ce que mon vaillant père avait fait pour l'obtenir ; j'ai vu ma sœur aînée attendre son fiancé absent pour une expédition périlleuse ; j'ai surpris les battemens de son cœur, que sa fermeté comprimait. Chez les Germains, le jeune guerrier et la jeune fille se choisissent librement et ne se quittent plus ; ils partagent les mêmes fatigues, les mêmes dangers ; on a vu même l'épouse suivre l'époux dans les combats et dans la mort. Parmi vous, je le sais par les discours

des esclaves, les jeunes filles achètent à grands frais un époux qui les relègue dans les gynécées et les y délaisse pour des danseuses ou des joueuses de flûte ; le mariage peut se briser par un caprice. Les Barbares sont plus près que vous de la sainteté du mariage chrétien, et les chrétiens, Lucius, leur loi est tout amour.

— Oui, la charité universelle ! dit Lucius avec mépris ; il est précieux sans doute d'être l'objet d'un sentiment qui embrasse le genre humain tout entier !

— Lucius, reprit Hilda, le Christ ne défend point que nous portions à quelqu'un de nos frères une affection plus tendre. Oh ! si tu avais vu ma mère Priscilla saintement embrasser son époux expirant, tu ne douterais pas qu'une chrétienne pût aimer. Une chrétienne, Lucius, peut avoir horreur du péché, et cependant avoir mis tout son cœur dans la pensée de sauver une ame choisie entre mille ; elle peut s'être sentie attirée vers un infidèle presque avant de le connaître, et depuis n'avoir pas eu d'autre désir, d'autre occupation, d'autre but de ses prières et de ses larmes, que de le gagner à Dieu et de le dérober à l'enfer ; elle peut l'avoir suivi dans l'esclavage et jusqu'au fond des solitudes, pour le rendre à la liberté des enfans de Dieu, pour le ramener dans la cité céleste ; elle peut en être venue à ce degré de faiblesse d'écouter trop long-temps des discours qu'elle n'aurait pas dû entendre, de ne pouvoir s'arracher d'auprès de lui, de craindre qu'il ne veuille mourir, de lui dire pour l'en détourner ce qu'elle ne devrait pas lui dire : que, s'il mourait dans son infidélité, elle craindrait pour elle-même le désespoir et le blasphème. Oh ! oui, elle peut faire tout cela, la pauvre chrétienne indigne : est-ce donc ne pas aimer ?

Lucius vaincu se prosterna devant Hilda comme un croyant se prosterne devant une sainte, et lui dit : — Pardonne à un misérable, pardonne ! Jamais une de mes paroles n'offensera tes oreilles. Je m'efforcerai de triompher de mon cœur et de t'aimer comme un chrétien.

— Et tu vivras ?

— Je vivrai, puisque tu le commandes… à moins, ajouta-t-il, qu'un outrage… Dans ce cas, je ne te promets rien, et en revenant demain tu ne trouverais qu'un cadavre.

Hilda frissonna. — Lucius, lui dit-elle, j'ai un dessein : je veux te réunir à ton père et à ton oncle ; je veux te garantir, ainsi qu'eux-mêmes, de tout mauvais traitement et de toute insulte, et Dieu bénira ce dessein, afin qu'après que j'aurai fait tout cela pour toi, tu fasses pour moi quelque chose et te convertisses à lui.

— Ah ! mon cœur est dans ta main, tu peux le tourner où il te plaît, dit Lucius ; mais par quel moyen crois-tu agir sur les hommes farouches au pouvoir desquels nous sommes tombés ?

— Ne connais-tu pas l'empire des femmes sur mon peuple ? Et puis, dans cette forêt, je suis la fille d'un chef illustre, le sang de Marcomir. Dieu m'est témoin que je ne m'enorgueillis point de cette naissance qui devait me fermer les portes de la vie éternelle. Si ce n'est pour servir mes anciens maîtres, je ne veux être que la pauvre Hilda, l'humble esclave des Secundinus, en tout ce qu'ils me commanderont de permis.

— Esclave chez mon père, ici fille d'un chef illustre ! dit Lucius avec douleur. Nous sommes toujours séparés !

— Eh bien ! Lucius, dit Hilda en s'éloignant, crois à ce que je crois, et je ne serai plus pour toi l'esclave ni la Barbare, je serai avec toi en Jésus-Christ.

En quittant Lucius, Hilda se hâta d'aller chercher Gundiok. Il aiguisait en ce moment sa framée. Autour de lui, quelques guerriers étaient assis sous un chêne, et un vieux chanteur aveugle hurlait un chant sauvage. Le cœur plein d'un double désir, celui d'obtenir du chef farouche ce qu'elle souhaitait en faveur des Secundinus et aussi de faire luire à ses yeux la première aurore de la foi chrétienne, la jeune Franque s'avança d'un pas ferme à travers les guerriers, qui la regardaient avec surprise. Elle s'arrêta tout près de Gundiok, et, le souvenir de sa première enfance lui revenant tout à coup, elle lui dit d'une voix grave, où l'on sentait un attendrissement mélancolique : — Gundiok ! Gundiok ! te souviens-tu du jour où tu aiguisas ta première framée sous le chêne qui couvrait la cabane de Marcomir ?

Ces mots prononcés dans sa langue par une voix qu'il lui semblait vaguement reconnaître, ce nom du chef de sa tribu retentissant tout à coup à ses oreilles, émurent fortement le jeune Barbare. Il leva la tête, et attacha son œil bleu et perçant sur la blonde vierge qui se tenait debout devant lui.

— Qui es-tu ? lui dit-il en la considérant avec une curiosité pleine d'étonnement.

— Je suis la plus jeune des filles de Marcomir, la seule qui vive. Sais-tu encore le nom d'Hilda ?

Àce nom, un souvenir soudain brilla comme un éclair dans les yeux du Barbare. L'égorgement de Marcomir et de sa famille les enflamma de colère, mais une sorte de charme vint se mêler à

leur expression irritée, tandis qu'il les promenait rapidement sur Hilda. Gundiok contemplait comme une apparition la dernière fille de ce chef illustre, au sang duquel il était fier d'appartenir.

— Ainsi la fille de Marcomir, dit-il avec un grincement de dents, a été l'esclave des Romains !

— Oui, reprit Hilda avec douceur, il a plu au Dieu tout-puissant de me réduire à cette condition misérable. Et elle ajouta d'une voix forte, en levant les yeux au ciel : Oh ! que mes misères et mes larmes ne peuvent-elles obtenir de ce Dieu le salut des hommes de ma race, et combien je serais heureuse à ce prix d'endurer de nouveau les oppressions et la servitude !

— La fille des Francs croit au Dieu des Romains ? dit Gundiok ; l'esclavage a abaissé son cœur.

— Ce n'est pas le Dieu des Romains seulement, Gundiok, c'est le Dieu et le père de tous les hommes. Il n'est pas comme ces divinités prétendues, ces orgueilleux démons à qui les Romains élevaient des autels, et qui ne favorisaient qu'une race, la race de vos ennemis : il aime toute race et toute tribu, il veut être béni en toute langue ; c'est pour toutes les nations qu'il a donné son fils. Francs, vous rachetez le meurtre par le prix du sang ; c'est par son sang que Dieu a racheté le monde !

Tandis qu'Hilda tâchait ainsi de faire arriver l'idée sublime du Dieu sauveur à ces intelligences grossières en cherchant dans leurs idées ce qui pouvait les y conduire, elle fut interrompue par le chantre aveugle, dépositaire des antiques traditions communes aux peuples germaniques, et que celui-ci conservait, bien qu'altérées. — Ma fille, lui dit-il, le vieil aveugle est le dernier scalde de sa tribu ; il ne sait qu'un petit nombre de chants anciens ; il ne

connaît que confusément l'origine antique de son peuple. Après lui, les Franks de Marcomir pourront dire à peine ce que croyaient leurs pères ; mais le vieux scalde sait cependant encore quelque chose de la croyance des aïeux : il sait que les armées venues de loin, en marchant avec le soleil, adoraient le soleil qui les avait conduites, comme un guerrier ennemi des mauvaises puissances ; qu'elles adoraient un autre dieu terrible dont le marteau est la foudre. Pour nous, nous avons oublié le nom de ces grandes divinités, mais nous connaissons ceux des esprits qui habitent les arbres et les rochers, nous leur portons des victimes, nous promenons en leur honneur des flambeaux et nous allumons dans la nuit sacrée les brandons sur la montagne ; enfin nous révérons avec terreur quelque chose d'invisible et de muet dans la profondeur de ces bois. Pourquoi donc viendrait-on nous apporter de nouveaux dieux ? pourquoi la fille de Marcomir viendrait-elle dans la forêt natale faire entendre des paroles nouvelles à l'oreille de son peuple ?

— Parce que la fille de Marcomir est dévorée de l'amour de son peuple, parce qu'elle ne peut, quand la lumière a lui pour elle, le laisser dans les ténèbres. Oui, vieillard, tu l'as dit, les anciens chants s'oublient, les vieux souvenirs périssent ; par là. Dieu-prépare la voie à des enseignemens nouveaux ; par là, il amène le moment où, ne croyant plus aux mensonges périssables, il vous faudra bien croire à l'éternelle vérité ! Ce moment approche, ajouta-t-elle avec un accent prophétique ; les yeux de beaucoup de ceux qui vivent le verront. Alors vous ne croirez plus, comme nos pères, que le soleil et la foudre soient des divinités : vous croirez à celui dont la main allume chaque jour le soleil et dont la foudre est le marchepied. Alors vous irez encore sous les vieux arbres, au pied des rochers, au bord des fontaines ; mais

ce ne sera plus pour invoquer les démons qui les habitent, ce sera pour honorer les esprits bienheureux qui les protègent. Alors vous adorerez encore avec trouble quelque chose d'invisible et de muet dans la profondeur des bois ; seulement vous saurez que c'est la majestueuse présence de Dieu.

Le langage inspiré d'Hilda, le soin qu'elle prenait, comme le firent tous les premiers missionnaires du christianisme, de rattacher autant qu'il était possible la foi nouvelle aux croyances populaires des nations germaniques, produisirent une certaine impression sur ceux qui l'entouraient. Ils recueillaient avec curiosité ces paroles qu'ils ne comprenaient pas entièrement. La beauté d'Hilda aidait à l'effet de son discours, et en sa présence les plus jeunes des guerriers surtout sentaient le pouvoir de ce je ne sais quoi de divin que les Germains reconnaissaient dans le génie des femmes. On s'écriait : C'est une magicienne, c'est une Vola, c'est une prophétesse ! Gundiok, dominé tour à tour par son mépris pour tout ce qui tenait aux Romains et par le charme magique qu'exerçaient la parole et la présence d'Hilda, éprouvait, dans les profondeurs de son ame, comme une sourde lutte entre des impulsions violentes et confuses. Cette lutte ne se trahissait que par l'inquiétude farouche de son regard. Enfin le vieux scalde, irrité de l'empire qu'Hilda semblait prendre sur les guerriers, empire dont il était averti par leurs brusques clameurs, et qu'il ne pouvait concevoir parce qu'il ne la voyait point, le vieux scalde, dans son dépit, jeta sa harpe contre terre pour la briser ; mais Hilda la releva sur-le-champ, et, se rappelant que dans son premier âge elle avait fait résonner sous ses doigts le simple instrument de son pays, elle se mit à accompagner de quelques accords pénétrans un beau cantique de saint Ambroise. Les Barbares étaient comme fascinés par le regard, par les traits, par la voix de la

jeune chrétienne. Ces paroles dont ils ne comprenaient pas le sens, mais auxquelles la foi prêtait son émotion contagieuse, mêlées aux vibrations de la harpe nationale, les remuait d'une manière étrange, comme plus tard les discours latins de saint Bernard enflammèrent pour la croisade les paysans de l'Allemagne, qui n'entendaient pas la langue du prédicateur.

Gundiok, assailli par les souvenirs de son enfance et de sa famille, que le son de la harpe avait évoqués, et gagné par l'émotion de ceux qui l'entouraient, regardait avec une sorte de ravissement stupide l'enthousiasme surhumain dont s'illuminait la radieuse figure d'Hilda, et une émotion indicible gravait cette naïve et céleste figure dans le cœur étonné du Barbare. Jetant sa framée contre le tronc d'un arbre où elle s'enfonça profondément, il s'élança vers Hilda et lui dit : Fille de Marcomir, tu es mon sang ; que veux-tu de moi ?

En ce moment, Hilda comprit que Dieu maîtrisait par elle l'ame de ce lion, et sur-le-champ, voulant profiter de l'ascendant qui lui était donné, elle demanda que les trois Romains qui avaient été ses maîtres lui fussent livrés. — Cela est juste, dit Gundiok, bien loin de se douter de la généreuse intention d'Hilda ; qu'ils soient tes esclaves, en dédommagement de les parens que tu as perdus ! Dès ce moment, tous trois t'appartiennent, et si quelqu'un portait la main sur les esclaves de la fille de Marcomir, ma framée fendrait sa poitrine comme elle a fendu le tronc de cet arbre. — Et il retira avec effort l'arme terrible du chêne, qu'elle avait entamé jusqu'au cœur.

Hilda ressentit une grande joie en entendant les paroles de Gundiok, et adressa intérieurement d'ardentes actions de grâces à Dieu, qui semblait vouloir bénir tous ses desseins. Elle était

remplie du double espoir de sauver Lucius et d'amener les hommes de sa tribu à partager sa foi. Pour ce jour, elle n'avait rien à leur dire de plus ; il fallait laisser l'impression qu'elle avait fait naître produire ses fruits avec l'aide de la grâce, avant qu'une autre circonstance lui fournît l'occasion de faire un pas de plus vers une conversion complète ; puis, elle était pressée d'aller chercher Macer, pour le soustraire aux persécutions de Bléda et le ramener dans les bras de son fils. Elle se hâta donc de quitter les Francs émerveillés et comme frappés de stupeur, écoutant encore les paroles pour eux étranges, les chants et la harpe de la chrétienne, long-temps après qu'elle avait disparu à travers les chênes de la forêt.

Hilda avait fait quelques pas à peine quand elle rencontra Capito, qu'une troupe de Francs suivaient avec des rires bruyans et de brutales clameurs. Les mauvais traitemens avaient achevé de déranger la faible raison du malheureux rhéteur, déjà troublée par un déplacement subit et un changement complet de toutes ses habitudes. Les Francs auxquels il était livré s'étaient aperçus qu'il avait l'intention de chanter dans leur langue, et, se faisant un cruel divertissement de sa folie, ils avaient placé entre ses mains la harpe d'un de leurs poètes, et lui avaient ordonné de s'en servir et de chanter pendant leurs repas. Le pauvre insensé, chez lequel la vanité littéraire survivait à la raison, s'était efforcé avec joie d'obéir à ses maîtres. Ceux-ci l'avaient enivré avec la liqueur fermentée qui leur tenait lieu de vin, et, dans cet état, après l'avoir accablé d'hommages dérisoires et de grossiers outrages déguisés sous les formes du respect, ivres eux-mêmes, ils le promenaient en triomphe comme un chantre inspiré ; Capito marchait au milieu d'eux sa harpe à la main et affublé d'un vêtement bizarre. Une couronne de chêne était sur sa tête. Égaré par

l'ivresse et par la folie, abusé par un reste de stupide orgueil, il se croyait entouré d'admirateurs ; au milieu des moqueries, des insultes, il conservait sur ses lèvres l'imperturbable sérénité d'un niais et béat sourire.

Hilda ressentit une tristesse profonde en voyant où la manie de ce qu'il appelait le culte des muses avait conduit leur misérable adorateur. Elle adressa en sa faveur quelques paroles aux Francs, qui, malgré leur emportement, s'arrêtèrent au nom de Gundiok, et laissèrent le rhéteur seul avec Hilda. Elle voulut alors le décider à la suivre ; mais, la regardant avec colère, il lui reprocha d'avoir éloigné de lui ses disciples. Mêlant dans son délire à ce dépit du moment le souvenir de son ancienne irritation contre les livres chrétiens, dont Hilda avait préféré la lecture à celle de ses propres œuvres, il s'écria : — Que les dieux te maudissent, jeune fille impie qui viens troubler Orphée tandis que, par les sons de sa lyre, il adoucissait des hommes farouches, semblables aux premiers nés de la race mortelle qui se nourrissaient de glands ! Sibylle funeste, périssent tes oracles menteurs et tes doctrines profanes, par lesquelles, si elles triomphaient, serait anéantie la gloire des lettres ! Dangereuse sirène, je n'écouterai point ta voix, je fermerai mes oreilles à tes discours, comme fît le sage Ulysse ; j'irai rejoindre mes élèves dociles, mes enfans chéris, qui me traitent comme un hôte aimé de Jupiter, qui placent dans mes mains la lyre d'or et me font chanter dans leurs banquets ainsi que le roi des Phéaciens faisait chanter le divin Phemius.

Et, tirant des sons discordans de la harpe qui s'était dérangée sous ses doigts, moitié chantant, moitié déclamant des vers, mélange grotesque de mots latins et de mots inintelligibles, le mal-

heureux Capito s'éloigna d'un pas chancelant. Bientôt des rires lointains mêlés à d'ironiques applaudissemens apprirent à Hilda qu'il avait rejoint son auditoire, et qu'il était de nouveau le jouet des Barbares.

Hilda ne pouvait s'attacher à ses pas et s'emparer de lui malgré lui-même ; elle comprit en soupirant que désormais rien n'avait prise sur son délire, et que l'idée fixe qui avait dominé sa vie, devenue en ce moment une folie complète, opposait une barrière invincible à tout espoir d'améliorer son sort ou de sauver son ame. Enfoncé dans la stérile étude et voué à l'impossible reproduction du passé, il avait fermé ses yeux à toute idée, à toute lumière nouvelle, et sa raison, usée par un labeur impuissant, s'abîmait au sein du néant qu'elle avait choisi. Hilda reprit sa route, se dirigeant du côté où elle espérait rencontrer le frère de Capito. Tout à coup elle se trouva face à face avec Bléda, et, en le voyant seul, elle frémit pour elle et pour Macer. En deux mots, elle apprit au Hun ce que Gundiok avait décidé touchant les captifs, et lui demanda ce qu'il avait fait du sien. Bléda, en entendant l'ordre du chef redouté, exprima par son regard un mélange de mécontentement et de bassesse. On eût dit un chien farouche auquel le bâton levé a fait abandonner sa proie, et qui se retire en rampant avec un grognement sourd. — Tu peux prendre le Romain, dit-il, puisqu'il t'appartient ; mais je crois que tu auras quelque peine à le trouver, ajouta-t-il avec un sourire de satisfaction féroce, car je le cherche avec ardeur depuis ce matin. Il s'est échappé pendant mon sommeil, et, pour que je n'aie pu découvrir sa trace, il faut qu'il se soit enfoncé dans la portion la plus épaisse de la forêt, dans la Vallée-Noire, là où ceux qui chassent l'uroch et le sanglier peuvent eux-mêmes pénétrer difficilement. Puisqu'il devait m'être enlevé, je me réjouis qu'il ait pris ce che-

min, car il ne peut manquer d'y mourir de faim, s'il n'est dévoré par les bêtes de proie. Je regrette seulement de ne pas le voir mourir. — Et il se retira en jetant à Hilda un de ces regards qui, malgré la forte trempe de son ame, la faisaient toujours frissonner.

Pour elle, elle marcha rapidement vers le lieu que les paroles du Hun lui avaient indiqué. Arrivée au bord de la Vallée-Noire, elle vit devant ses pieds se creuser un vaste enfoncement encombré de rochers, de troncs d'arbres, de broussailles et de grandes herbes dont la hauteur dépassait la taille humaine. Aucun bruit ne sortait de ce gouffre de sombre verdure ; une brume épaisse, éclairée par un jour blafard, se traînait lourdement à la cime muette des arbres, et sous un ciel grisâtre quelques milans tournoyaient silencieusement dans les airs. La jeune fille, animée par la charité chrétienne et aussi par la pensée de Lucius, plongea courageusement dans l'affreuse vallée, se frayant un chemin à travers tous les obstacles avec l'instinct de sa race et le souvenir de ses premières habitudes. Bientôt, à certains signes qu'une Barbare seule pouvait reconnaître, elle découvrit que quelqu'un avait passé récemment par le lieu où elle se trouvait. Son cœur battit d'espoir en voyant que les branches avaient été écartées et même brisées en différens endroits, que la mousse avait été foulée, que la fange portait l'empreinte récente de pas fugitifs. En suivant ces vestiges, elle parvint à un amphithéâtre de rochers qui s'élevait au centre de la vallée, et là elle trouva Macer assis sur un quartier de granit. Le Romain semblait absorbé dans une morne méditation. En entendant le bruit des pas d'Hilda, il tressaillit, tourna de son côté la tête avec effroi, puis, voyant qu'elle venait seule, il reprit son attitude de rêverie sombre et son air de froide impassibilité.

— Seigneur Macer, dit Hilda en s'approchant, votre humble esclave vient vous enlever aux poursuites de l'impur Bléda et vous conduire auprès de votre fils.

— Je n'ai pas besoin du secours de mes esclaves, reprit le vieux patricien sans tourner la tête vers celle qui lui parlait. Quant à Bléda, je ne retomberai pas vivant entre ses mains, et, pour mon fils, je n'ai que faire de le revoir : le spectacle de nos maux serait une misère de plus pour tous deux ; il vaut mieux souffrir seul.

— Autrefois le seigneur Macer aimait son noble fils ; peut-il refuser maintenant d'aller vers lui ?

— Oui, j'aimais mon fils, murmura Macer à demi-voix et se parlant à lui-même plutôt qu'il ne s'adressait à Hilda, je l'aimais quand je voyais en lui l'héritier opulent du nom illustre des Secundinus s'élevant aux honneurs, à la puissance ; mais l'esclave Macer n'a rien à dire au pâtre Lucius.

— Le noble Macer n'est point esclave, dit Hilda. Le chef des Francs, touché par Dieu sans doute, a abandonné à la pauvre Hilda le sort de ses maîtres, et ils seront aussi libres dans la forêt Hercynienne qu'ils l'étaient dans le prædium de Trèves.

Macer fut frappé d'un étonnement qui ressemblait à l'admiration. — Et que fait à la jeune Franque, dit-il, le sort de ceux qu'elle a dû maudire dans sa servitude ? D'ailleurs cette liberté indigente et méprisée, sous la protection d'une esclave, à quoi serait-elle bonne ?

— La jeune Franque n'a jamais maudit ceux à qui Dieu l'avait donnée ; chaque jour, elle a prié pour eux le Seigneur. En ce mo-

ment, elle le prie encore de décider l'illustre Macer à ne pas refuser cette chance de salut qui s'offre à lui. Qui sait si elle ne pourra pas un jour, avec l'aide céleste, tirer lui et les siens de cette solitude et les ramener dans sa patrie ?

— Y a-t-il encore pour moi telle chose qu'une patrie ? dit Macer d'un ton de plus en plus sombre. La Gaule est ouverte aux Barbares, l'empire s'écroule, la puissance romaine s'en va ! Et quand je retournerais sur les bords de la Moselle, qu'y trouverais-je ? Mes possessions ravagées, mes habitations dévorées par l'incendie, mes esclaves dispersés. Moi, un Secundinus, rentrer en Gaule pour y mener la vie d'un mendiant ! Non, par Hercule ! Esclave, laisse-moi, j'ai résolu de mourir ici.

Désolée d'entendre ces paroles, car elle songeait à la douleur de Lucius, si elle retournait vers lui sans son père, et tremblant qu'en revenant tous deux vers Macer ils ne le trouvassent plus vivant, Hilda se mit à genoux devant son ancien maître, et lui dit avec une émotion pénétrante : — Mourir ! le seigneur Macer n'est-il pas chrétien ?

— Non, je ne suis pas chrétien, répondit le vieux Romain avec colère ; non, je ne l'ai jamais été. Je n'ai jamais cru à ces superstitions nouvelles, à ces rêveries des Juifs qui ont abaissé les âmes et qui ont affaibli l'empire. Une seule joie dans la condition misérable à laquelle je suis réduit, la seule chose qui me console d'être ici perdu dans les forêts de la Germanie, c'est de pouvoir enfin me dépouiller d'un faux respect que la prudence me commandait, et de pouvoir dire tout haut à la face du ciel : Je ne suis pas chrétien ! Opprobre sur les chrétiens et sur le Christ !

— Et qu'es-tu donc ? dit Hilda, qui, en entendant ce blasphème, ne put consentir à laisser outrager même par son ancien maître ce qu'elle adorait. Le sage Macer peut-il croire aux fables païennes ?

— Je ne crois point aux fables païennes, je ne crois point aux mensonges dont le patriciat de Rome amusait la plèbe ignorante, je ne crois point aux amours de Mars et de Vénus, je méprise les terreurs de l'Achéron, je n'imagine point que les âmes des morts aillent errer sur les bords fabuleux du Styx ou du Léthé ; mais je regrette ces croyances utiles que la sagesse de nos pères avait forgées pour le peuple, je m'indigne qu'on les ait remplacées par une religion insensée qui permet aux mendians et aux esclaves de se croire en possession des choses divines, qui enhardit une fille franque née pour servir à discourir sur ces choses devant son maître, comme si elle était une prêtresse initiée aux mystères ou une docte amie de la sagesse, comme si, au lieu d'être une Barbare sans lettres, elle était la savante Eustochie que les chrétiens ont fait mourir à Bordeaux ! Je m'indigne contre moi-même d'en venir, tant est grand le désordre universel, à lui répondre, au lieu de lui ordonner le silence qui convient à son origine et à sa condition abjecte !

Hilda s'était relevée ; le regard fixé vers la terre, elle écoutait avec calme et avec douleur les paroles pleines d'endurcissement et d'outrages que Macer proférait ; elle sentait avec une affliction profonde que sa conviction ne pouvait entamer ce cœur défendu par le triple airain de l'orgueil ; elle était pénétrée d'une vive compassion pour cette opiniâtreté inflexible, elle était remplie d'un immense désir de fléchir et de sauver cette ame qui se raidissait contre le salut ; elle ne pouvait se résoudre à quitter le

père de Lucius dans cette position désespérée. Se recueillant dans une ardente prière et dans un dernier effort, elle lui dit ; — Foule aux pieds ton esclave, Macer, mais daigne l'entendre encore un moment. Écoute : tu as été pour moi un maître sévère ; un jour, sans l'intervention de mon père Maxime, tu allais faire imprimer sur mon front la marque du feu. Aujourd'hui tu es livré à ces Barbares que tu regardais mourir dans l'amphithéâtre, et moi j'ai retrouvé les miens, je suis libre dans ces forêts. Comment se fait-il donc que tout à l'heure j'étais prosternée à tes pieds, te suppliant de vivre ? Comment se fait-il que je sois venue ici te chercher à travers les rochers et les marécages, sans craindre, faible jeune fille, la morsure des serpens ou la dent des bêtes féroces, pour te délivrer de tes ennemis, pour t'arracher à un odieux persécuteur, pour te ramener vers ton fils ? Ah ! il y a là quelque chose qui doit t'étonner et que tu dois ne pas comprendre. Eh bien ! ce qui a fait faire ces choses étranges à une pauvre pécheresse, c'est ma foi, c'est mon Dieu ; c'est ce Dieu qui est aussi le tien, et que tu voudrais renier ! Ce Dieu qui est mort pour nous deux (pardonne-moi de dire nous) veut se servir de moi pour te préserver de la mort du corps et de celle de l'ame. Tu me méprises avec raison : je ne suis rien, comme tu dis, qu'une Barbare. Méprise-moi, outrage-moi, n'écoute pas mes vains discours ; Dieu, je l'espère, parlera mieux à ton cœur ; mais, au nom de ton fils, ne le plonge pas dans une désolation sans remède ! Je ne te demande point de céder à mes paroles : ordonne seulement à ton esclave de te conduire hors d'ici, ordonne-lui de te sauver.

Malgré sa dureté impitoyable, Macer ne put s'empêcher d'être de nouveau frappé de surprise en voyant ce zèle de la charité ; mais, sa fierté reprenant bientôt le dessus, il se sentit humilié de cette vertu qui, partie de si bas, osait prétendre à le protéger, et il

se contenta de dire froidement à Hilda : — Esclave, je t'ai déjà commandé de te retirer. Mon intention est de mourir de faim en ce lieu, comme fit le sage. Diagoras ; si tu m'importunes encore par tes discours, je me briserai devant toi la tête contre ce rocher.

Hilda consternée se retira en silence ; mais elle ne pouvait s'éloigner brusquement de Macer. Elle s'agenouilla à peu de distance, derrière de grands arbres qui la cachaient, et pria pour lui avec une vivacité que redoublait son amour pour Lucius. Macer était toujours à la même place et dans la même attitude, assis sur un rocher et immobile comme lui, présentant l'image de l'orgueil romain pétrifié. Tout à coup un bruit se fit entendre dans le feuillage ; c'était un élan qui fuyait un loup-cervier. Macer tressaillit. — C'est Bléda, s'écria-t-il ; il ne m'aura pas. — Et, comme il l'avait dit à Hilda, il heurta sa tête contre le rocher avec tant de force, qu'au bout de peu d'instans il expira. Hilda s'élança en le voyant tomber ; quand elle arriva près de lui, il n'existait plus. La tête de Macer était fracassée et sanglante ; mais son visage conservait l'expression de dureté stoïque et de hauteur froide qu'il avait eue jusqu'au dernier moment.

Hilda couvrit à la hâte le cadavre de mousse et de feuillage, prononça sur lui une rapide et fervente prière, puis courut trouver Lucius. Que ce moment eût été doux pour elle, si elle avait eu seulement à lui dire qu'il n'était plus l'esclave de Gundiok ! Mais il fallait lui annoncer aussi qu'il n'avait plus de père. L'affreuse nouvelle foudroya Lucius. Il y a dans la douleur que cause la perte d'un père quelque chose de poignant et d'aigu qui manque à d'autres douleurs. On se sent atteint dans la source de sa vie ; il semble qu'un lien de chair se rompt au plus profond de notre être ; on se sent déraciné et blessé comme d'un coup de hache au

cœur. S'il en est ainsi, même quand la mort ne brise qu'un rapport de famille entre deux âmes du reste à peu près étrangères l'une à l'autre, qu'est-ce donc, hélas ! quand celui qu'on perd était l'ami le plus tendre et le plus passionné de son fils ?

Macer n'avait jamais été un tel père pour Lucius ; cependant celui-ci ressentit un déchirement affreux dans ses entrailles en apprenant qu'il était désormais orphelin. Durant sa longue absence, il lui était souvent arrivé de passer bien du temps, à ce qu'il lui semblait, sans souci et sans mémoire du foyer paternel ; mais, en dépit de lui, son imagination s'y reportait et s'y reposait toujours. Alors l'image de son père lui apparaissait vague et lointaine. Il y avait toujours au fond de son cœur un secret désir d'aller plus tard soigner les dernières années du chef de famille en cheveux blancs. Depuis qu'ils étaient tous deux réduits en captivité, la tendresse filiale de Lucius avait redoublé, car le malheur développe toutes les affections sérieuses. En outre il y avait dans le genre de mort de Macer quelque chose d'atroce et de soudain qui en accroissait l'horreur. Lucius, malgré la présence d'Hilda, fut donc tout entier d'abord au malheur affreux qui l'accablait ; le jeune et frivole Romain, qui traitait dédaigneusement la vie et la mort, tomba comme atteint d'un coup subit sur la mousse de la forêt en poussant des gémissemens inarticulés et en versant un torrent de larmes.

Hilda, entraînée par sa vive tendresse, que fortifiait encore sa douleur, osa soulever de terre la tête du malheureux Lucius et la poser sur son épaule. Penchée sur lui, elle laissa passer ainsi les premières convulsions du désespoir ; puis, quand il put parler, quand il se mit à se reprocher tous ses torts envers son père, ses longs oublis, ses résistances fréquentes, des soins négligés, des

paroles amères, et jusqu'au temps perdu par l'absence, elle s'efforça de le défendre contre lui-même et d'excuser des fautes qu'il s'exagérait dans l'emportement du repentir. Mêlant insensiblement quelques paroles de religion aux consolations qu'elle lui prodiguait, elle lui parla de ce qu'il pouvait faire pour réparer ce qu'il déplorait et pour retrouver ce qu'il avait perdu ; elle lui disait, inspirée par l'enthousiasme, par sa tendresse, et par le souvenir des discours de Maxime et de Priscilla : Oui, si tout finissait par la mort, il faudrait mourir avec ceux qu'on aime, il faudrait imiter les hommes de mon peuple, qui brûlent avec un guerrier vaillant tout ce qui l'a aimé et servi dans ce monde, car la pensée des maux qu'ont soufferts ceux qui ne sont plus, et surtout des torts qu'on a eus envers eux, serait une torture constante et une affliction irréparable ; mais s'ils vivent, — et comment, nous chrétiens, n'aurions-nous pas ce sentiment, qui est si puissant chez mes frères les Barbares au milieu des ténèbres de leur ignorance ? — s'ils vivent ceux que nous pleurons, oh ! alors nous pouvons nous prosterner devant eux et leur demander grâce, nous pouvons penser qu'ils nous entendent, qu'ils nous pardonnent, et ne pas mourir de douleur. Ton père, Lucius, a besoin lui-même de miséricorde ; mais il est dans le sein de la miséricorde infinie, comme disait Priscilla de ceux qui mouraient dans l'erreur ; maintenant, sans doute, il voit la lumière à laquelle il fermait les yeux ; il te voit aussi, il voit tes larmes, ton repentir. Ah ! Lucius, ne la sens-tu pas enfin la vérité sans laquelle on ne saurait vivre, surtout quand on souffre ? Tu as trop besoin de croire pour pouvoir douter. N'est-il pas vrai, quand on est bien malheureux, ne pas croire, ah ! c'est impossible !

Lucius ne put tenir contre l'irrésistible accent avec lequel la voix bien-aimée appelait son cœur à la foi ; il crut, ou plutôt, dans

l'exaltation de la douleur et de l'amour, il lui sembla qu'il croyait comme Hilda ; il lui sembla que cette vérité qu'il avait cherchée si long-temps venait d'éclore subitement dans son cœur et qu'elle n'en sortirait plus. Hilda le conduisit au lieu où elle avait laissé le cadavre de Macer. Tous deux creusèrent ensemble la fosse où ils le déposèrent ; tous deux prièrent ensemble sur la terre fraîchement remuée. Dès ce moment, il y eut entre ces âmes rapprochées de si loin un pacte saint, une union tendre et sacrée, fondée sur une communauté de prière et d'espérance. Dès ce moment aussi, une vie nouvelle commença pour Lucius. Cette ame blasée avait besoin, pour renaître, des fortes secousses qui venaient de l'ébranler. Desséchée par le doute et les voluptés, elle ne pouvait se raviver que par la foi et l'amour. Ce qu'il y avait d'extraordinaire dans sa situation et dans celle d'Hilda, ce renversement des rapports sociaux au sein desquels il avait vécu, cette esclave qui était devenue l'arbitre de sa destinée et le guide de sa croyance, cette vie consumée dans la solitude après tant d'années passées au centre de la civilisation grecque et romaine, — toutes ces choses jetaient l'imagination de Lucius dans une sorte d'égarement qui lui permettait à peine de réfléchir sur le changement qui s'était opéré en lui. Il se laissait aller avec bonheur au sentiment de cette existence étrange née, comme tant d'autres non moins bizarres, de la grande subversion sociale qui s'accomplissait alors, et qui devait bouleverser toutes les positions, confondre tous les rangs, mêler toutes les races, et, par cette fusion immense, préparer l'unité des peuples modernes.

Deux soins partageaient et remplissaient la vie d'Hilda, celui de propager de plus en plus les semences de la foi chrétienne, surtout parmi les femmes de sa tribu, et celui de consoler et d'affermir Lucius. Le lieu où ils se réunissaient d'ordinaire était le

lieu où tous deux ensemble avaient rendu à Macer les derniers devoirs et où une simple pierre plantée par eux marquait sa tombe. Quand le temps eut un peu adouci la douleur de Lucius, c'est là qu'il aimait à se trouver avec Hilda. Elle lui avait enseigné un sentier de chasseurs qu'elle avait découvert et par lequel il se rendait chaque jour auprès du tombeau paternel. Là, parmi les rochers qui occupaient le centre de la Vallée-Noire, l'ame de Lucius se retrempait au sein de cette forte nature. Étendu sur ces rochers, lui pour lequel autrefois il n'y avait pas de duvet assez moelleux, il attendait la venue d'Hilda. Le moment où il la voyait paraître illuminait son ame d'un rayon de joie, et tous deux passaient de longues heures dans des entretiens pleins de douceur et de tristesse.

Depuis qu'Hilda l'avait vu naître sincèrement à la foi, elle évitait de faire régner uniquement la religion dans ces entretiens ; elle ne voulait point fatiguer le néophyte qu'elle avait ramené. Changeant de rôle, elle devenait un auditeur attentif, tandis que Lucius lui expliquait, en souriant parfois d'une ignorance naïve qui l'enchantait, tout ce qu'il pouvait lui faire comprendre de ce monde auquel elle était étrangère, il éprouvait un grand charme à lui raconter les événemens et les aventures de sa vie : les plus ordinaires prenaient un aspect de nouveauté et de merveilleux en se réfléchissant dans l'imagination ignorante de la Barbare, et par là ces souvenirs acquéraient un plus vif intérêt aux yeux de Lucius lui-même. Son esprit, lassé des redites infinies qu'il trouvait dans les livres et les discours des hommes, se reposait et se rajeunissait délicieusement au spectacle de cette ame neuve et de cette pensée ingénue qui s'épanouissait librement sous son regard. Hilda, de son côté, jouissait avec délices du bonheur de voir s'ouvrir à son intelligence ces perspectives nouvelles que l'amour

éclairait de sa lumière ; elle questionnait Lucius sur toutes choses pour avoir le plaisir de l'entendre répondre et pour se sentir à chaque réponse plus rapprochée de lui. Ainsi ces deux êtres que le destin avait faits si différens se développaient et se complétaient l'un l'autre : Lucius donnait à Hilda la maturité et la science, Hilda rendait à Lucius la jeunesse et la vie.

Unis par l'ame, vivant uniquement l'un pour l'autre dans la solitude, il était impossible qu'ils n'éprouvassent pas le besoin de confondre entièrement leur destinée. Lucius, subjugué par l'angélique nature d'Hilda, osait à peine laisser paraître à ses yeux une passion dont chacun de leurs entretiens solitaires augmentait l'ardeur. De jour en jour il souffrait davantage de tous les mouvemens qu'il réprimait. Pour Hilda, il lui semblait qu'elle ne désirait rien autre chose que de passer ainsi toute sa vie. Depuis que Lucius croyait comme elle, ses sentimens ne lui inspiraient plus aucune inquiétude ; mais, accoutumée à examiner son ame et à sonder sa conscience devant Dieu, elle ne tarda pas d'apercevoir avec confusion que les agitations contenues de Lucius, sans la gagner, ne lui étaient pas indifférentes, et qu'elle trouvait un sensible plaisir à les causer. Sa droiture naturelle et l'éducation morale que le christianisme lui avait donnée lui firent sentir le danger que l'innocence de son ame l'eût empêchée de comprendre. Cette découverte mit dans son maintien, dans son langage, dans toutes ses manières, un embarras dont Lucius s'aperçut et dont s'accrurent les émotions qu'il ressentait. Un jour, il ne put les contenir, et, voyant Hilda épouvantée de leur violence, il osa lui ouvrir toute son ame et parler d'un mariage chrétien, d'une sainte union pour la vie et pour l'éternité. Hilda était bouleversée en l'écoutant. Les paroles de Lucius et l'indicible bonheur qu'elles lui causaient achevèrent de déchirer les derniers

voiles qui pouvaient encore lui cacher la nature des sentimens de son cœur. Être la compagne bénie de ce noble Lucius qu'elle avait aperçu comme un ange protecteur du fond de sa servitude, puis au salut duquel elle s'était dévouée avec un zèle dont le motif lui avait d'abord caché le caractère, de Lucius que la Providence avait amené avec elle dans un vallon de la Germanie pour qu'elle achevât de gagner à Dieu cette ame qu'elle aimait, c'était pour Hilda une félicité miraculeuse sur laquelle elle n'avait jamais osé arrêter sa pensée. Lucius, éperdu d'amour, la pressait de répondre. Pleine de trouble, elle balbutia quelques mots de différence de rangs, de maître et d'esclave ; mais Lucius lui ferma la bouche en lui disant : — C'est moi, Hilda, qui suis maintenant ton esclave. C'est toi qui es libre et maîtresse dans ces forêts. Nous avons changé de condition. Le monde, ajouta-t-il en souriant, semble vouloir faire comme nous, et l'empire passer aux Barbares. Hilda, tu m'as conservé la vie, tu m'as ouvert le ciel ; j'ai besoin de toi pour la vie et pour le ciel. — Hilda était de plus en plus troublée. — Et qui, dans cette solitude, bénirait l'union de deux chrétiens ? dit-elle en rougissant. — Il faut fuir, Hilda, s'écria Lucius ; il faut fuir ensemble. Tu. me guideras à travers les détours de cette forêt, qui est ta patrie, et moi je te protégerai contre les animaux farouches ou contre les Barbares ; procure-moi un arc ou un javelot, et je te nourrirai de ma chasse. Nous pêcherons le poisson des torrens, nous cueillerons les fruits des arbres sauvages. Marchons ensemble à travers ces solitudes en nous tenant la main ; nous vivrons comme Maxime et Priscilla, jusqu'à ce que nous trouvions un prêtre chrétien qui fasse de nous deux époux chrétiens.

Hilda voyait mieux que Lucius toutes les difficultés de cette fuite ; mais les obstacles et les dangers ne pouvaient rien sur ce

cœur intrépide ; bravés avec Lucius, ils étaient pour elle pleins de douceur. Un seul motif combattait dans son esprit le plan de Lucius, c'était le désir de convertir sa tribu. Elle se reprochait de laisser le champ avant la moisson ; elle craignait que Dieu ne la punît de cet abandon, et que la punition ne s'étendît à Lucius. En même temps, elle sentait qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre pour eux, et qu'après un pareil entretien ils ne pouvaient plus demeurer comme par le passé. Il fallait s'unir ou se séparer, et se séparer, était-ce possible ?

Une pensée, qu'elle ne communiqua pas à Lucius, tira Hilda de ces perplexités. Le jour où elle avait apparu à Gundiok sous le chêne, la harpe du vieux scalde à la main, Gundiok avait été frappé subitement de la beauté d'Hilda ; il avait ressenti une impression pour lui nouvelle en l'entendant parler et chanter en inspirée, au milieu des Francs étonnés et ravis. Jusqu'à cette heure, le cœur de Gundiok n'avait battu que pour la chasse et la guerre. On sait qu'un jeune Germain eût rougi de faire attention aux femmes avant l'âge de vingt ans, et d'offrir à une jeune fille de sa nation une main qu'il n'eût pas trempée plusieurs fois dans le sang de ses ennemis. Une chaste jeunesse disposait ces peuples aux attachemens profonds. L'amour de Gundiok fut soudain et violent, comme tous les sentimens qui venaient assaillir les âmes des Barbares, et peu de jours avant celui où eut lieu entre Hilda et Lucius l'entretien que je viens de raconter, Gundiok, ayant par hasard rencontré la chrétienne, avec l'impétuosité de son caractère et de sa race, lui avait offert brusquement de venir dans sa cabane pour y être l'épouse du chef de leur tribu, de celui qui, comme elle, avait dans les veines du sang de Marcomir. Hilda lui avait répondu : — Gundiok, tu es le dernier rejeton de ma famille, et ta sœur Hilda désire ardemment pour toi le plus grand des

biens ; le jour où elle te verrait, fier Sicambre, courber docilement la tête sous le joug glorieux de la foi chrétienne, elle rendrait de ferventes actions de grâces au Dieu qui aurait touché ton cœur ; mais elle ne songe point à s'unir, par une alliance illustre, au noble chef de sa tribu : elle ne veut être que la fiancée du Christ. — Hilda était sincère en parlant ainsi, nulle pensée d'union terrestre n'était encore entrée dans son ame virginale. En même temps l'affection qu'elle éprouvait pour Lucius, et dont elle n'avait pas démêlé le caractère, l'éloignait de tout projet pareil, et lui faisait croire qu'elle passerait sa vie uniquement vouée à Dieu.

L'amour et la fierté sauvage de Gundiok avaient été blessés profondément du refus d'Hilda, et, depuis cet entretien, il avait évité sa présence ; seulement elle avait cru s'apercevoir qu'il épiait de loin ses pas, et, le jour où elle se rendait près de Lucius, elle avait rencontré le jeune chef avec Bléda. Tous deux s'étaient éloignés en la voyant paraître, mais elle avait cru entendre comme un sourd rugissement de colère s'échapper de la poitrine de Gundiok.

Dans cette situation, qui l'effrayait vaguement pour Lucius, il lui sembla que cette fuite qu'il lui proposait était un moyen indiqué par la Providence pour le sauver des dangers qui le pouvaient menacer, et cette idée, qui s'empara vivement de son esprit, put seule la décider à s'éloigner des siens avant que leur conversion fût plus avancée. Elle se dit que la jalousie de Gundiok et la haine de Bléda seraient des obstacles puissans à sa prédication évangélique, et pourraient peut-être compromettre le succès qu'elle avait déjà obtenu. Tout cela n'était que trop vraisemblable, et d'ailleurs elle avait besoin de croire qu'il en était ainsi pour pouvoir écouter Lucius sans remords. Elle céda donc à ces réflexions,

et consentit à partir avec lui, se confiant en Dieu et le priant intérieurement d'achever l'œuvre commencée par elle. La joie que Lucius fit éclater à ses pieds, quand il eut entendu sa réponse, acheva de lui ôter toute incertitude.

Dès-lors il ne fut plus question entre eux que d'assurer leur évasion et de vaincre les difficultés qu'elle présentait. Une fois décidée, Hilda, appelant à son secours les ressources que lui fournissait sa connaissance des lieux et de la vie barbare, forma tout le plan de la fuite et indiqua à Lucius toutes les mesures qui pouvaient l'assurer. Elle éprouvait un indicible bonheur à conduire l'œuvre de cette délivrance, et lui n'était pas moins heureux d'être délivré par Hilda, de sentir briser ses fers par les mains de cet ange sauveur qu'il adorait. Bientôt son imagination, insouciante des périls et disposée toujours à se tourner vers des perspectives riantes, eut franchi les limites de la forêt Hercynienne, et le transporta de l'autre côté du Rhin. Il se voyait déjà rendu à la société des hommes ; son séjour chez les Barbares lui apparaissait dans le passé comme un épisode de sa vie errante, comme un voyage aventureux d'où il avait rapporté un trésor sans prix, et, s'élançant dans l'avenir, il choisissait l'asile de son bonheur. Ce n'était pas à Trèves, ravagée par les Francs, où il n'eût trouvé que les vestiges de l'habitation de son père, où le souvenir de l'ancienne condition d'Hilda eût été pénible pour tous deux. En outre, durant son long séjour en Grèce et en Asie, il avait pris l'habitude de vivre sous un soleil plus brillant que celui de la Gaule. Nulle ville dans ses voyages ne l'avait séduit et attaché autant que la ville de Rome, déjà abandonnée pour Constantinople et peu habitée, mais brillante encore à ce moment, avant qu'Alaric et Genséric y eussent passé, radieuse de l'éclat de ses temples aux toits dorés, embellie par ses jardins magnifiques et

le retentissement de ses mille fontaines. Il disait à Hilda : « Nous habiterons une maison modeste sur la cime déserte de l'Aventin ; nous nous promènerons au bord du Tibre ; je te raconterai l'histoire merveilleuse de Rome avant que cette histoire finisse et que Rome succombe ; je te montrerai les lieux où s'est vingt fois décidé le sort du monde, et où il ne se décidera plus. J'aime Rome parce qu'elle est délaissée ; elle me plaît à cause de sa grandeur et de sa tristesse, et puis nous oublierons avec délices tout souvenir de la puissance romaine pour nous entretenir de la Germanie et de la Gaule. Nous nous rappellerons ensemble cette vallée où nous sommes ; nous parlerons de la forêt Hercynienne au pied du Capitole. »

Alors Hilda, pour qui Rome était le lieu de la captivité de saint Paul et du martyre de saint Pierre, interrompant cette peinture de la cité païenne, lui demandait des détails sur les basiliques des apôtres, sur les reliques des martyrs, sur les sépultures des catacombes, dont elle savait confusément l'existence par les récits de quelques esclaves venues d'Italie. Elle se faisait une grande joie de vivre sur une terre aussi sanctifiée. Elle se voyait unie à Lucius par l'évêque de Rome, dont Priscilla lui avait parlé comme du grand évoque : le salut de Lucius et le sien lui en semblaient plus assurés. Plus heureuse que lui, parce qu'elle était plus fermement croyante, elle savourait en idée la félicité d'un amour éternel.

Enfin il fallut s'arracher à cet enivrement céleste. Avant de se séparer pour la dernière fois, Lucius et Hilda convinrent de se retrouver le lendemain avant l'aurore à l'entrée du chemin qui conduisait dans la Vallée-Noire. Hilda, suivant la coutume germaine, tendit la main à Lucius, qui, avec un geste passionné, serra cette main sur son cœur. Il ne pouvait quitter la jeune fille et la

contemplait avec un ravissement inexprimable, tandis qu'elle baissait les yeux à terre, s'efforçant de vaincre son trouble par la prière et ne trouvant plus de mots pour prier. Tout à coup un bruit qui se fit entendre à quelques pas d'eux tourna leurs regards de ce côté. Deux hommes sortirent du bois touffu qui les entourait : c'étaient Gundiok et Bléda.

Bléda s'était aperçu de la passion jalouse du chef franc, et, concevant l'espoir de se venger à la fois d'Hilda et d'un Secundinus, il avait attisé celle passion par ses discours. Depuis plusieurs jours, il les observait tous deux à leur insu, et il avait révélé à Gundiok leurs entretiens prolongés dans la Vallée-Noire. Il lui avait appris que là était la tombe de Macer, et l'avait amené pour les observer, pensant que ce qu'il apercevrait de leur innocent amour ne pourrait manquer d'enflammer sa colère. Un hasard funeste avait servi Bléda, et il avait eu la joie de voir une affreuse colère se peindre sur le front du terrible chef, à mesure qu'il lui traduisait dans sa langue les discours d'Hilda et ceux de Lucius. Leur projet de fuite avait mis le comble à la rage de Gundiok. Enfin, quand il les avait vus se prendre la main en se regardant avec amour, hors de lui, il s'était élancé du bois où il était caché. D'un bond, il vint tomber à quelques pas de Lucius, pâle de fureur, lançant des regards semblables à ceux d'une hyène qui fond sur le chasseur, brandissant de la main droite sa framée et tenant de la gauche un javelot, suivant l'usage de sa nation. Lucius le regardait avec une intrépidité qui semblait le défier encore. Ces deux jeunes hommes, beaux et fiers tous deux, mais d'une beauté et d'une fierté différentes, demeurèrent quelques instans face à face et immobiles, ne pouvant se rien dire, car l'un n'entendait pas la langue de l'autre, mais exprimant tous deux par le regard la haine et l'orgueil. Hilda épouvantée levait les yeux au ciel, dans

une attente pleine d'angoisse. Gundiok, qui eût voulu insulter par ses paroles le Romain avant de le frapper, s'élança sur la tombe de Macer, et la foula aux pieds devant lui. Lucius ne pouvait recevoir un outrage plus sensible à sa piété filiale et à son orgueil de patricien. Furieux de son impuissance à rendre injure pour injure, il parvint à mettre tant de mépris dans son regard, et dans sa bouche muette une telle expression d'insulte, que Gundiok le comprit. Aussitôt sa framée vint frapper Lucius et le fit rouler à ses pieds. À cette vue, Hilda redevint un instant la femme barbare, la lionne des forêts : elle se précipita sur Gundiok pour le déchirer. Gundiok, après avoir lancé sa framée, s'était mis en défense, par habitude, en présentant le fer du javelot, dans l'attitude d'un Frank se préparant au combat. Le mouvement d'Hilda avait été si prompt, qu'avant que Gundiok eût pu retirer son javelot, le fer était entré dans le corps de la jeune fille, qui, blessée mortellement, alla tomber près de Lucius.

Bléda, craignant le désespoir de Gundiok, s'enfuit plein de peur et de joie. Quand Hilda sentit le froid du fer dans sa poitrine, l'élan de fureur qui l'avait possédée un moment s'arrêta. Son sang qui coulait rafraîchit son ame et la calma. Sûre maintenant de mourir avec Lucius, sûre de célébrer avec lui dans le ciel les noces sans fin, elle ne ressentait plus aucun désir de vengeance, elle était radieuse d'espérance, et se penchant vers lui : — mon Lucius, lui dit-elle, ce n'est pas en ce monde que nous devions être unis, c'est dans le sein de notre père céleste. Qu'il soit béni, Lucius, de nous faire mourir ensemble ! Peut-être, Lucius, si nous étions restés sur la terre, tu te serais repenti un jour d'avoir épousé la pauvre esclave, la grossière Barbare ; mais dans le ciel il n'y a plus ni maître, ni esclave, ni Romain, ni Barbare ; il n'y a plus que des âmes qui s'aiment au sein de Dieu. Allons donc

ensemble avec joie nous aimer à jamais dans le ciel ; donne-moi ta main, ô mon époux bien-aimé, et dis-moi que tu crois, ainsi que moi, qu'après nous être endormis dans notre couche sanglante, nous allons nous réveiller parmi les chants des anges ! — Et Hilda mourante souriait à Lucius avec une merveilleuse douceur, et la sérénité de la foi se confondait dans son regard avec l'ivresse de l'amour.

L'agonie du jeune Romain n'était pas si douce, car sa foi était loin d'être aussi assurée : c'était une exaltation passagère qui lui avait fait illusion sur sa croyance. Son ame, accablée par la douleur, s'était tournée vers une espérance qui le consolait ; mais cette ame, durant toute une vie dominée par les influences païennes, avait reçu trop profondément l'empreinte de la mollesse et de l'incrédulité pour pouvoir embrasser facilement la foi du Christ. L'amoureux Lucius, en écoutant Hilda, avait cru entendre la voix de Dieu, mais il avait besoin du bonheur terrestre pour croire aux joies célestes. Perdre Hilda au moment où il allait la posséder était un coup de la destinée qui le rejetait dans le désespoir. Cependant l'accent irrésistible des paroles d'Hilda mourante agissait sur lui. Ce qui se passa alors dans cette ame flottante et partagée, nul ne le saura jamais. Lucius, attachant son regard passionné sur Hilda, semblait faire effort pour croire à force d'aimer. Enfin quelque chose parut se décider en lui et triompher. « Je crois, dit-il en fermant les yeux, je crois au Dieu d'Hilda, » et il ne les rouvrit plus.

Quand elle eut vu mourir Lucius, Hilda se mit à prier Dieu d'une voix défaillante, lui demandant pardon de son dernier mouvement de colère, et implorant la grâce de ne pas beaucoup attendre pour rejoindre son bien-aimé.

Pendant ce temps, Gundiok la regardait avec égarement. Son ennemi était mort, il était vengé, et devant lui était couchée sur la terre cette belle Hilda, la compagne de son enfance, l'ornement de sa tribu, la seule femme qui lui eût fait sentir l'amour, une femme qui avait été pour lui l'objet d'une adoration presque superstitieuse. C'était lui qui l'avait frappée et l'avait couchée ainsi dans son sang. Il fut pris d'un mouvement subit de rage contre lui-même.

— Hilda, dit-il, je me tuerai.

— Ne meurs pas, Gundiok, dit Hilda, et ne perds pas ton ame.

— Mais si je meurs, j'irai avec toi, dit Gundiok.

— Non, dit Hilda, car tu ne crois pas au Christ. Moi, je suis heureuse, je vais auprès de lui ; mais toi, je te plains, car je te laisse sous l'empire du démon.

— Tu me plains ! dit Gundiok.

— C'est que je suis chrétienne, reprit Hilda.

Gundiok la regardait avec une admiration stupide. Une idée soudaine le frappa : — Et moi, si j'étais chrétien !

Hilda sembla se ranimer. L'espoir de convertir le chef de sa tribu, et par lui sa tribu tout entière, fit briller ses yeux mourans d'un éclat extraordinaire.

— Si tu étais chrétien, dit-elle, nous nous retrouverions, Gundiok, dans la gloire céleste.

Et, rassemblant un reste de forces, elle se mit à le supplier d'écouter cette voix qui parlait à son cœur, et, au nom de son

sang qu'il avait versé, elle l'adjura, lui, le meurtrier de celui qu'elle aimait, d'embrasser la foi chrétienne pour être sauvé. Certes jamais la religion de Jésus-Christ ne l'emporta sur une ame un plus grand triomphe. Hilda pouvait parler ainsi à Gundiok, parce qu'elle savait qu'elle allait rejoindre Lucius.

Gundiok, éperdu d'étonnement en présence de ce miracle de la charité, entraîné par le désir de retrouver Hilda au-delà du tombeau, hésitait, en proie à une lutte violente. Cette lutte ne pouvait durer long-temps dans une intelligence grossière, mais énergique, qui ne concevait qu'une idée de la foi, mais qui alors la saisissait fortement, Tourmenté par une agitation puissante, il répétait : — Chrétien, moi, chrétien !

— Hâte-toi, dit Hilda d'une voix faible et avec une ineffable joie ; hâte-toi, car je vais mourir.

Àcette voix, à ce sourire, Gundiok tomba devant elle à genoux en s'écriant : Je suis chrétien !

J.-J. Ampère.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Hilda_ou_le_christianisme_au_-Ve_si%C3%A8cle. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.